

ESSAI

SUR

LA THÉORIE RICARDIENNE DE LA VALEUR

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 2 décembre 1933, à 14 h.

PAR

Huguette BIAUJEAUD

Président : M. Gaëtan PIROU, Professeur

Suffragants { MM. William OUALID, } *Professeurs*
 { Roger PICARD. }

LIBRAIRIE

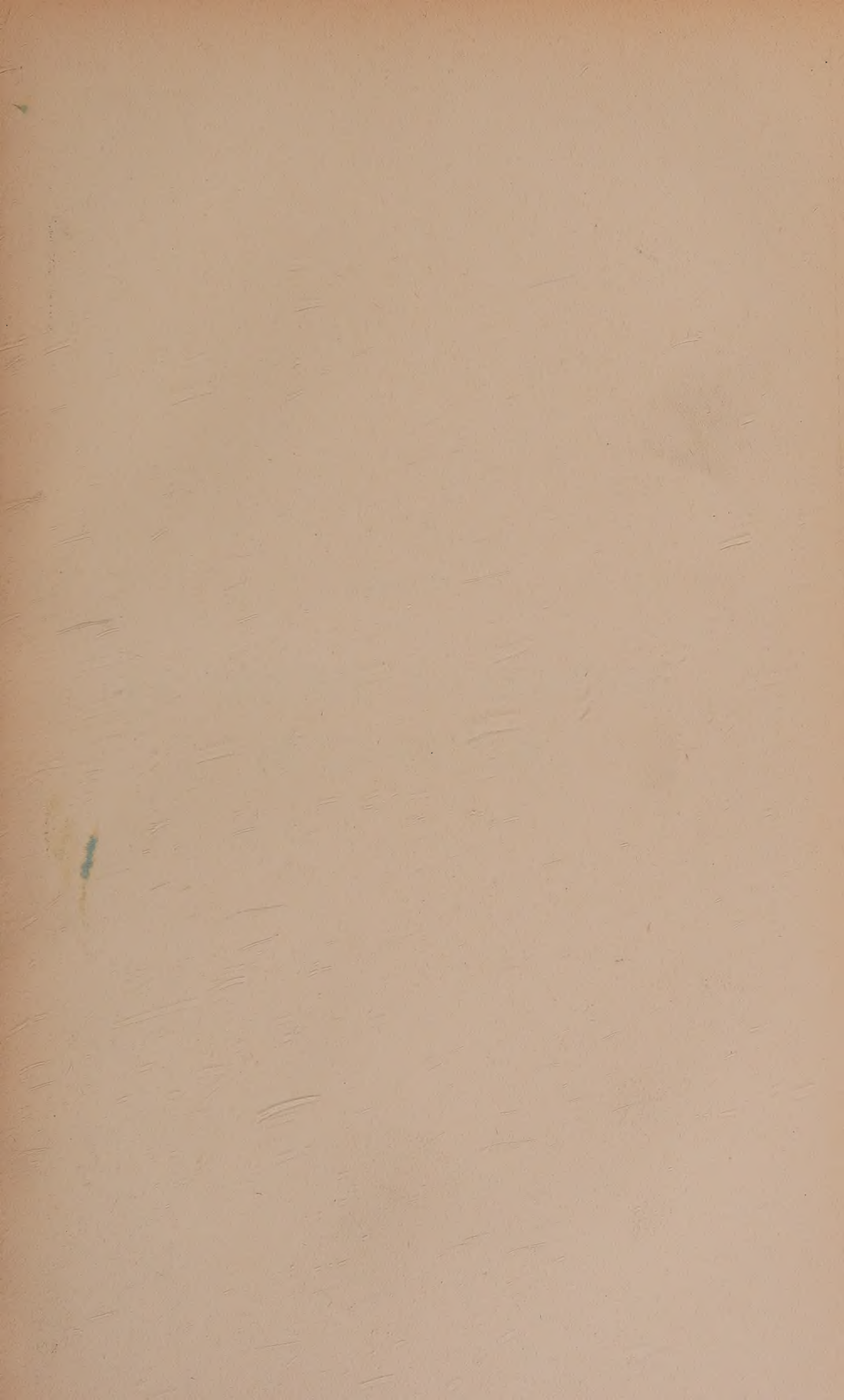
DU

RECUEIL SIREY

(SOCIÉTÉ ANONYME)

22, Rue Soufflot, PARIS (V°)

1933



ESSAI

SUR

LA THÉORIE RICARDIENNE
DE LA VALEUR

**La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les thèses;
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.**

ESSAI

SUR

LA THÉORIE RICARDIENNE DE LA VALEUR

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 2 décembre 1933, à 14 h.

PAR

Huguette BIAUJEUD

Président : M. Gaëtan PIROU, Professeur

Suffragants { MM. William OUALID, } *Professeurs*
 { Roger PICARD. }

LIBRAIRIE

DU

RECUEIL SIREY

(SOCIÉTÉ ANONYME)

22, Rue Soufflot, PARIS (V°)

1933

A MES PARENTS



Nous prions toutes les personnes qui ont eu l'obligeance de faciliter nos recherches de trouver ici l'expression de notre sincère reconnaissance, en particulier le Colonel Ricardo et Monsieur P. Sraffa, Professeur à l'Université de Cambridge, que nous remercions très vivement d'avoir bien voulu nous communiquer de précieux renseignements et assister ainsi nos efforts, et enfin Monsieur J.-H. Hollander, professeur à la Johns Hopkins University de Baltimore, qui nous a aimablement autorisé à publier les Lettres de Ricardo éditées par ses soins.

INTRODUCTION

La valeur étant la caractéristique essentielle des phénomènes économiques — sinon le phénomène économique par excellence — une connaissance exacte et précise de sa nature et de ses lois paraît être la condition nécessaire du progrès de la Science économique. Cependant, malgré l'effort continu des générations successives, les Economistes qui se sont essayé à résoudre son problème n'ont pas réussi à trouver une solution satisfaisante, et devant l'antagonisme des explications proposées d'aucuns ont même douté de l'utilité de ces tentatives ou de la réalité d'une notion aussi fuyante. Néanmoins, et en dépit de difficultés certaines, une opinion moins négative peut naître de la considération des résultats indiscutablement acquis dans la recherche de la vérité, et puisqu'elle n'est pas vaine, l'étude de la valeur se justifie doublement par l'importance et la complexité de la question.

Quant à l'étude des théories de la valeur elle est évidemment la condition nécessaire aux progrès du problème, mais elle présente un autre intérêt débordant la question de la valeur : ces théories, édifiées pour rendre compte du plus complexe des phénomènes deviennent en quelque sorte un phénomène elles-mêmes car les défauts des diverses explications proposées conduisent l'interprète à rechercher les causes de ces imperfections, ce dont il tire un enseignement fécond, de méthode ou de philosophie, selon qu'il convient de les rattacher à l'auteur ou à des influences étrangères : la valeur est un fait social, mais les théories sont des œuvres humaines. Cependant, si les théories sont

fonction du milieu dans lequel elles naissent, les théories de la valeur, plus que toute autre, ne sont-elles pas sensibles à cette influence ?

Si c'est là l'intérêt véritable de l'étude d'une théorie de la valeur, l'analyse de la « Théorie Ricardienne » nous paraît être un bon objet d'investigation parce qu'elle est née dans un milieu économique et psychologique différent du nôtre, nous pourrions donc la considérer avec une très grande objectivité, parce que Ricardo¹ représente étroitement son milieu et son époque, parce qu'enfin de multiples documents nous permettent de suivre l'élaboration de cette théorie risquant mettre à nu le processus de sa pensée et que nous connaissons par ailleurs les principales étapes de sa formation économique.

On a trop souvent cependant peint Ricardo sous l'apparence d'un disciple d'Adam Smith, conduit à l'étude de l'Economie Politique par la lecture fortuite, en 1799, de la Richesse des Nations ; une telle vocation, irrésistible et soudaine, semble peu compatible avec le caractère pondéré et réfléchi d'un auteur dans les œuvres duquel, d'autres interprètes ne voient au contraire que l'expression théorique de connaissances acquises dans la pratique des affaires. Il semble que la vérité participe de ces deux idées.

« Destiné à exercer la même activité que son père,... il reçut, en partie en Angleterre et en partie dans une école de Hollande où il passa deux ans, cette éducation que l'on donne généralement aux jeunes gens voués aux professions commerciales² ». Ce séjour en Hollande est important, car il était destiné, comme l'a dit un autre biographe de Ricardo, à lui faire « acquérir jeune, selon une coutume traditionnelle des familles juives engagées dans le commerce international une connaissance intime de la langue et des institutions d'un pays avec lequel les affaires de son père,

1. 1772-1823.

2. Mac Culloch. Biographie de Ricardo dans *Ricardo's Works*, éd. de 1888, p. XV.

et qu'il espérait continuer, s'exerçaient principalement »¹. Il est vraisemblable alors que son attention fut dirigée vers ces problèmes dont est fonction la prospérité des affaires commerciales et qui sont aussi l'objet des spéculations de l'Economiste. Comme dès son retour en Angleterre, à 14 ans, son père l'a initié, sinon associé, à ses affaires, lui laissant bientôt une large part de responsabilité, il devint nécessaire pour Ricardo de bien connaître les circonstances économiques au sein desquelles se déployait son activité. Connaissance purement empirique peut-être à l'origine, mais la complexité des événements, singulièrement propice à éveiller la curiosité d'un esprit incliné vers les recherches spéculatives, — or nous connaissons le goût de Ricardo pour les sciences² — devait nécessairement le conduire de la connaissance à l'étude des phénomènes économiques.

Au cours de cette période de l'histoire de l'Angleterre antérieure à 1799, année où Ricardo lut la *Richesse des Nations* pour la première fois, le prodigieux essor de l'Industrie qui va faire de l'Angleterre, jusque-là pays agricole et commerçant, un pays industriel, — le bouleversement corrélatif de la société, — les difficultés financières, nées de difficultés politiques intérieures ou extérieures (Restriction Bill, qui suspend les paiements en espèces par la Banque d'Angleterre en 1797), concourent à la création de l'Angleterre moderne au moyen d'une transformation à la fois très complexe et très profonde.

Le développement des capitaux, et le perfectionnement du système bancaire qui leur permet de mieux circuler, favorise le développement du commerce, aidé aussi par l'amélioration des moyens de transport, que les progrès du capitalisme suscitent en permettant d'entreprendre de grands travaux publics³. Mais la construction de routes et

1. J.-H. Hollander. David Ricardo a centenary estimate. I. The life.

2. Mathématiques, chimie, géologie.

3. En 1784 sur des routes devenues larges, lisses et dures, une première diligence circule entre Londres et Bristol, et, en 1797, un service journalier

de canaux, élargissant le marché seconde l'essor que de grandes découvertes mécaniques ou scientifiques donnent à l'industrie¹, en même temps que l'accroissement de la population, favorisée par une Assistance imprudente, crée de nouveaux débouchés tout en offrant à l'industrie une main-d'œuvre toujours plus nombreuse qui facilite encore son expansion. Aucun frein ne s'oppose plus à la gigantesque puissance productive que, par la réunion de toutes ces circonstances, l'industrie venait d'acquérir.

Mais ces transformations s'accompagnaient de crises plus ou moins longues et douloureuses. La création des centres industriels entraînant la formation d'un prolétariat ouvrier, généralement malheureux, à moins qu'il ne s'agisse de ces ouvriers qui ont besoin de connaître, de comprendre et de diriger les machines², le travail que l'on demande aux autres devient facile, « machinal », il n'exige ni grande habileté, ni beaucoup de force, aussi voit-on les femmes et les enfants remplacer les hommes à l'atelier, et les salaires tomber très bas. Les conditions du travail sont détestables : ni hygiène, de très longues heures de travail dans des ateliers insalubres ; ni moralité, la promiscuité des hommes, des femmes et des enfants dans cette atmosphère malsaine, la débauche se poursuit jusque dans

relie 420 villes qui jusque là n'avaient que 3 courriers par semaine, 40 d'entre elles n'en ayant qu'un seul.

Un réseau de canaux se tend sur toute l'Angleterre, en 1766, l'ingénieur Brindley construit le *Great Trunk* qui relie le Trent à la Mersey ; en 1790, le Forth et la Clyde sont réunis à leur tour (le projet en était conçu depuis 1768) ; en 1793 Felford creuse le canal d'Ellesmer entre le Trent, le Serven et la Mersey. De 1758 à 1803, 3.000 miles de canaux ont été construits. Cf. F. York Powell et F.-T. Tout. *Hist. d'Angl. des origines à nos jours*. Payot, 1932 (éd. frse. Éd. Guyot).

1. L'expansion de l'industrie cotonnière est devenue légendaire avec les inventions de Arkwright, le water-frame, 1769 ; — Hargreaves, le spinning-jenny, 1770 — Crompton, la mule, 1779 ; — Cartwright, le power-loom, 1786, qui heureusement conjuguées avec l'adoption de la machine à vapeur de Watt en 1785, permettent aux manufactures, en 10 ans, d'augmenter leur production de plus de 2/3. En 1790, elles employaient 30.000 livres de coton brut, elles en employent plus de 50.000 en 1801. (Porter, *Progress of the Nation*).

2. Dans les filatures de coton, le spinner, ouvrier qui dirige la machine à filer, gagne 1 £ 1/2 par semaine. Baines, *History of Lancashire*, vol. III, p. 510.

la rue, les hommes réduits au chômage s'adonnent à la boisson, et les femmes, souvent même encouragées par leur mari, se livrent à la prostitution, cherchant par là à augmenter les ressources insuffisantes que leur procure leur travail.

Un remède à cet état de choses lamentable venait du développement même de l'industrie et du machinisme qui apportait une double modification à la mentalité de l'employeur : parce qu'il avait de grands capitaux et un bon outillage, il n'avait pas besoin, comme le petit producteur qui ne supporte qu'avec peine sa concurrence, de réduire le plus possible son prix de revient en demandant un énorme effort au travail humain qu'il rémunère peu ; le grand producteur paie bien ses ouvriers, il exerce même sur eux un certain contrôle moral, invité du reste à cela par son propre intérêt, car il comprend qu'il obtiendra ainsi un meilleur rendement du travail de ses ouvriers. Et le même souci le conduit, afin d'utiliser le mieux possible son outillage mécanique à améliorer l'hygiène de son atelier, plus d'espace et plus d'air pour que les ouvriers travaillent mieux, une construction meilleure, de fer et de ciment et non plus de bois pour éviter l'incendie et la ruine du matériel.

Ainsi l'accroissement du volume des entreprises était un remède aux maux dont souffraient les ouvriers, mais ce mouvement de concentration commençait à peine à se dessiner, entravé par la double hostilité des ouvriers et surtout des artisans, des travailleurs indépendants ou quasi indépendants, travaillant en chambre sur de petits métiers et des matériaux fournis par un intermédiaire qui reprend le produit achevé pour un prix stipulé à l'avance, qui n'est en réalité qu'un salaire, très minime, car ces intermédiaires se font une concurrence effrénée, mais ils préfèrent conserver, malgré la médiocrité où les réduit ce « marchandage » une liberté apparente¹.

1. « ... La résistance violente... de la masse de la population locale. L'usine bâtie on ne sait pas si elle ne sera pas saccagée à la première crise par les ouvriers de la région. Il faut la transformer en citadelle, passer des jours et des

Que son salariat soit avoué ou non, la classe ouvrière est profondément malheureuse, d'une misère génératrice de troubles et de révoltes. Ceux qui accompagnèrent cette crise de croissance de l'industrie furent d'autant plus graves et fréquents que l'Angleterre est un pays fortement hiérarchisé, et que les promoteurs de l'industrie n'appartenaient pas à cette classe traditionnellement sinon instinctivement respectée par le peuple, classe des nobles et des riches, mais étaient au contraire le plus souvent des gens de petite extraction, ouvriers et artisans, petits commerçants ou fermiers. Leur énergie seule ayant amené le succès de leur entreprise, c'est avec une hostilité de vaincus que les ouvriers se soumettent à leur domination, la haine en même temps que la misère, et plus qu'elle, fomentent les émeutes, c'est pourquoi leur gravité est si grande¹.

Malgré un mouvement général de hausse des prix qui se manifeste à partir de 1785-86 environ² et une hausse corrélative des salaires nominaux, comme le prix des subsistances s'élève proportionnellement plus vite et plus haut que les salaires, la situation effective des ouvriers demeure à peu près la même, tandis que la hausse du prix des produits fabriqués accroît avec rapidité les profits des employeurs, et entre les deux classes le contraste générateur

nuits sous les armes. Il faut quelquefois céder la place et s'en aller bâtir une autre usine dans un pays neuf, où l'on n'a pas à redouter l'animosité d'artisans depuis longtemps installés ». E. Halévy. *Histoire du peuple anglais*, t. I, p. 262. Voir, p. 258-274-282 les échecs successifs de Cartwright, Arkwright et Hargreaves et les raisons de la résistance des artisans.

1. La gravité des émeutes était cependant plus ou moins grande selon qu'il s'agissait d'industries anciennes, industries extractives et métallurgiques, du bâtiment, de transformation, poteries et céramiques qui s'étaient lentement transformées suivant le cours des progrès techniques et des inventions, de la laine et de la soie par opposition au coton qui s'était brusquement implantée et développée grâce au machinisme. Les premières se sont mécanisées, l'autre a toujours été mécanique.

Afin de pouvoir recruter les ouvriers nécessaires à son établissement, elle leur a offert des salaires élevés, mais l'affluence de la main d'œuvre attirée par cet avantage et les perfectionnements rapides de la technique les ont rapidement avilis. Les industries anciennes ont procédé par petites étapes engendrant de moins grands troubles.

2. F. Simiand. *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du XVI^e au XIX^e siècle*. Conférences de l'École des Hautes-Études. Domat-Montchrestien, 1932, p. 552 et suiv.

de trouble s'exaspère, sans que la réglementation, les statuts corporatifs¹ apportent encore une protection efficace aux ouvriers, car devenus incompatibles avec le nouvel état de choses ils sont tombés en désuétude et ont été enfin abrogés².

L'Angleterre agricole n'était pas davantage exempte de désordres, cependant l'Agriculture jouissant d'une faveur exceptionnelle. les grands seigneurs, le Roi lui-même³ se font une gloire de s'adonner aux travaux ruraux, créent des fermes modèles que leurs tenanciers s'efforcent d'imiter, et le gouvernement favorise officiellement cette activité⁴. Un enthousiasme était né des grands progrès réalisés au cours du XVIII^e siècle et des grands bénéfices retirés de l'exploitation des terres, dûs à l'accroissement de la population concentrée dans les villes par suite du développement de l'industrie qui, créant des besoins nouveaux a provoqué et rendu avantageuse la transformation de l'agriculture. Les progrès du capitalisme enfin ont permis d'obtenir une plus grande marge de produits destinés à la vente, en plus de la quantité nécessaire à la consommation des travailleurs agricoles et à celle des propriétaires.

La transformation s'est opérée d'une double façon, d'une part par l'extension des terres cultivables, par l'assèchement des marécages⁵, l'abatage des forêts et la fertilisation des sols stériles transformés en paturages⁶; et d'autre part, par le perfectionnement de la technique agricole, de nou-

1. Lorsqu'il en existe ; les industries nouvelles ne sont soumises à aucune réglementation.

2. Abrogation du statut d'Élisabeth pour les salaires en 1813, pour l'apprentissage en 1814.

3. Le Roi qui élève dans sa ferme de Windsor des moutons célèbres aime être appelé le « fermier George ». E. Halevy, *op. cit.*

4. Le Gouvernement institue en 1793 le *Board of Agriculture*, organisme qui permet aux propriétaires de s'entendre et pour sauvegarder leurs intérêts économiques et pour préconiser certaine politique agraire ou certains modes d'exploitation. Par les subventions qu'il lui accorde il manifeste l'intérêt qu'il porte à l'Agriculture.

5. Cambridgeshire, Lincolnshire et Yorkshire.

6. Écosse, Cumberland, Westmoreland, Nord du Pays de Galles.

velles méthodes sont employées pour éviter les jachères¹, ou de meilleurs procédés d'élevage pour obtenir un produit croissant correspondant à la demande croissante des marchés de l'alimentation et de l'industrie², enfin l'outillage agricole se perfectionne aussi³, rendu encore plus productif par l'intervention d'une force motrice de plus en plus puissante, demandée successivement au travail animal, à l'eau, à la vapeur enfin⁴.

Toutes ces transformations ont entraîné la concentration des entreprises agricoles, et non seulement de la propriété foncière⁵, car la dimension des exploitations s'est accrue aussi. Le défrichage et l'aménagement des terres incultes avait pour corrolaire l'appropriation individuelle de ces terres, « sans clôture il ne peut y avoir de bonne agriculture »⁶, mais la loi de clôture, le « inclosure bill » voté par le Parlement pour la sanctionner est toujours rendu au profit d'un capitaliste et jamais à celui d'un petit propriétaire, qui ne disposerait pas des capitaux suffisants pour les mettre en valeur⁷; ceux mêmes dont le

1. Dès 1770, Lord Townshend introduit la culture du navet dans le Norfolk; dans le Sud de l'Écosse on recourt à un système de culture n'épuisant pas le sol et que les Comtés voisins imiteront. Le rôle du souci d'éviter les jachères a été mis en lumière par G. Slater, *English Peasantry*, p. 78 et suiv.

2. De 1760 à 1785 Robert Bakewell à Dishley et les frères Colling dans la vallée de la Tees créent de nouvelles et magnifiques races de bétail donnant à la fois plus de viande et plus de laine — grâce à la sélection, mise ainsi en pratique avant le darwinisme.

3. Machines à drainer le sol, charrues à roues, machines pour ensemercer le sol, le rouler, le herser, batteuses mécaniques; les moissonneuses ne réussirent pas à s'implanter.

4. Le duc de Bedford le premier commande à Cartwright une machine à vapeur pour battre et mouler le grain. A. Young, *Autobiographie*, p. 396.

5. Depuis le XV^e siècle la propriété se concentrait aux mains de l'Aristocratie, à la suite de la dispersion des suites féodales (XV^e siècle) ou des monastères (XVI^e siècle). Désormais la concentration s'opère au profit de tout capitaliste.

6. A. Young. *An Inquiry into the propriety of applying wastes to the better maintenance and support of the poor*, 1801. Il s'agit ici des *wastes of manor* ou biens communaux en jachères qui s'opposent aux *open fields* qui étaient exploités en commun par les paysans qui étaient considérés comme propriétaires d'une portion du bien commun et se partageaient la récolte proportionnellement à la surface cultivée. Ces deux sortes de biens communs ou incultes sont appropriables par inclosure bill.

7. Des raisons politiques interviennent aussi, voir, *infra*.

domaine va se trouver enclavé sont obligés de le vendre, même s'il était prospère, à la différence de la plupart des petites exploitations qui, et toujours à défaut de capitaux, se trouvent dans des conditions défavorables par rapport aux grandes entreprises qui peuvent suivre les progrès de la technique agricole. Enfin les petits exploitants ne peuvent pas résister à une baisse des prix, une fluctuation un peu grave les ruine et le grand propriétaire rachète alors son domaine, ou confie l'exploitation de la ferme à un seul fermier, assez riche pour faire les avances nécessaires, à moins qu'il n'investisse son propre capital et demande alors un loyer plus élevé.

Ces deux causes de concentration, par extension des surfaces cultivables ou élimination des petits exploitants n'agissent pas toutefois avec la même intensité dans la période que nous étudions pour y rechercher les événements dont l'importance avait pu retenir l'attention de Ricardo avant qu'il ne lise la *Richesse des Nations*.

À la fin du XVIII^e siècle les lois de clôture se sont multipliées. D'abord parce que l'Angleterre à partir de 1785 entre dans une période de hausse de prix et que l'espoir de retirer de grands bénéfices de la vente des récoltes obtenues sur les nouvelles terres incitent les capitalistes à les exploiter¹, ensuite, parce que la faveur dont jouissait l'agriculture comportait une psychologie enthousiaste qui conduisait à de nouvelles conquêtes, et les grands « agriculteurs » veillaient à conserver vivante cette ardeur, ils aimaient à se

1. « ... Les hauts prix... ont eu pour effet de stimuler l'activité et de faire mettre en culture de grandes étendues de terres incultes... » Report from the Committee of the House of Commons 1802.

Dans le même sens, Éd. Cannan, p. 196-7. E. Halévy, Hollander, enfin la théorie de la Rente de Ricardo lui-même.

Nous ne possédons pas de chiffres pour les années antérieures à 1795, il est cependant intéressant de voir sur ce court espace de temps la courbe des « inclosure bills » suivre très sensiblement celle des prix du blé, avec un retard d'une année, comme si le prix du blé dirigeait le nombre des « inclosure bills » et par là les surfaces emblavées.

Quant à l'hypothèse contraire que la symétrie des courbes pourrait insinuer, que le nombre des « inclosure bills » gouverne le prix du blé, elle est difficilement soutenable car les terres closes ne sont pas toutes emblavées

faire les promoteurs d'un mouvement qui devint un des principaux points de la politique du Board of Agriculture¹.

Quant au second mode de concentration, l'absorption des petites entreprises, il subit un temps d'arrêt, pendant cette période de hausse des prix dont nous avons parlé, les petits exploitants résistant mieux, aux époques de prospérité, aux fluctuations des cours, si irréguliers qu'ils soient et quelque grandes que soient les baisses saisonnières². En fait le nombre des petits propriétaires indépendants, des *yeomen* cesse de diminuer de 1785 à 1802 ou 1815³,

(pâturages) et même alors le temps nécessaire à la mise en valeur où à la réalisation des effets des améliorations sur les « open filds » est certainement supérieur à une année.

Année	Prix moyen du blé	Nombre des inclosures	Année	Prix moyen du blé	Nombre des inclosures
1795	81 s. 6 d.	39	1804	69 s. 6 d.	104
1796	80 3	75	1805	88	71
1797	62	86	1806	88	76
1798	54	52	1807	78	91
1799	75 8	65	1808	85 3	92
1800	127	63	1809	106	122
1801	128 6	80	1810	112	107
1802	67 3	122	1811	108	133
1803	60	96	1812	118	119

Chiffres empruntés à Tooke. Hist. of Prices, t. I, pour le nombre des inclosures, Liv I, p. 257 et 326. pour le blé. Liv. II, p. 389.

1. « Nous venons d'entreprendre une guerre nouvelle contre l'ennemi du dehors... Pourquoi ne pas déclarer la guerre à notre grand ennemi intérieur, je veux dire à la stérilité jusque là inconquise d'une si grande partie du royaume ?... qu'il ne nous suffise pas d'avoir libéré l'Égypte, d'avoir subjugué Malte. Attaquons Finchley Common, Conquérons Hounslow Heath, forçons Epping Forest à subir le joug du progrès ». Memoirs of Sir John Sinclair, vol. I, p. 111. — Ce manifeste de 1803 peint en même temps l'activité passée du Board of Agriculture. En 1795, il y avait 22 millions d'acres de terre inculte à mettre en valeur. De 1795 (fondation) à 1813 il y eut 1883 bills et 2.260.000 acres de terres aménagés. En 1801, le Board a obtenu une loi simplifiant la procédure d'inclosure (41. Geo. III), En 1811, il en demande l'amendement, mais ne l'obtient pas.

2. Les prix moyens annuels de 1785 à 1795 ont été de : 48 s. 42,2 1/2, 45,9 1/4, 49,4, 56 1 3/4, 56,2 1/2, 49,4, 47.1 1/4, 49 6 3/4, 54, par quarter. Tooke, *op. cit.*, liv. II, p. 389.

3. D'après Johnson, The disappearance of the small landowner, chap. VIII. qui se fonde sur les rôles d'impôts, cité par E. Halévy, *op. cit.*, I, p. 209, M. Halévy critique la date de 1802 adoptée par Johnson, prétendant que 1815 et non 1802 est la date critique de l'histoire de l'Agriculture britannique. Nous préférons aussi cette date qui correspond en même temps à la fin de la période de prospérité dont nous avons parlé.

pour diminuer à nouveau ensuite, conformément du reste à la loi générale de la concentration, qui s'opère par extension des grandes entreprises pendant les périodes de prospérité, et par élimination des petites, aux époques de dépression, où le prix de revient élevé du petit entrepreneur ne lui permet pas de subsister, qui ne le gêne pas au contraire pendant la hausse des prix où la loi du rendement décroissant entre en action et élève le coût moyen de production.

Toutefois, dans le Lancashire, comté le plus industrialisé de l'Angleterre, le nombre des petits exploitants continuera à diminuer, car là, plus qu'ailleurs, le développement de l'industrie les empêche de tirer un supplément de ressources de l'exercice à domicile d'un métier de complément. Leurs revenus diminuent en même temps que les salaires augmentent sous la double influence de la hausse des prix et de la rareté de la main-d'œuvre provoquée par l'attraction des meilleurs ouvriers de la contrée dans les usines et les villes. Ce second facteur ne joue du reste pas avec régularité, le chômage ramène souvent les ouvriers vers les campagnes où les travaux saisonniers les appellent aussi, mais, dans ces conditions, l'industrie entraîne l'instabilité de la main-d'œuvre et celle plus grave encore des salaires agricoles qui deviennent directement fonction de la prospérité industrielle et ce mouvement s'étendra bientôt, du Lancashire, où s'est joué le prologue à la grande tragédie que fut l'édification de l'Angleterre contemporaine, à toute l'Angleterre.

D'aucuns parlent de Révolution industrielle. Evolution plutôt que révolution si nous considérons les manifestations d'un mouvement qui s'est déroulé sur un long espace de temps, du début du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e¹.

1. Sauf à voir son rythme s'accélérer parfois comme pendant la période que nous étudions, le règne de George-III 1760-1820, sous lequel s'est essentiellement opérée la transformation : en 1760 l'Angleterre n'était pas très différente de l'Angleterre de la Révolution, en 1820, l'Angleterre moderne était pratiquement édifiée.

Dans les pays neufs, au contraire, l'industrialisation peut être presque instantanée grâce au développement du crédit international qui permet de les doter immédiatement des meilleures machines.

Révolution cependant, si nous considérons non plus la marche progressive des événements mais son résultat et les transformations profondes qu'elle a emportées : transformations sociales nées des conditions nouvelles de la production ; transformations politiques nées de ces transformations sociales.

Les sociétés urbaines et rurales se rapprochent et se modèlent l'une sur l'autre par actions et réactions réciproques.

La concentration des entreprises agricoles entraîne la formation d'un prolétariat rural dont les intérêts vont s'opposer à ceux des employeurs, du propriétaire qui, lorsqu'il exploite lui-même sa terre, ne partage pas la vie de ses ouvriers comme le faisait le fermier, lequel à l'imitation des propriétaires-exploitant va rompre à son tour avec la tradition patriarcale qui s'était maintenue jusque vers 1760, et parce qu'il remplit la même fonction que lui, mènera la même vie que le grand seigneur. La hausse des prix a du reste favorisé le mouvement de séparation entre les maîtres et les valets, les premiers ayant avantage à payer les seconds en argent et non plus en nature, car les salaires ne suivent pas les variations des prix des denrées et avec un même prix de revient l'on vend plus cher une plus grande quantité de produit. Ce nouveau mode de rémunération est aussi désavantageux aux ouvriers qu'il est avantageux au patron, et malgré une hausse continue des salaires agricoles depuis 1760, époque où cette habitude s'implanta définitivement, une hausse plus rapide du prix des denrées ¹ n'empêche pas la misère de régner chez les

1. Il est intéressant de rapprocher les salaires agricoles moyens, du prix moyen du blé. Nous empruntons les chiffres, pour les salaires à M. Simiand. *op. cit.*, p. 501-2. Nous avons établi le prix moyen du blé d'après Tooke, *op. cit.*, t. I liv. II, table, p. 387-9.

Décades	Salaire hebdomadaire moy.	Prix moy. du blé (moy. arith.)	Indices, base moy. 1761-70 = 100	
			Salaires	Blé
1761-80	1 s. 1 1/2 d.	44 s. 1 d.	100	100
1771-80		48 s. 8 1/2		110,49
1781-90	1 s. 3	51 2 1/4	100,1	118
1791-1800	1 s. 8	68 0 1/2	148,1	156,2
1801-1810	2	78 3	178,5	177,3
1811-1820	2. 4	65 8 1/2	207,4	149

travailleurs ruraux comme chez les travailleurs urbains. Cependant les propriétaires qui seuls détiennent le pouvoir politique font voter des lois de protection douanière¹ destinées à maintenir les cours, tandis que les ouvriers n'obtiennent de soulagements que par des expédients empiriques et insuffisants².

Ici encore la misère engendre des troubles, des émeutes éclatent dans les campagnes, aussi graves que dans les centres urbains parce que dans les deux cas les intérêts des ouvriers s'opposent désormais à ceux des employeurs, parce que, grâce au contact qui s'établit pendant les travaux saisonniers, la mentalité rurale s'est laissée pénétrer à l'influence de la mentalité urbaine : « Graunt, le statisticien, disait voici déjà plus de deux siècles, qu'il y a, dans les grandes cités, plus de « curiosité » et d'« anxiété » que dans le plat pays. Bernardin de Saint-Pierre, et Rousseau et maints autres y ont trouvé plus d'immoralité ; et de nos temps, Simmel y trouve plus d'originalité, plus d'individualité, plus aussi d'inégalité, plus enfin d'instabilité »³.

Dans l'industrie ou l'agriculture, le calme ne se rétablira que lentement lorsqu'une législation efficace à réprimer les abus dont souffrent les ouvriers et plus d'humanité chez les employeurs viendront atténuer les contrastes entre la misère des uns et la prospérité des autres. Mais dans les grandes entreprises déjà les travailleurs sont traités avec plus de mansuétude et ce mouvement s'étendra bientôt, car ces quelques patrons qui sont devenus, souvent, philanthropes par intérêt, demeurent des hommes d'affaires et

1. En 1773 une première « Corn Law » autorise l'exportation quand le prix du blé est inférieur à 44 s. le quarter et l'importation quand il est supérieur à 48 s. Pitt, en 1791, élève ces chiffres à 46 s. et 54 s.

2. Le système des primes compensatrice, jurisprudence des shériff, basée sur la « loi des pauvres » (Poor-Law), selon laquelle les employeurs devaient donner une contribution correspondant à la différence relative entre le taux des salaires et les cours du blé, sur ces fonds les ouvriers touchaient une prime au titre de l'assistance. Ce système engendrait lui-même des troubles car suivant que les cours montaient ou baissaient, patrons ou ouvriers étaient tour à tour mécontents. Ce recours à l'assistance est, en outre, tout à fait condamnable.

3. R. Maunier. Introduction à la sociologie, Alcan, 1929, p. 31.

trouvent dans la dénonciation des abus, comme dans la révélation de leurs initiatives heureuses, un excellent moyen de publicité. Et c'est enfin par leurs voix que le Parlement sera saisi de ces questions. Devenus riches ils acquièrent des terres, car depuis 1688 et l'instauration du Régime Parlementaire le pouvoir politique y est attaché, car l'Aristocratie anglaise n'est pas fermée et que c'est le moyen de s'élever à un rang plus considérable¹. Entré dans cette classe le capitaliste devient le protagoniste des intérêts économiques, de ceux dont l'expérience lui avait appris qu'ils formaient les forces vives de la Nation. Deux noms, Robert Owen, Robert Peel, suffisent à évoquer ce mouvement philanthropique et politique et à le faire mieux comprendre.

Il faut du reste reconnaître que pendant longtemps le Gouvernement s'est borné à réprimer les troubles², mais n'est pas intervenu par une législation positive, conformément à l'opinion qui prévalait alors et selon laquelle l'Etat doit se borner à « maintenir l'ordre » et laisser les individus rechercher librement leur intérêt personnel, considéré comme l'exercice d'un droit naturel. Conception née de l'individualisme Anglo-saxon, garanti dès 1215 par la Grande Charte, qui, sut toujours sauvegarder l'exercice des droits politiques du peuple anglais alors que les monarchies du continent devenaient de plus en plus absolues.

1. « ... Pourquoi les riches anglais cherchèrent-ils à acquérir des terres et à se transformer en grands propriétaires ? ... La raison — Toynbee l'a montré — il faut la chercher dans le caractère même du système politique de l'Angleterre. La propriété foncière d'une étendue suffisante assure à son possesseur, s'il n'est pas exceptionnellement stupide et ivrogne la situation de juge de paix, laquelle confère la dignité et un respect incontesté, en même temps qu'un réel pouvoir... L'autre grande raison c'est le caractère du Gouvernement central, l'oligarchie parlementaire... La grande propriété foncière donnait à ceux qui la détenaient une grande influence locale sur le résultat des élections ».

W. Ashley. Evolution économique de l'Angleterre. Trad. H. Sée. Giard, 1925, p. 120-121.

2. Lois de 1794-1795-1798-1799-1800-1801 qui suspendent la loi d'*Habeas corpus* quant à l'application du *Riot Act* de 1714 (jugement immédiat des personnes arrêtées par le Juge de paix en cas d'émeute, par un tribunal régulier). Loi de 1795 sur les réunions séditieuses. Renouvelée en 1799 avec de nouvelles restrictions à la liberté d'association.

Lorsqu'un vent de libéralisme se leva sur le monde, lorsqu'en 1789 la France consumma brusquement sa rupture avec la tradition, l'Angleterre avait, par le travail de tout un siècle, transformé en statut constitutionnel la théorie de *Locke* au nom de laquelle les *whigs* de 1688 avaient renversé Charles II, et, si paradoxal que cela paraisse, le droit à l'insurrection devenu principe de gouvernement, est considéré comme la seule garantie « légale » contre l'arbitraire royal.

Ainsi la doctrine abstraite est venue seconder la pression des événements économiques. Les *whigs* de la Révolution qui représentent les intérêts industriels et financiers du pays, ayant acquis, avec leurs immenses domaines, une très grande influence politique, s'attachent avec d'autant plus d'ardeur à faire disparaître la réglementation désuète qui entrave leur activité, à préconiser la « liberté du contrat », — et à réclamer une protection extérieure efficace —, que l'amoindrissement de l'autorité gouvernementale coïncide avec l'épanouissement de la prospérité économique de la Nation, que l'individualisme économique, prolongement de la philosophie individualiste du XVIII^e siècle, dénonce les entraves à l'action économique comme contraires à la liberté naturelle, selon les principes d'Adam Smith qui, s'attaquant à ces restrictions appliquait directement à l'Economie sa doctrine de la liberté individuelle.

Mais à côté des interventions gouvernementales et législatives qui étant données ces conceptions, révèlent la gravité des troubles, — et bien mieux qu'elles — l'activité de la Presse montre que la gravité des événements qui se déroulaient sous leurs yeux n'échappait pas aux contemporains. C'est à cette époque, en effet que l'on voit naître et se développer le journalisme moderne. L'avidité des Anglais de toutes les classes sociales, à toujours être au courant de la situation du pays, cette curiosité que remarquait déjà Voltaire avait grandi¹, créant un véritable

1. Le nombre des exemplaires payant le droit de timbre passe de 7.411.757 en 1753 à 15.005.760 en 1792 et à 16.000.000 en 1801, malgré les

besoin, et pour satisfaire ce « besoin de nouvelles » la presse va se transformer. Le journal cesse d'être une publication littéraire comme il l'était encore au début du XVIII^e siècle, ou un organe de basse polémique comme il l'était devenu dans les premières années du règne de George III, s'adaptant à sa destination nouvelle il devient un véritable instrument d'information, et le journaliste dès lors va remplir au même titre que l'industriel, le commerçant, le banquier ou le fermier une fonction économique, il offre des nouvelles au public, au même titre que d'autres lui offrent des cotonnades, du blé ou du crédit.

Avec la prépondérance de plus en plus marquée de la société économique sur la société politique, la presse cesse d'être soumise à l'influence de cette dernière et, devenue indépendante, elle-même exerce à son tour une action politique, reflet des opinions des organismes économiques, le plus souvent de syndicats, qui ont créé des journaux, à la fois pour exercer cette puissance politique dont jouissent leurs membres et pour mieux profiter des avantages économiques de la publicité qui prend, à côté des informations proprement dites, une place de plus en plus grande dans la presse moderne.

Par cette presse intéressée, où les industriels ne répugnaient pas, nous l'avons vu, à dénoncer les abus de leurs concurrents, le public apprenait à connaître la structure économique du pays, et à juger des imperfections internes d'un système dont, par ailleurs, les comptes rendus officiels des émeutes, des grèves, des débats parlementaires soulevés par ces troubles, révélaient les dangers externes, menaces pour la sécurité publique.

La presse aurait suffi à diriger l'attention de Ricardo vers les événements du temps, d'autant plus que, par son

nombreuses restrictions apportées pendant cette dernière décade à la liberté de la Presse, en réaction à la répercussion en Angleterre des événements de la Révolution française. E. Halévy, *op. cit.*, p. 158, d'après une statistique officielle de 1801.

activité professionnelle il se trouvait en contact permanent avec ce milieu en effervescence qui avait déjà conquis une place prépondérante dans la vie politique et influençait, sinon dirigeait, l'opinion publique au moyen de cet organe, si son caractère même ne l'avait invité à donner cette attention entière aux difficultés du moment. Ricardo est en effet profondément imprégné de l'esprit de son siècle, sa vie présentera cette évolution même que nous venons de tracer, il deviendra *sheriff* (1817) puis *Membre du Parlement* (1819)¹, grâce à l'acquisition de propriétés foncières permise par une fortune réalisée dans les affaires, il sera donc un des sujets les mieux représentatifs de son temps, comme, dès sa jeunesse, sa conversion et son goût pour les recherches scientifiques le faisait prévoir.

Peut-être n'a-t-on pas, jusqu'à présent donné de la conversion de Ricardo, l'interprétation qu'il convenait. Faut-il voir dans cette décision la manifestation d'une conscience troublée qui entre différents dogmes choisit volontairement sa foi, ou l'affiliation à une religion susceptible de procurer de plus grands avantages que celle antérieurement suivie ?

Ricardo, qui était juif, s'est « converti » à une époque où les juifs se convertissaient en grand nombre, bien que les incapacités civiles dont ils étaient encore frappés ne fussent plus que des survivances et que, grâce à des fortunes réalisées dans les affaires, à un moment où la société économique supplantait comme nous l'avons dit la société politique, les portes de l'aristocratie *whig* s'ouvrirent devant ceux auxquels, à l'imitation du gouvernement ils ne manquaient pas de faire appel en cas de difficultés financières pour l'un, pécuniaires pour les autres. Ces conversions consistaient le plus souvent en un simple abandon de la synagogue pour l'église et manifestaient en réalité une véritable indifférence religieuse qu'on ne pouvait avouer, puisque la liberté de conscience n'existait pas encore, et

1. Ricardo, *Letters of R... to Malthus*, éd. Bonar, 1887, p. 146 et 149 et *Letters of R. to Mac Culloch*, éd. Hollander, 1895, p. 24.

qui se cachait sous la pratique apparente d'un culte quelconque, le plus commode.

Ricardo n'échappa pas à ce mouvement, il changea de religion au moment de son mariage et non pas avant, or il épousait une quakeresse, la plupart des églises étaient fermées à leurs deux religions et cependant l'état civil était religieux. Il choisit alors la secte *unitaire*, à la fois celle dont le dogme était le plus voisin du dogme hébraïque et la plus libérale, qui s'ouvrait sans baptême aux fidèles de toutes les professions. Il ne s'agissait donc pas d'une véritable conversion mais d'un renoncement, de l'abandon d'une qualité importune et de l'adoption d'une sorte d'insigne commode, permettant de dissimuler un athéisme certain ¹.

Quant à la secte unitaire dont les membres étaient pour la plupart des réformateurs, des *whigs*, plus que toute autre elle s'était laissée pénétrer à l'influence de cette philosophie du XVIII^e siècle qui imprégnait la société politique et économique dont on connaît l'étroit contact avec le clergé ², et son dogme s'était franchement orienté vers cette morale utilitaire, individualiste et libérale, vers la recherche du plus grand bonheur pour le bien du plus grand nombre qui caractérisait l'église anglicane à ce moment là.

Ainsi la conversion de Ricardo, qui envisagée à la lumière de l'histoire perd tout caractère transcendantal pour n'être qu'un changement matériel d'opportunité, jette cependant un jour précieux sur sa mentalité véritable

1. Nous devons ces précisions à l'obligeance de M. Sraffa qui se fonde sur des données positives, registres des paroisses, mémoires de clergymen, etc... Il conclue comme nous à l'athéisme de Ricardo. Voir la Biographie de Ricardo, dans la réédition définitive de ses œuvres par M. Sraffa. Royal Economic Society (en préparation).

2. Depuis la dispersion des monastères (XVI^e siècle), la plupart des bénéfices étaient aux mains des grands propriétaires, qui y nomment sans contrôle des ecclésiastiques qui n'ont pas reçu de formation théologique spéciale, mais la même éducation à Oxford ou à Cambridge que la gentry à laquelle ils sont mêlés. Ils sont aussi *whigs* en général. Il faut faire une exception pour le haut clergé, *Tory*, mais il n'a pas de contact avec le public.

et nous montre qu'elle n'est autre que la philosophie de son siècle.

Quant aux études post-scolaires auxquelles Ricardo s'adonna, si elles nous montrent avant tout ses dispositions exceptionnelles et son goût des recherches scientifiques, elles nous révèlent encore combien il partageait les habitudes et l'esprit de son temps.

Un courant s'était formé pour vulgariser les découvertes scientifiques qui avaient été la base des grands progrès de l'industrie et de l'agriculture. Les revues, les livres et les institutions d'enseignement scientifique se multiplient, en même temps que les travaux des savants, de Dalton, Davy, Herschel, permettent d'établir de nouvelles lois fondamentales qui favorisent le progrès des Sciences.

Ici encore les promoteurs et les bénéficiaires du mouvement furent les membres de la bourgeoisie capitaliste. Des établissements d'enseignement et de recherche, se créent dans les grands centres industriels¹ pour enseigner aux jeunes gens qui se destinent aux affaires les sciences appliquées dans leur rapport avec les arts et les manufactures et la « morale commerciale ». Des industriels offrent leur usines en guise de laboratoire². Le *Board of agriculture* organise un enseignement agronomique.

Ces multiples institutions sont le résultat de la fièvre de savoir qui s'était emparée de la bourgeoisie capitaliste au moment où elle opérait son avènement. Ses membres qui n'avaient souvent reçu qu'une éducation « primaire » éprouvaient, en même temps qu'ils s'élevaient dans l'échelle sociale, le besoin d'élargir le champ de leurs connaissances, et obligés de parachever eux-mêmes leur éducation incomplète, ils aimaient rechercher dans les sciences exactes, les mathématiques, la physique ou la chimie, la précision, l'absolu qui satisfont toujours les esprits autodidactes.

1. En 1781, la *Literary and Philosophical society* de Manchester, Association scientifique et littéraire doublée d'un collège se crée dans le centre même de l'Industrie cotonnière. Birmingham et Newcastle créent bientôt des clubs analogues.

2. Sir William Allen, par exemple.

Là encore Ricardo subit l'influence de son milieu et s'adonna lui aussi à l'étude et aux recherches mathématiques et physiques et naturelles. Il s'y intéressera certes toute sa vie, mais ce ne fut cependant que de façon très éloignée, bien qu'il ait fait partie de la Société Géologique de Londres de 1808 jusqu'à sa mort, par exemple, il n'en fut qu'un membre passif, car jamais il n'y fit aucune communication. N'est-ce point une preuve qu'il s'était là aussi laissé entraîner plutôt qu'il n'avait cédé à un penchant irrésistible ?¹.

Ainsi, la profession, la vie, les goûts et l'attitude religieuse de Ricardo, nous montrent qu'en dépit de l'éducation reçue, malgré l'absence de formation classique, il participait activement, non seulement à la vie économique du pays, mais était aussi pénétré de sa philosophie, de son esprit, donc de ses préoccupations, et par conséquent, avant même qu'il eut parcouru, puis lu, la *Richesse des Nations* son attention avait dû être attirée et retenue par ces événements qui manifestaient le développement économique de l'Angleterre.

Quelle a été alors l'influence de Smith sur sa pensée ?

Ricardo lut la *Richesse des Nations* au moment même où les événements se chargeaient d'en justifier les doctrines², qui par ailleurs correspondaient si bien aux conceptions

1. C'est à tort que l'on a parfois affirmé qu'il fut membre fondateur de la Société géologique, il n'y fut élu qu'en 1808, alors qu'elle avait été créée en 1807.

Ricardo fut à deux reprises membre du Conseil, en 1810-11 et 1815-16. Nous devons ces précisions à la Société géologique elle-même.

On remarquera que les années où Ricardo fut membre du Conseil correspondent à celles où parurent ses deux premiers ouvrages (Haut prix des Lingots, 1810 et Essai sur l'influence du bas-prix du blé, 1815). Ne pourrait-on penser qu'ils ne furent pas étrangers aux résultats des suffrages et que l'on tenait plus au Financier, à l'Économiste, puis au Parlementaire qu'au Géologue ?

3. Révolte des colonies d'Amérique et accroissement subséquent du volume du commerce avec elles. — Politique de Pitt (Traité d'Eden 1788). Campagne des employeurs en faveur du libre contrat, de la suppression des règlements du travail. Cf. Gide et Rist. *Hist. des doctrines économiques*, 5^e éd., 1926, p. 120-21.

utilitaires, libérales et individualistes du monde des affaires, le milieu de Ricardo, et dont il était si parfaitement imprégné.

L'œuvre de Smith eut alors pour mérite aux yeux de Ricardo, de lui offrir un exposé théorique, sinon explicatif, des phénomènes dont il n'avait jusque là eu qu'une connaissance empirique, des doctrines qu'il avait adoptées d'une façon plus instinctive que raisonnée. Elle lui a fourni un cadre *abstrait* à l'intérieur duquel il a pu ordonner ses pensées *concrètes*, une explication *générale* de ses observations *particulières*, qui se transformeront, lorsque Ricardo arrivera lui-même à la théorie, en une armature sur laquelle il édifiera son propre système.

Si la *Richesse des Nations* a été accueillie avec tant de faveur par Ricardo, si elle a pu avoir une influence sur sa pensée, c'est qu'elle rencontra avant tout un esprit particulièrement favorable correspondant à ses occupations sinon à ses préoccupations, en tous cas à une disposition véritable quoiqu'encore latente. C'est ensuite parce que Ricardo destiné à être un homme d'action et non d'études, n'avait pas reçu d'éducation classique et manquait donc de principes généraux auxquels, sans en être esclave, il convient pour qu'elles soient fructueuses de rattacher ses observations et dont l'importance lui avait été révélée quelques années auparavant lorsqu'il s'était adonné à ces recherches scientifiques dont nous venons de parler, et Smith lui apportait précisément ces règles générales qui lui faisaient défaut.

Ainsi, dans l'histoire de la pensée de Ricardo le livre de Smith eut un rôle analogue quoique plus complexe à l'idée générale, à l'abstraction dans le domaine logique, car, synthèse de représentations particulières antérieures à sa formation, l'idée générale, une fois née, sert de base aux représentations particulières postérieures du même genre et fécondant en quelque sorte les observations permet au raisonnement de progresser.

Ricardo entra alors dans cette période que M. Hollander

nomme « d'auto-éducation économique », nous préférierions dire « d'auto-éducation théorique » car il va s'appliquer à considérer la vie économique sous un angle différent de celui sous lequel il l'envisageait jusqu'alors, au lieu d'y voir seulement la simple conjoncture dont dépend la prospérité et l'orientation à donner aux affaires, il y verra aussi des « phénomènes » objets d'observation scientifique, et très vraisemblablement il s'efforcera de rattacher les événements aux principes reçus, ce qui inversement le conduira à soumettre les principes à l'épreuve des faits, la complexité croissante de ceux-ci lui faisant découvrir l'insuffisance de ceux-là, et dès lors à édifier sa propre théorie.

La découverte récente de manuscrits de Ricardo, publiés en partie¹, de « notes », dépouillements ou commentaires des grands ouvrages classiques ou d'œuvres nouvelles relatifs aux questions qu'il étudiait, vient corroborer notre opinion. La pensée de Ricardo n'est pas comme on l'a trop souvent dit édiflée seulement sur ses connaissances pratiques, elle repose aussi sur une étude critique et approfondie des textes. Loin d'amoindrir l'estime dans laquelle Ricardo est unanimement tenu, ceci nous permet encore mieux, nous semble-t-il, d'apprécier l'intérêt de théories et de doctrines construites sur cette double base. Toutes ne supporteront pas la critique du temps, mais érigées en réfutation des doctrines et en explication des événements contemporains elles représentent à la perfection la pensée du moment, du milieu, du pays où elles sont nées.

Quant à la question de la valeur elle fut plus spécialement la préoccupation constante de Ricardo, nous la retrouvons dans toutes ses œuvres et au fond de sa pensée intime révélée par sa *correspondance*. Plus que toute autre

1. *Minors papers on the Currency question*, 1809-1823, édités par J.-H. Hollander. The John Hopkins Press. Baltimore, 1932.

Le reste de ces documents, ayant trait à diverses autres questions, sera publié par M. Straffa dans les œuvres complètes de Ricardo, Royal Economic Society.

elle doit donc nous permettre de pénétrer un système, que malgré l'écoulement de plus d'un siècle, l'on ne s'accorde pas encore à juger.

Sujet toujours nouveau grâce à une controverse sans cesse renaissante l'étude de Ricardo présente en même temps un certain intérêt d'actualité, non seulement à cause des publications récentes de M. Hollander ou des publications prochaines de M. Sraffa qui apportent des éléments nouveaux et intéressants pour la compréhension de la véritable doctrine ricardienne, mais encore parce que, toutes choses égales d'ailleurs, nous assistons en France à la répétition de l'expérience anglaise du temps de Ricardo.

Après les faillites successives du libéralisme et du socialisme, de nombreux esprits s'orientent, dans un monde économique où, en fait, des institutions nées des deux doctrines se mêlent, vers un néo-libéralisme préconisé d'abord par le monde des affaires qui se rebelle contre les charges que l'étatisation ou la socialisation progressives de la nation, sous la poussée de l'influence politique croissante des classes non possédantes, imposent à la production et qui la mettent en état d'infériorité sur des marchés que les progrès du libéralisme et du capitalisme ont rendu mondiaux et non plus nationaux, — et d'autant plus instables que plus étendus —, et qui le demeurent malgré la réédification de barrières douanières qui sans être efficaces entravent encore les industries nationales. Malgré les troubles engendrés par une production désordonnée, d'aucuns pensent que c'est moins dans une réglementation nationale ou internationale que dans un retour à une concurrence plus libre que l'on trouvera un remède, et les nations les premières ne souscrivent plus qu'avec circonspection à des engagements internationaux (échecs des conférences internationales, notamment : conférence économique de Londres 1933).

Mais en même temps les théories et non plus seulement les doctrines politiques classiques, dont la validité scientifique avait été largement mise en doute, ont vu leurs

conclusions réhabilitées, au moins en partie, par les résultats de travaux modernes, entrepris sur des bases et avec une méthode différentes, et le prestige de l'Ecole Classique a repris un nouvel éclat, quelque défectueuse qu'ait pu être leur méthode, ses auteurs n'en ont pas moins eu le mérite de mettre en lumière certains aspects des phénomènes — l'aspect permanent — et si la méthode positive nouvelle est incontestablement la plus féconde et la seule vraie, le rapprochement des travaux des deux Ecoles fortifie notre admiration pour ces pionniers qui n'ont pas craint, en dépit des difficultés et de l'insuffisance de leurs moyens, de s'attaquer au monde économique tout entier et nous ont donné, malgré ses imperfections, un système dont la généralité satisfait si bien l'esprit humain.

Nous avons donc, en abordant cette étude un double but : nous voudrions rechercher quelle est la véritable théorie de la valeur de Ricardo, et quel est son intérêt quant à la science économique.

Pour répondre à notre première préoccupation nous nous proposons de suivre pas à pas « l'évolution » de la pensée de Ricardo. On a en effet parlé d'une « évolution de la théorie ricardienne de la valeur » et la question est devenue classique. Ricardo n'aurait pas dès l'origine donné « sa » théorie de la valeur, mais « une » théorie, à laquelle dans ses différentes œuvres, il aurait apporté des modifications réelles et non seulement ces retouches de détail qui, dans les éditions successives d'un même ouvrage, ou dans des ouvrages différents permettent de mieux polir une doctrine définitive cependant. S'agit-il bien d'une évolution ? La chose ne nous apparaît pas certaine. Quoiqu'il en soit, nous nous proposons avant tout de rechercher, à l'aide de ces diverses modifications, quelle est sa véritable théorie de la valeur.

Rechercher cette véritable théorie et son importance dans l'ensemble du système ricardien, voilà notre seul objet, car, sans nous défendre d'en mesurer la portée

dans l'Histoire des Doctrines Economiques, nous n'avons pas voulu entreprendre le procès ou la réhabilitation de Ricardo, question connexe et qui est cependant généralement liée à l'étude de « l'évolution » ricardienne, car nous nous sommes efforcé d'éviter cet esprit de système qui l'accompagne presque nécessairement et conduit souvent à une interprétation erronée.

L'obscurité de la théorie ricardienne, l'imprécision des termes, ses brefs aphorismes ont engendré un véritable travail de casuistique. L'avantage de la théorie sur la loi positive est pourtant sa grande malléabilité : si le milieu change sans que la loi ne change, l'interprète peut et doit modifier son interprétation, car la loi doit s'adapter à toutes les circonstances, la même formule est ainsi susceptible de significations très diverses, mais une théorie pouvant se modifier avec les circonstances, sa formule doit au contraire être plus rigide et n'être interprétée qu'en corrélation avec les événements précis auxquels elle se rapporte, c'est-à-dire dans son milieu historique. Il ne faut pas chercher à l'étendre à d'autres périodes douées d'institutions, d'événements et d'une philosophie différents, ce qui risque de faire disparaître, en empêchant de saisir le rapport véritable des événements et des faits, un des aspects les plus intéressants de l'étude des doctrines économiques. Or l'on s'est efforcé de plier les théories ricardiennes à des conceptions, des théories nouvelles qui correspondaient à un milieu nouveau. S'il était nécessaire de rechercher les origines de ces doctrines, ou ce qui revient au même les développements de celles de Ricardo, s'il est fécond d'étudier l'évolution historique des théories, cette casuistique, qui en est le contraire, est la négation de tout progrès, elle est antiscientifique et dangereuse car elle est susceptible d'engendrer de graves erreurs.

Si nous empruntons ses théories à une autre science, nous dirons que des doctrines, semblables aux individus, peuvent descendre de doctrines antérieures, mais s'en différencient dans un perfectionnement où les nouvelles acquièrent des élé-

ments étrangers aux premières, ou en ont dépouillé d'autres, si bien que ces deux êtres, qui appartiennent cependant toujours à la même espèce ont cessé d'être assimilables.

Mais si l'espèce évolue continuellement il n'en est pas moins vrai qu'à un moment donné les individus ont une fixité absolue. De même, à chaque moment de l'Histoire économique, des doctrines s'édifient sur les événements qui leur sont contemporains, elles correspondent aux diverses étapes de l'évolution générale, qu'une étude statique des théories permet de mieux comprendre.

C'est pourquoi, considérant la théorie ricardienne comme une donnée positive, un objet de science, et nous efforçant de l'étudier dans un esprit purement historique, nous croyons pouvoir écarter la recherche de ses conséquences quant à l'œuvre modificatrice de la période post-ricardienne, et nous n'avons pas cru devoir, pour les réhabiliter ou non « vêtir plus complètement ses doctrines un peu trop nues »¹ Mais, pour essayer de comprendre la véritable théorie de la valeur de Ricardo, pour chercher à saisir exactement sa pensée, conformément à la méthode préconisée par Marshall, dont nous nous séparons par ailleurs, nous pensons que « lorsque les termes sont ambigus, nous devons les éclaircir en les rapprochant d'autres passages de ses écrits qui nous indiquent le sens qu'il a désiré que nous leur donnions »²

Nous n'avons donc voulu négliger aucun des moyens d'investigation qui nous permettaient de suivre pas à pas le développement de sa pensée. Par conséquent, loin de nous limiter aux seuls ouvrages dogmatiques de Ricardo, nous avons, au contraire, abondamment utilisé ces écrits apparemment moins importants, sa Correspondance ou ses Notes de travail, et en réalité du reste, nous y avons, croyons-nous, bien mieux rencontré sa véritable pensée

1. Marshall. *Principes d'Ec. Pol.* trad. Sauvaire-Jourdan, II, p. 231, note. Marshall se livre au contraire à ce travail et n'expose plus la véritable théorie de Ricardo, voir notamment, le rôle de l'utilité dans la valeur.

2. *Id.*, p. 226.

que dans les premiers où elle fut souvent trahie par une rédaction défectueuse et pénible.

Dans cette préoccupation nous avons recherché tous les documents qui pouvaient jeter quelque lumière sur la doctrine ricardienne, dont beaucoup sont encore inédits, et bien que nous n'ayons pas encore pu retrouver certains d'entre eux, dont l'existence demeure cependant très vraisemblable, et que nous n'avons pas renoncé à découvrir un jour, nous remercions à nouveau tous ceux qui ont si obligeamment répondu aux multiples enquêtes que comportèrent ces recherches.

Nous diviserons notre étude sur la théorie ricardienne en trois parties.

Dans la première consacrée au premier état de la pensée de Ricardo, nous chercherons à dégager les imperfections génératrices de transformations ultérieures, auxquelles nous réservons la seconde partie, où nous nous efforcerons de mettre en lumière, l'intérêt de la théorie de la valeur par rapport au système ricardien tout entier.

Dans une troisième partie enfin, nous nous proposons de rechercher ses intérêts pour la Science Economique.

PREMIÈRE PARTIE

LA NOTION DE LA VALEUR

La question de la valeur qui avait été effleurée dès l'origine, dans *Le Haut Prix des Lingots* (1810) et les ouvrages de Ricardo antérieurs à ses *Principes de l'Economie Politique et de l'Impôt* (1817), trouve dans ceux-ci son expression principale. Comme c'est en outre le seul ouvrage qui comporte une étude indépendante de la valeur, laquelle a suscité de graves critiques et engendré des transformations d'un caractère différent de celui de cette première partie du développement de la pensée de Ricardo, nous avons cru pouvoir arrêter à ce point, à la première édition des *Principes*, la première phase de l'élaboration de la théorie ricardienne de la valeur, que nous nous proposons d'analyser tout en y recherchant les sources des modifications ultérieures.

CHAPITRE PREMIER

LA VALEUR ET LE TRAVAIL LE CARACTERE OBJECTIF DE LA VALEUR

Si la question de la valeur a dominé toute l'œuvre de Ricardo, mais en se modifiant, et dans une mesure qu'il appartient précisément à cette étude de déterminer, il est un point qui, lui, n'a jamais varié et s'est toujours manifesté avec la même force et la même certitude, de son premier pamphlet à sa dernière lettre, c'est le caractère objectif de la valeur.

Dès 1809, dans le *Haut Prix du Lingot*, ce caractère est affirmé : « l'or et l'argent comme les autres marchandises, ont une valeur intrinsèque et qui n'est pas arbitraire, mais qui dépend de leur rareté ¹, de la quantité de travail employé à les obtenir, et de la valeur du capital investi dans les mines qui les produisent ». ³ Ce qui nous offre une double

1. La rareté pour Ricardo est toujours une rareté physique et absolue, objective et non subjective, relative ou économique. Nous verrons une évolution se produire sur ce point, mais remarquons immédiatement que son admission ici, parmi les circonstances qui règlent la valeur ne détruit en rien ce caractère objectif que nous essayons de dégager.

3. Ricardo, *Work's* édités par Mac Culloch, 1846, p. 263, éd. française, Guillaumin, p. 401 ; l'imperfection de l'édition française des œuvres de Ricardo (Guillaumin, 1847 ou 1884) nous a conduit à citer d'abord l'édition

preuve de la conception objectiviste de Ricardo, d'abord parce que la valeur est une qualité objective des choses, ensuite parce qu'elle dépend des conditions de leur production. Mais, dans aucun de ses premiers ouvrages, Ricardo ne prend soin de justifier ce caractère de la valeur.

Il est vrai que jusqu'à la première édition des *Principes*, nous ne rencontrons aucune étude, mais seulement de multiples allusions à la valeur, bien que ces ouvrages eussent dû comporter de tels développements.

Avec le *Haut Prix des lingots*, Ricardo débute comme polémiste dans la littérature économique. Il veut démontrer que l'état pathologique de la circulation monétaire provient de la dépréciation des billets de banque et non de l'appréciation du lingot, car celui-ci a conservé sa stabilité sous la mobilité apparente des cours, stabilité expliquée par la notion de *valeur*, qualité permanente de toutes les marchandises cachée sous les variations des *prix*. « S'il y avait une grande demande de blé, son *prix en monnaie* monterait, car en comparant le blé à la monnaie nous le comparons en fait avec une autre marchandise, et pour la même raison, quand il y a une grande demande d'or son *prix en blé* augmentera ; mais dans aucun cas un boisseau de blé ne *vaudra* plus qu'un boisseau de blé ni une once d'or plus qu'une once d'or »¹. Mais, ni de cette stabilité, ni du caractère objectif de la valeur, ni enfin de la nécessité d'un étalon, et d'un étalon invariable, qu'il reconnaît encore², d'aucune de ces notions fondamentales qui formeront le cadre de son

anglaise. Nous avons choisi l'édition de Mac Culloch, bien qu'elle ne soit pas parfaite, car elle est la plus accessible en France. Voir aussi une édition meilleure de M. Gonner, 1885 et 1923.

1. *Id.*, p. 268 éd. Guill., p. 407. Exemple emprunté à *Locke*. Cf. Ricardo *Minor papers on the currency question* éd. J.-H. Hollander, p. 4.

2. « Strictement parlant, il ne peut y avoir de mesure permanente de la valeur. Une mesure devrait-elle même être invariable ; mais ce n'est pas le cas de l'or et de l'argent, car ils sont sujets à des fluctuations aussi bien que les autres marchandises... ». Ric. *Haut prix des lingots*... Wks., p. 270, note 2, Guill., p. 411.

étude ultérieure, Ricardo n'a tiré de conclusions, dans son premier ouvrage, quant à une *théorie* de la valeur.

L'époque, le lieu ¹, les préoccupations qui guidaient Ricardo et enfin le terrain particulier sur lequel sont placés ses développements, qui se rapportent uniquement à l'or et à l'argent et non à toutes les marchandises, se prêtaient sans doute mal à une controverse purement doctrinale, mais, à son défaut, Ricardo aurait pu, priant qu'on lui fit crédit, ériger ces questions en postulats de son étude. Or, non seulement il ne le fait pas, mais bien plus, chaque fois qu'il parle de la valeur, au lieu de se limiter à l'or et à l'argent, il élargit ses vues, et les considère comme de simples unités, choisies dans la masse de marchandises, mais semblables à toutes les autres unités qui la composent ².

Il se borne ainsi à quelques affirmations nécessaires à sa thèse. Elles apparaissent comme un rappel d'une théorie déjà élaborée, supposée connue du lecteur, une théorie « préconçue », qui implique naturellement ce caractère objectif que Ricardo attachera toujours à la valeur.

Cette théorie « préconçue » nous la retrouvons dans les Essais économiques qui suivront le *Haut Prix des Lingots*, où nous voyons se préciser les idées déjà rencontrées et surtout ce caractère objectif qui s'affirmera en même temps.

D'abord des *limites* à la théorie de la valeur apparaissent, — elle ne s'applique qu'aux marchandises produites dans un régime de libre concurrence et dont la reproduction est permise par la nature ³. Enfin une évolution beaucoup plus importante s'opère sur la notion de difficulté de production,

1. Ricardo reprenait, dans le Haut prix des lingots, 3 lettres parues dans le *Morning Chronicle*, au moment où le Parlement allait constituer une Commission pour étudier la question (Bullion Committee, 1809-1810).

2. « L'or et l'argent, comme les autres marchandises ont une valeur qui n'est pas arbitraire ». « ..., ils sont sujets à fluctuation aussi bien que les autres marchandises... ». *Ric.* Haut prix des lingots Wks., p. 263 et 278 note 2. Guill., p. 401 et 411 note 1.

3. *Ric.* « Essai sur l'influence du bas prix du blé... » Wks., pp. 375, 77. Guill., p. 551. « Propositions pour une circulation économique et sûre... » Wks., p. 401. Guill., p. 582.

qui réglant la valeur teintait d'objectivité la théorie adoptée par Ricardo.

Comme nous l'avons vu, les éléments en lesquels elle se décomposait étaient la rareté, la quantité de travail et la valeur du capital nécessaire à la production des marchandises.

Le facteur *rareté* disparaît, s'agissant du moins de cette théorie « préconçue », mais par contre celle-ci ne s'applique plus qu'aux marchandises dont « la production ne sera pas limitée par les lois de la nature », — quant aux autres, tel « le cas spécial de quelques vins », Ricardo ne se préoccupe pas des lois qui règlent leur valeur avant la première édition des *Principes*, où, opposant les choses reproductibles aux choses non reproductibles, il décide que la valeur de ces dernières « ne dépend que de leur *rareté* » ; puis considérant que ces objets « ne forment qu'une très petite partie des marchandises qu'on échange journellement », il en néglige l'étude, pour ne s'attacher qu'à celle des marchandises reproductibles¹.

Sans préjuger ici de ce que sera la valeur dans la première édition des *Principes*, nous devons remarquer que les développements de Ricardo s'y appliqueront aux seules choses auxquelles dans *l'Essai sur l'influence du bas prix du blé...*, la théorie « préconçue » s'appliquait désormais, témoignage de l'importance de la valeur dans l'œuvre de Ricardo. C'est dans un écrit où il ne l'étudie pas qu'un des points fondamentaux de son système de la valeur apparaît, incidemment, signe qu'il retenait son attention alors même qu'il ne jugeait pas nécessaire de l'exposer de façon doctrinale.

Cette limitation du domaine de la théorie de la valeur entraîne un changement dans la signification du mot *rareté* ou plutôt elle devient plus complexe, ce n'est plus seulement une rareté physique, la non abondance, mais un

1. « Essai sur l'influence du bas prix du blé »... Wks, p. 375-77. Guill., p. 551-2. *Principes*, 1^{re} édition, chap. I^{er} de la valeur, p. 2 et 3 et Wks, p. 10. Guill., p. 7.

sens positif s'ajoute au sens privatif qu'elle revêtait jusqu'alors, et désormais, les choses rares sont à la fois celles qui sont peu abondantes et non reproductibles, ou plutôt peu abondantes parce que non reproductibles. Cette transformation importante renforce le caractère objectif de la rareté, puisque les choses rares sont celles qui ne peuvent être reproduites par le travail humain, il devient évident que leur rareté est absolue, physique et non subjective.

Mais si leur rareté est objective, la valeur des choses rares l'est-elle aussi ? « Cette valeur dépend uniquement de la fortune, des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets »¹, c'est-à-dire qu'elle dépend du désir des hommes, qu'elle est subjective, en contradiction donc avec ce caractère d'objectivité attribué dès l'origine à la théorie de la valeur. Cependant cela ne suffit pas à ruiner ce caractère², d'abord parce que Ricardo limite, avons-nous vu, sa théorie « préconçue » des premières heures, et ses développements des *Principes*, aux seules choses reproductibles, — or nous verrons que pour celles-ci l'objectivité subsiste —, et si critiquable que cette limitation puisse paraître elle n'en existe pas moins, et obligés de la suivre, nous devons nous borner aussi à l'étude de la valeur des choses reproductibles exclusivement. Ensuite parce que les marchandises non reproductibles fournissent *a contrario* un argument en faveur de l'objectivité de la valeur des autres, si leur « valeur est entièrement indépendante de la quantité de travail qui a été originairement nécessaire à leur production »³ c'est donc que celle-ci joue un rôle dans la formation de la valeur des choses reproductibles.

Ce rôle, il appartient à *l'Essai sur l'influence du bas prix du blé...* de le mettre en lumière. Quoique la valeur y soit toujours liée aux difficultés de production, nous y voyons

1. *Principes*, chap. 1^{er}, 1^{re} éd., p. 2 et 3. Wks., p. 10, Guill., p. 7.

2. Dans la mesure du moins où un système peut ne pas être ruiné par une contradiction aussi flagrante, *infra*, III^e partie, chap. 1^{er}.

3. *Principes*, chap. 1^{er}, 1^{re} éd., p. 2 et 3. Wks., p. 10. Guill., p. 7.

un de leurs éléments le travail, prendre une place prépondérante et sembler même absorber tous les autres.

« La valeur échangeable de toutes les marchandises monte quand augmentent les difficultés de leur production. *Si alors de nouvelles difficultés* apparaissent dans la production du blé, *parce que plus de travail devient nécessaire*, alors qu'il ne faut pas plus *de travail* pour produire l'or, l'argent, la toile, le drap etc..., la valeur échangeable du blé montera nécessairement par rapport à ces choses. Au contraire, des *facilités nouvelles* dans la production du blé ou d'une marchandise quelconque, *qui donneront le même produit avec moins de travail*, abaisseront sa valeur échangeable. Ainsi, continue Ricardo, *ainsi nous voyons que les améliorations dans l'agriculture ou dans l'outillage agricole abaissent la valeur échangeable du blé ; les perfectionnements dans les machines servant à la fabrication du coton abaissent la valeur échangeable des cotonnades ; et les perfectionnements dans l'exploitation des mines, ou la découverte de nouvelles mines plus fécondes en métaux précieux, abaissent la valeur échangeable de l'or et de l'argent »*¹.

L'outillage représentant le capital, ceci démontre par préterition que c'est seulement par son influence sur la quantité de travail nécessaire à la production des marchandises que le capital agit sur la valeur : ces facilités nouvelles, tel le perfectionnement des machines (capital) abaissent la valeur échangeable des marchandises *parce que l'on obtient la même quantité du produit avec moins de travail*. En réalité alors, difficulté ou facilité de production ne signifieraient plus désormais pour Ricardo que la plus ou moins grande quantité de travail requise pour obtenir les produits, et cette définition des facilités de production vient corroborer cette apparence : « Par facilité de production, je n'entends pas seulement considérer la productivité du sol, mais l'habileté, les machines et le travail unis à la fertilité naturelle de la terre... Tahiti a des terres fertiles, en abon-

1. Essai sur l'Influence du prix du blé..., Wks., p. 377. Guill., p. 551.

dance.. *l'habileté et les moyens d'abrèger le travail* peuvent en Europe plus que compenser cet avantage naturel de Tahiti »¹.

Néanmoins ce passage reste isolé, et les lettres de Ricardo contemporaines de l'*Essai...*, nous montrent que s'il considère encore que dans les difficultés de production, ou mieux, dans les dépenses réelles ou *coût de production*, qui régissent la valeur échangeable, les salaires, c'est-à-dire le travail, sont l'élément le plus important, ils ne sont pas le seul, et quoique Ricardo ne définisse souvent pas les autres, il ne les néglige cependant pas².

Ainsi les salaires ne constituent pas seuls les dépenses de production, non plus que dans les *Propositions pour une Circulation économique et sure*, dernier Essai antérieur à la première édition des *Principes*, où, énumérant des éléments de difficultés ou de facilités de production, Ricardo choisit en majorité des facteurs extrinsèques au travail de production, deux seulement ayant directement trait à l'effort immédiatement fourni : la division du travail et l'habileté de l'ouvrier :

« Quelques marchandises augmentent de valeur par l'effet de l'impôt, de la rareté des matières premières dont elles sont faites ou de toute autre cause qui accroît la difficulté de la production. D'autres baissent avec le perfectionnement des machines, une meilleure division du travail et une plus grande habileté de l'ouvrier, une plus grande abon-

1. Letters of Ricardo to Malthus, 7 octobre 1815, éd. Bonar, p. 93.

2. « Mon opinion est que c'est seulement lorsque les dépenses réelles de production augmentent que la valeur échangeable du blé peut hausser de façon permanente. Si 5.000 quarters de produit brut coûtent 2.500 quarters pour les *dépenses de salaires*, etc..., et si 10.000 qrs. coûtent le double ou 5.000 qrs. la valeur échangeable du blé serait la même ; mais si les 10.000 qrs. coûtent 5.500 quarters de dépenses de salaires, etc..., alors le prix (Ricardo veut dire valeur échangeable), le prix monterait de 10 % car tel serait le montant de l'augmentation de dépenses ». Lettres à Malthus, 14 mars 1815, éd. Bonar, p. 66, dans le même sens, *id.*, 10 février 1815, 17 mars 1815, 27 juin 1815 et lettre à J.-B. Say, 18 août 1815. Say, *Œuvres diverses*, Guillaumin, 1848, p. 409.

dance de matières premières et généralement avec une facilité plus grande de production »¹.

Nous croyons donc pouvoir conclure que jusqu'à la première édition des *Principes*, Ricardo a adopté une théorie selon laquelle la valeur est réglée par le coût de production, en dépit de l'exception que lui apporte l'*Essai sur le bas prix du blé*, exception qui ne réussit pas à la détruire, encore qu'elle révèle une tendance certaine vers une orientation nouvelle. Mais, dans l'une ou l'autre conception, qu'elle dépende du coût de production ou du travail, la valeur conserve toujours un caractère objectif, il s'agit toujours de la *valeur de production*², et cette brève analyse des premières publications de Ricardo nous montre, comme nous le disions plus haut, que jamais il n'a songé à le justifier, ni dans des écrits où pourtant il avait toujours une attitude de polémiste, défendant des idées certes différentes de la valeur, mais non étrangères à elle, et en faveur desquelles une étude de la valeur aurait pû éloquemment plaider, non plus que dans sa *Correspondance* où pourtant il discute parfois de la valeur elle-même, mais se contente alors de nier toute objection contraire, et d'affirmer son opinion propre en opposition, pour toute réfutation³.

Il est vrai que sur ce point Ricardo n'a pas rencontré de résistance dans le public anglais, car nous retrouvons, dans sa doctrine, la théorie du maître de la pensée britannique depuis près de 40 ans, dont il invoque du reste le nom dès les premières lignes du *Haut Prix des Lingots*, d'Adam Smith.

Nous avons vu le double rôle joué par la *Richesse des Nations* à l'égard de Ricardo, comment il a d'abord jugé

1. Circulation économique et sûre, Wks., p. 400-1. Guill., p. 51-2.

2. C'est-à-dire toutes les dépenses nécessaires à la production.

3. A Malthus, par exemple, qui estime l'influence de la demande plus grande que celle du coût de production sur la valeur il répond : « ... Le prix relatif du blé s'élève parce que plus de travail est nécessaire pour le produire et dans aucune autre circonstance il ne peut y avoir de hausse, quelque grande que la demande puisse être... ». Lettres à Malthus, 21 avril 1815, éd. Bouar, p. 83.

les événements à la lumière des principes généraux de Smith, comment il a ensuite jugé les principes eux-mêmes sous la pression des événements. Ces deux rôles n'ont pas été exclusifs l'un de l'autre, ils ont au contraire coexisté et dans un même ouvrage nous verrons succéder à des raisonnements édifiés sur la double base d'une appréciation critique et des théories et des faits, des développements moins élaborés, plus ou moins empruntés au système de Smith. Ainsi lorsqu'il ne s'agissait pas d'un aspect topique du problème étudié, ainsi pour la question de la valeur dans les premiers ouvrages de Ricardo.

Cette théorie « préconçue » de Ricardo est donc celle de Smith, ou plutôt un des aspects de cette théorie si complexe. Il l'adopte sans discussion, et dès lors nous comprenons que si Ricardo n'a pas cherché à justifier le caractère objectif qu'il reconnaît à la valeur c'est qu'il l'a emprunté à Smith qui, d'ailleurs, ne le justifie pas davantage.

Ricardo a, dans ses premiers ouvrages repris le second moment de la théorie smithienne, celui où, étudiant la valeur dans les pays civilisés, caractérisés par l'accumulation des capitaux et l'appropriation des terres — le cas de l'Angleterre — il dégage trois éléments constitutifs de la valeur : les salaires, les profits et la rente ce qui revient à dire que la valeur dépend du coût de production des marchandises, tandis que, dans les sociétés primitives elle ne dépendait que de la quantité de travail nécessaire à leur production. La dualité de cette doctrine n'avait pas échappé à Ricardo¹, mais délibérément il ne s'attachera qu'à une des questions, jusqu'à la publication des *Principes* où il va étudier le problème de la valeur lui-même et se livrer enfin à l'analyse critique de cette doctrine.

Adam Smith, rappelons-le², distingue la valeur d'usage,

1. Dans les notes prises par Ricardo sur l'ouvrage de Smith, à la veille d'entrer dans la controverse du lingot (les notes sont prises au verso d'une feuille de renseignements sur le change à Amsterdam d'après les cours du 5 juillet 1809). La première phrase relevée est « Le travail est le premier prix payé pour toute chose ». Ric. *Minor papers...*, éd., J.-H. Hollander, p. 15.

2. Nous nous bornons ici à un exposé purement objectif de la théorie de la valeur de Smith. Cf. Smith. *Richesse des Nations*, t. I, chap. V, VI, VII.

ou utilité de la valeur d'échange ou puissance acquisitive d'un bien — et s'attachant à la seule valeur d'échange, il se propose de déterminer qu'elle en est la mesure, puis quelles en sont les parties constituantes.

La mesure de la valeur d'échange d'une marchandise, son prix réel opposé à son prix en monnaie ou prix nominal, est le travail, la quantité de travail nécessaire pour l'acquérir, soit que nous nous imposions à nous-mêmes l'effort nécessaire pour produire la chose désirée, soit que nous l'imposions à autrui grâce à la possession préalable d'un objet que nous échangerons contre celui que nous désirons et qui a été produit par le travail d'un autre. Dans le premier cas la chose nous *coûte* le travail que nous avons *dépensé*, dans le second la chose possédée *vaut* le travail qu'un tiers a incorporé dans l'objet que nous lui achèterons, elle vaut le travail que nous *commanderons* dans l'échange et qui nous a été épargné. Toutes les marchandises ont originairement coûté avant de valoir, si bien que toutes représentent une certaine quantité de travail : « le travail a été le premier prix, la monnaie payée pour l'achat primitif de toute chose »¹, ainsi l'échange de deux marchandises se résout en réalité en l'échange de deux quantités de travail égales, et la valeur d'une marchandise pour celui qui la possède « est précisément égale à la quantité de travail qu'elle le met en état d'acheter ou de commander »².

Le travail commandé est donc la mesure de la valeur, et une mesure universelle, en tous temps et en tous lieux, l'effort exigeant toujours le même sacrifice de repos. Ce n'est toutefois pas une mesure pratique, car l'on échange plus souvent les marchandises entre elles ou contre de l'argent que contre du travail. D'autre part l'on connaît difficilement la quantité de travail représentée et ses cours, toutefois le prix réel du travail, « la quantité de choses nécessaires et commodes qu'on donne pour le payer » est à

1. A. Smith. *La Richesse des Nations*, L. I, ch. V, éd. Guillaumin, 1843, T. I, p. 39.

2. *Ibid.*

peu près constant, et son prix nominal, réglé par son prix réel, est dans un certain rapport avec le cours moyen du blé. La valeur du blé et celle de l'argent varient, mais alors que les cours du blé subissent de courtes variations saisonnières, la valeur de l'argent ne change que si l'on envisage de très longues périodes. Le prix nominal du travail subira les variations de la valeur de l'argent, mais considéré sur un court espace de temps il sera plus stable que son prix réel car il ne suit pas les fluctuations saisonnières du blé.

Ainsi « au même temps et au même lieu, le prix réel et le prix nominal d'une marchandise quelconque sont dans une exacte proportion l'un avec l'autre. Selon qu'une denrée quelconque vous rapportera plus ou moins d'argent au marché de Londres, par exemple, elle nous mettra aussi en état d'acheter ou de commander plus ou moins de travail au même temps et au même lieu. Ainsi, quand il y a identité de temps et de lieu, l'argent est la mesure exacte de la valeur échangeable de toutes les marchandises : mais il ne l'est que dans ce cas seulement »¹.

A différentes époques et en différents lieux le prix du blé servira de mesure « non pas comme étant toujours exactement dans les mêmes proportions que le prix du travail, mais comme étant l'approximation la meilleure que l'on puisse obtenir communément pour trouver à peu près ces proportions »².

L'égalité entre la quantité de travail dépensée et la quantité de travail commandée, n'est vraie que « dans ce premier état informe de la société qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol »³. Car, lorsque ces phénomènes se sont établis, le propriétaire du capital qui fournit outils et matériaux aux ouvriers, dont il paye les salaires, exige pour l'intervention de son capital dans le processus de la production une rémunération, ou profit, qu'il prélèvera sur le prix de vente de la marchandise, ou

1. *Id.*, p. 47.

2. *Id.*, p. 49.

3. *Op. cit.*, ch. VI, p. 65.

sur ce que le travail a ajouté à la valeur des matériaux¹, une autre quantité additionnelle à cette valeur ajoutée par le travail est due pour le fermage ou rente, payé au propriétaire du sol. Ainsi la valeur échangeable se résout, outre les salaires, qui représentent le travail dépensé, en rentes et profits, et la quantité de travail que la marchandise peut commander est supérieure à la quantité de travail dépensée d'un montant égal à la somme des profits et de la rente.

Mais « la valeur de toutes les différentes parties constituant le prix se mesure par la quantité de travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en fermage et de celle qui se résout en profit »².

Le travail commandé est donc bien la mesure universelle de la valeur, dans les sociétés primitives comme dans les sociétés civilisées, mais dans le premier cas la quantité de travail commandée est égale à la quantité de travail dépensée, alors que dans le second elle lui est supérieure.

Lorsque, pressé par ses amis, Ricardo se décida à écrire et à publier les *Principes*, et qu'il aborda enfin l'étude de la valeur en soi, il est encore parti, comme dans ses premiers ouvrages, de la théorie d'Adam Smith. Il reconnaît comme lui, la distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, et comme lui il n'étudie que la valeur d'échange, qu'il rattache désormais au seul travail, et au travail dépensé à la production des marchandises : « Dans les premiers âges de la société, la valeur échangeable de ces

1. « Dans cet état de choses, le produit du travail n'appartient pas toujours tout entier à l'ouvrier. Il faut, le plus souvent que celui-ci le partage avec le propriétaire du capital qui le fait travailler. Ce n'est plus alors la quantité de travail communément dépensée pour acquérir ou pour produire une marchandise qui est la seule circonstance sur laquelle on doit régler la quantité de travail que cette marchandise pourra communément acheter, commander ou obtenir en échange. Il est clair qu'il sera encore dû une quantité additionnelle pour le profit du capital qui a avancé les salaires de ce travail et qui en a fourni les matériaux », *op. cit.*, ch. VI, p. 67.

2. *Id.*, p. 68.

marchandises¹ ou la règle qui détermine la quantité de l'une que l'on doit donner en échange d'une autre, ne dépend que de la quantité comparative de travail dépensée pour chacune d'elles »². Il modifie donc ici, le choix fait jusque-là dans la théorie smithienne, abandonnant la notion complexe de difficultés, de dépenses réelles de production pour ne faire dépendre désormais la valeur que du seul travail, conformément à la tendance que nous avons vue se former dans l'*Essai sur le bas prix du blé*.

Mais son nouveau choix comporte encore une option entre les deux conceptions que Smith se faisait de la notion de travail, le travail dépensé pour la production d'une chose et le travail commandé grâce à la possession de cette chose.

Ricardo s'attache au seul travail dépensé, et nous pouvons espérer qu'il va enfin justifier son choix, car après avoir déclaré que la valeur échangeable de deux objets ne dépend que de la quantité relative de travail dépensée à la production de chacun d'eux, après avoir appuyé cette affirmation sur un passage d'Adam Smith purement affirmatif mais, nous le savons, nullement démonstratif³, il ajoute : « *que si c'est véritablement le fondement de la valeur d'échange.. c'est une doctrine de la plus grande importance en Economie Politique, car jamais autant d'erreurs et de divergences d'opinions n'ont, dans cette science, procédé d'autres sources que de l'imprécision des idées attachées au mot valeur* ».

« *Si la quantité de travail fixée dans les marchandises règle leur valeur échangeable, toute augmentation dans la quantité de travail doit augmenter la valeur de la marchandise sur laquelle il est exercé, comme toute diminution doit l'abaisser* »⁴. Logiquement, Ricardo aurait dû, alors

1. Les marchandises reproductibles dans un régime de libre concurrence. Cf., *supra*.

2. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 4. Nous ne citerons, en même temps les éditions courantes. Mac Culloch ou Guillaumin, qui correspondent en principe à la 3^e éd. des *Principes*, que lorsque Ricardo n'aura pas apporté de changements à son texte, d'une édition à l'autre.

3. Le prix réel de toutes choses, ce que toute chose coûte réellement... *Princ.*, 1^{re} éd., p. 5. Wks., p. 10 ; Guill., p. 8.

4. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 5. Wks., p. 10 et 11. Guill., p. 8.

démontrer que la valeur échangeable variait effectivement avec la quantité de travail nécessaire à la production des marchandises. Il se borne cependant à discuter, conformément à la méthode que nous avons dégagée, le choix fait par Adam Smith du travail commandé pour mesure de la valeur, si bien que sa propre décision repose sur des raisons négatives et non pas positives, et pourtant l'insuffisance de ce raisonnement lui a échappé.

Il est vrai que Ricardo est arrivé à cette conclusion par des déductions logiquement justes, mais qui reposaient sur des prémisses insuffisantes.

Il est en effet facile de retrouver, sous l'apparence du texte, la structure abstraite de son raisonnement. Il admet sans discussion les grands principes de Smith, et notamment les deux idées que le travail a été le premier prix payé pour toutes choses, donc que la valeur dépend du travail, ce qu'il érige en postulat, et la distinction entre le travail commandé et le travail dépensé.

Si donc la valeur dépend du travail, *soit* du travail dépensé, *soit* du travail commandé, qui sont deux choses différentes et qui ne peuvent être substituées l'une à l'autre — cela Ricardo le démontrera —, et que la valeur ne dépende pas du travail commandé, *il est évident que c'est le travail dépensé qui règle la valeur*.

Il suffisait alors de démontrer que le travail commandé ne devait pas être choisi pour démontrer en même temps que le travail dépensé devait l'être ; mais il fallait au préalable avoir démontré que la valeur ne peut dépendre que du travail dépensé ou du travail commandé, et Ricardo avait manqué à le faire. En outre toute sa théorie repose sur un postulat, sinon une hypothèse puisque Smith, sur lequel il s'appuie n'avait pas démontré que la valeur dépendit du travail.

Mais la rigueur logique du raisonnement, la vérité syllogistique de sa conclusion, conforme, reconnaissons-le, à ses convictions préconçues, l'ont empêché de voir l'insuffisance de son point de départ et c'est pourquoi il s'est

contenté de critiquer les points de la théorie smithienne dont il divergeait se servant même, à l'occasion, de sa propre théorie pour réfuter ceux-ci.

Ricardo adresse à la théorie de Smith le triple reproche d'avoir assimilé le travail commandé au travail dépensé, d'avoir choisi le travail commandé pour mesure universelle de la valeur et d'avoir limité aux sociétés primitives l'application de la règle du travail dépensé

C'est d'abord aux yeux de Ricardo, une faute de logique que d'assimiler le travail dépensé au travail commandé, la rétribution de l'ouvrier n'étant pas proportionnelle à la productivité de son travail, la quantité de travail dépensée à la production d'une chose ne commandera pas une quantité de travail égale à elle-même : la quantité de travail fixée dans un objet est invariable, celle qu'il commandera est variable. Il ne convenait donc pas, après avoir établi que la quantité de travail dépensée à la production d'un objet réglait sa valeur de choisir la quantité de travail qu'il commande pour mesurer cette valeur¹.

Ricardo critique alors le travail commandé en tant que mesure de la valeur, parce qu'il est variable : la valeur réelle du travail change, et que les étalons pratiques que Smith lui substitue sont variables aussi et par conséquent inaptes à être des étalons de valeur dont la qualité essentielle doit être l'invariabilité².

Enfin, Ricardo reproche à Smith d'avoir « limité à l'état primitif et grossier de la société qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol » le principe que la valeur échangeable des marchandises est réglée par les quantités de travail nécessaires pour les acquérir. « *Comme si*, dit-il, *comme si* des profits ou des rentes que l'on doit payer *pouvaient avoir* quelque influence sur la valeur relative des choses qui fut indépendante de la simple quantité de travail nécessaire à leur production ».

Cette affirmation catégorique de l'universalité de la

1. *Princ.*, 1^{re} éd., pp. 5-6-7.

2. *Id.*, pp. 7 à 11.

règle de la valeur travail dépensé est cependant suivie de sa négation, car Ricardo ajoute : « Adam Smith, cependant, n'a nulle part analysé les effets de l'accumulation du capital et de l'appropriation du sol sur la valeur relative. Il est par conséquent important de déterminer dans quelle mesure les effets qui sont incontestablement produits sur la valeur échangeable des marchandises, par la quantité comparative de travail employée à leur production, sont *modifiés ou altérés* par l'accumulation du capital ou le paiement de la rente »¹.

Pour déterminer ces modifications, Ricardo envisagera le travail sous un jour nouveau. Après avoir montré que la valeur relative des marchandises dépend de la *somme* des différents travaux nécessaires à leur production, à la fabrication des instruments qui assistent le travail, ou capital, et à la production directe de la chose elle-même, où il parle encore de *l'effort physique*, comme dans ses discussions antérieures et à l'imitation de Smith, il en vient à étudier les effets des variations des *taux des salaires* sur les valeurs relatives, hausse ou baisse de la *rémunération de l'effort*², qui, suivant les proportions différentes du travail et du capital, ou la durée des différentes portions du capital, entraînent des variations de valeur parfois considérables, — une hausse de 7% dans le taux des salaires engendrant une baisse de 68 % de la valeur de la marchandise —, et que nous préciserons en définissant le rôle du capital dans la théorie de Ricardo.

Cette étude le conduira à reconnaître deux causes de variation de la valeur relative : « Outre l'altération dans la valeur relative des marchandises, occasionnée parce que plus ou moins de travail est nécessaire à leur production,

1. *Id.*, p. 16.

2. Remarquons, dès à présent, que le salaire représente la part reçue par l'ouvrier, sur la marchandise produite et non par la quantité de travail qu'il a fourni. Ricardo a glissé de l'idée de production à celle de répartition ou plutôt il conclut maintenant de la répartition à la production bien que nulle analogie existe entre les deux problèmes comme le montre son système lui-même (paiement de la Rente)

elles sont aussi sujettes à éprouver des fluctuations par la hausse des salaires, et par conséquent par la baisse des profits, si le capital fixe employé est soit d'une valeur, soit d'une durée inégales »¹.

En conclusion Ricardo avoue que l'accumulation des capitaux « apporte une *modification considérable* à la *règle* qui est d'une application universelle dans les premiers âges de la société »² qui se résout à la reconnaissance de l'opération de deux facteurs de variation de la valeur relative, tandis qu'à l'origine la quantité de travail dépensée à la production des marchandises réglait leur valeur à l'*exclusion* de toute autre cause : « Quoique les marchandises *continuent* à hausser et à baisser selon que plus ou moins de travail est nécessaire à leur production, elles éprouvent *aussi* une variation dans leur valeur relative par la hausse ou la baisse des profits »³.

Cependant Ricardo avait annoncé que le paiement des profits (ou des rentes) ne pouvait modifier cette règle qu'il s'était proposé d'étendre aux civilisations capitalistes, et que Smith limitait aux sociétés primitives. Mais de cette affirmation *a priori* ou de la conclusion contraire atteinte par l'étude de différents cas de variation de la valeur, il est certain que la conclusion représente l'opinion véritable de Ricardo, que pour lui donc, l'accumulation des capitaux modifie la règle, le principe originaire.

M. Hollander prétend cependant que la modification reconnue se limite aux *effets* de la règle et non à la *règle* elle-même, pourtant il ne nous explique pas les raisons de son opinion, sinon que les efforts de Ricardo deviendraient inutiles s'il substituait à une mesure prétendue universelle et adoptée pour cela, une règle non universelle ; mais bien que cela soit indiscutable, nous n'avons pu trouver, dans le texte de Ricardo, littéral ou interprété,

1. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 23.

2. *Id.*, p. 47.

3. *Ibid.*

aucun argument justifiant cette conviction. Il est néanmoins certain que cette préoccupation a dicté l'affirmation *a priori* de l'universalité du principe, source de toute contradiction, de la contradiction du passage initial qui ouvre l'étude des modifications nées de l'accumulation du capital et de cette affirmation initiale et de la conclusion contraire du chapitre, qui pourrait aussi, remarquons-le, être effacée par cette explication, à condition d'admettre qu'une règle dont les effets sont modifiés demeure cependant universelle, ce qui serait une concession d'une logique douteuse, en tous cas une subtilité bien dialectique. Mais encore une fois, en l'absence d'arguments précis, nous ne saurions partager cette opinion et nous préférons rechercher la cause de cette contradiction évidente.

La cause en est le souci mis en lumière par M. Hollander, substituer à une règle générale une autre règle tout aussi générale, qui a conduit à l'affirmation malheureuse de l'universalité du principe. Quant aux résultats contradictoires de l'étude, qui conduisent Ricardo à établir à la fois que la règle s'applique toujours, mais plus exclusivement, dans les sociétés capitalistes, ils proviennent de la modification insensible survenue dans la conception du travail, de l'effort humain à la rémunération de cet effort qui coïncide, nous le verrons, avec un changement dans la théorie de la valeur elle-même¹. Ils proviennent en même temps du glissement d'une question à une autre, de la discussion de la mesure de la valeur à celle du fondement, de la formation de la valeur².

Le tort de Ricardo fut de conclure d'une question à une autre, des résultats d'une théorie à ceux d'une autre, de

1. Théories de la valeur travail et de la valeur coût de production, *infra* partie I, chap. II. S'il doit reconnaître que les variations des salaires et des profits modifient la règle de la valeur travail c'est qu'il étudie l'effet de ces variations sur des marchandises considérées comme faites de travail et de capital (ou de salaires et de profits), aurait-il conservé la conception de quantité totale de travail qu'elles n'auraient pu avoir aucun effet sur les valeurs relatives.

2. Deux questions souvent mêlées dans les développements de Ricardo et cependant intellectuellement distinctes dans sa pensée, *infra*, p. -ss.

mêler deux conceptions différentes. Mais il n'en a pas eu conscience, et de cette confusion est née la certitude que l'accumulation des capitaux modifiait la règle de valeur applicable dans l'enfance des sociétés.

Quant au second phénomène invoqué par Smith pour limiter cette règle à cette même époque, l'appropriation des terres et le paiement subséquent de la rente, Ricardo revient pour l'étudier à sa conception première, et envisage à nouveau le travail sous son aspect physique, effort et non plus rémunération.

La rente¹ est cette portion du produit de la terre que les fermiers doivent abandonner aux propriétaires, en rémunération du droit qu'ils leur accordent « d'exploiter les facultés productives et impérissables du sol ». Elle est le résultat de l'appropriation du sol, des différences de fertilité et de l'insuffisance des terres fertiles pour produire toute la nourriture nécessaire à la population.

Une population croissante exige en effet une quantité croissante de nourriture et comme, par hypothèse, les terres les plus fertiles ont été exploitées les premières, elle rend nécessaire, soit la mise en culture de terres de qualités inférieures qui, avec le *même travail* donneront une *moindre quantité* de produit, soit l'investissement sur une terre déjà cultivée d'une nouvelle portion de capital qui donnera également une quantité de produit inférieur à celle que l'on obtenait auparavant, avec la même quantité de travail sur une terre de qualité supérieure ou avec une portion de capital antérieurement investi sur une même terre.

Le produit de la dernière terre se divise entre les ouvriers qui cultivent le sol, qui ont besoin d'une certaine quantité de blé pour vivre (salaire minimum) et les fermiers qui ont avancé leur capital et qui conservent tout le surplus sous le nom de profit. Les rendements des différentes terres étant différents, ce surplus varie nécessairement avec la

1. Cf., *Essai sur l'influence du bas prix du blé* et *Princ.* chap. II de la Rente.

fertilité du sol, *mais les profits ne pouvant être différents* (principe de l'unité du taux des profits)¹, il s'opère une division dans le surplus obtenu sur les terres plus fertiles. La différence entre la quantité totale du produit de la dernière terre mise en culture ou du dernier capital investi et le produit d'une terre ou d'un capital plus productif va au propriétaire sous forme de *rente*. Il est en effet indifférent à un fermier de payer une rente de 10 quarts de blé pour pouvoir exploiter une étendue de terre qui donne un produit total de 100 qrs. ou de mettre en culture une même étendue de terre qui ne donnerait que 90 qrs. mais pour laquelle il ne paierait pas de rente. La rémunération des ouvriers étant la même dans tous les cas, il obtiendrait toujours le même profit².

Dans ces conditions, comment va se régler la valeur échangeable du blé, en d'autres termes, la rente va-t-elle, modifiant la règle universelle, « causer quelque variation dans la valeur relative des denrées, abstraction faite de la quantité de travail nécessaire pour les produire ? »³.

Si, sur les terres les plus fertiles, mises les premières en culture, et qui ne payaient pas de rente, il est indiscutable que la valeur était réglée, comme pour les autres marchandises, par la quantité totale de travail nécessaire à la production. Si ce même principe règle encore la valeur du blé produit sur les terres moins fertiles, mises les dernières en culture, et qui ne paient pas encore de rente, comment sera déterminée la valeur de tout le blé produit sur des terres qui donnent toutes des rentes différentes ?

1. Nous exposerons la théorie des profits dans notre chapitre suivant. Partie I, chap. II.

2. La rente, naturellement est proportionnée à la fertilité du sol, chaque fois que l'accroissement de la population oblige à recourir à une terre ou un capital de rendement inférieur, ces terres ou ces capitaux qui auparavant ne donnaient pas de rentes vont en donner une et toutes celles qui existaient auparavant vont s'élever.

Ainsi sur la première terre mise en culture, la terre n° 1, qui donne 100 qrs. de blé, la rente nulle à l'origine sera de 10 qrs. quand la terre n° II sera mise en culture, qui donne 90 qrs. ($100-90=10$) et de 20 qrs. quand la terre n° III, qui donne 80 qrs., sera mise en culture ($100-80=20$). A ce moment-là, le n° II commencera à donner une rente de 10 qrs. ($90-80=10$).

3. *Princ.*, chap. II de la Rente, Wks., p. 33. Guill., 389.

Ricardo est obligé d'apporter ici une précision à sa doctrine de la valeur, la quantité de travail qui règle la valeur de toutes les marchandises, produits du sol ou objets manufacturés¹, est celle qui est exigée pour produire la quantité requise de marchandises, dans les conditions les plus défavorables, c'est donc *la plus grande quantité de travail nécessaire*.

Le corollaire de cette précision, que Ricardo n'exprima pas, car à vrai dire, plus qu'une corollaire peut-être est-ce un de ces principes généraux qui forment le cadre même de la théorie de la valeur, — au même titre que les principes de la libre concurrence et de l'intérêt personnel à l'égard de toute la doctrine ricardienne ou libérale — mais qu'il est nécessaire d'invoquer seulement ici, sans quoi tout l'édifice s'écroulerait, c'est l'égalité de valeur des marchandises de même qualité : 1 quarter de blé s'échangera toujours, pour un autre quarter de blé, même s'ils ont été produits dans des circonstances différentes, sur la terre n° 1 et la terre n° III par exemple².

Ainsi donc, chaque unité du produit total a la même valeur, et comme c'est la quantité de travail nécessaire pour produire la quantité demandée dans les conditions les moins favorables qui règle la valeur, tout le blé aura la valeur de celui produit par la dernière terre, ou le dernier capital mis en œuvre *et qui ne paient pas de rente*. La rente

1. « La valeur échangeable de toutes les marchandises, que ce soient des produits fabriqués, le produit des mines, ou le produit de la terre, est toujours réglée, non par la plus petite quantité de travail qui suffirait à les produire dans les circonstances les plus favorables et dont jouissent seulement ceux qui ont des facilités de production particulières ; mais par la plus grande quantité de travail qu'il est nécessaire d'employer pour ceux qui n'ont pas de telles facilités ; par ceux qui les produisent dans les circonstances les plus défavorables ; c'est-à-dire, par les circonstances les plus défavorables, les plus défavorables que la quantité de produit requise rend nécessaire pour poursuivre la production ».

« Ainsi, dans un établissement charitable, où l'on emploie des pauvres avec des fonds d'assistance, les prix généraux des marchandises produites par ce travail ne sont pas gouvernés par les facilités particulières, mais par les difficultés communes, usuelles et habituelles que tout autre manufacturier rencontrera ». *Princ.*, ch. II, de la Rente, Wks., p. 378. Guill., p. 44-45.

2. Nous avons déjà rencontré cette idée dans le *Haut prix des lingots* « ... mais jamais un boisseau de blé ne vaudra plus qu'un boisseau de blé, ou une once d'or plus qu'une once d'or ». Wks., p. 268 ; Guill., p. 407.

C'est la règle que Stanley Jevons appellera « loi d'indifférence ».

ne crée donc pas une « difficulté » de production, elle n'est pas la cause de la plus grande valeur du blé, mais sa conséquence, la rente n'est qu'un « transfert et non une création de valeur ».

Si donc l'accumulation des capitaux et le paiement des profits apportent une modification considérable à la règle de la valeur des premiers âges de la société, l'appropriation des terres et le paiement de la rente ne lui en apportent au contraire aucune.

Mais tout le raisonnement de Ricardo, le principe que c'est la plus grande quantité de travail nécessaire à la production des marchandises demandées qui règle leur valeur, repose encore sur le postulat initial *que la valeur dépend du travail dépensé à la production de ces marchandises*, et sa conclusion reste soumise à la vérité de cette hypothèse. Qu'elle ne se vérifie pas, et il n'est plus certain que la rente n'apporte pas de modification à la règle de valeur des sociétés primitives. Il en est du reste de même quant aux effets du capital sur la valeur. Bien que Ricardo se soit efforcé de « démontrer » quel était son rôle, — il a comme nous le verrons, appuyé son raisonnement sur des exemples dont il a induit sa nouvelle règle, et par là la seconde partie de son chapitre de la valeur s'oppose très nettement à la première, à la quelle il fait succéder une théorie constructive, et non plus seulement critique, depuis le moment où il s'applique à transformer en règle universelle la règle plus étroite d'Adam Smith, par l'analyse minutieuse de différents cas d'une complexité croissante, néanmoins il s'efforce encore de montrer que la règle *préétablie* n'est pas modifiée. Pas plus maintenant que lorsqu'il s'agissait des sociétés primitives, jamais Ricardo ne justifiera de façon positive que la valeur échangeable des marchandises dépende de la quantité de travail nécessaire à leur production.

Une fois pourtant, arrivé au cas le plus complexe d'une société très évoluée, où la fabrication des marchandises, en l'occurrence des bas de coton, se décompose en plusieurs

stades et exige l'intervention d'ouvriers et de capitaux différents à chacune de ces étapes, Ricardo, qui prétend encore que la valeur échangeable est réglée par la quantité de travail dépensée, par « la somme totale des différents travaux » ajoute : « Pour nous convaincre que c'est là le fondement réel de la valeur échangeable, supposons qu'un perfectionnement a été apporté, qui abrège le travail dans une branche quelconque des différentes opérations... et observons quels en seraient les effets... les bas baisseraient infailliblement de valeur, et par conséquent ils commanderaient moins des autres choses. Ils baisseraient parce qu'une moindre portion de travail suffirait pour les produire, et par conséquent ils s'échangeraient pour une moindre quantité de ces choses dans la fabrication desquelles il ne se serait point opéré une pareille économie de travail »¹ Ces excellents développements, synthèse et contre épreuve des développements antérieurs permettent enfin à Ricardo d'affirmer que sa règle est universelle.

Nous ne saurions mieux comparer cet exemple qu'à ces expériences par lesquelles dans les sciences physiques et naturelles, le savant vérifie ses lois, mais des lois qu'il a formulées après les avoir induites d'expériences analogues préalables, d'observations, — si nous considérons qu'avant de se consacrer aux études économiques Ricardo s'était adonné à l'étude de ces sciences et aux mathématiques, nous comprendrons mieux l'apparence déductive de ses raisonnements et pourquoi ils sont toujours construits sur des hypothèses — mais ici l'expérience vérifie seulement une loi hypothétique, affirmée et non expérimentalement établie. C'est pourquoi, et malgré ce passage excellent, nous ne pouvons admettre que Ricardo ait « démontré » que la valeur fut réglée par le travail dépensé, et dans la première édition des *Principes* comme dans toutes ses publications antérieures, qu'il le rattache aux difficultés ou aux dépenses réelles ou coût de production, ou bien au seul travail dépensé c'est toujours *a priori* qu'il donne à la valeur son caractère objectif.

1. *Princ*, 1^{re} éd., pp. 19-20.

CHAPITRE II

LA VALEUR ET LE CAPITAL LES PROFITS ET LES PRIX

Le souci d'étendre aux sociétés capitalistes le principe adopté pour les sociétés primitives, selon lequel la valeur relative des marchandises est réglée par les quantités comparatives de travail nécessaire à leur production, ou du moins le souci de déterminer dans quelle mesure l'accumulation des capitaux et le paiement des profits modifient ce principe conduisit Ricardo à étudier le rôle du capital dans la valeur.

Il commence par démontrer que même dans les sociétés les plus primitives le capital assiste le travail : le chasseur n'a-t-il pas besoin d'une arme pour tuer le daim ou le castor ? Qu'il soit leur propriété ou non, que les chasseurs seuls ou bien les pêcheurs aussi aient un capital, la valeur relative des produits est toujours réglée par les quantités comparatives de travail, travail médiat ou immédiat, travail nécessaire pour fabriquer le capital ou pour produire directement la chose. Que des capitaux différents enfin collaborent à la production d'un même objet ou de plusieurs objets, dans tous les cas le capital joue le même rôle que le travail, car il est produit lui-même par du travail,

et c'est la somme des portions différentes des divers travaux affectés à la fabrication de chaque chose, qui décide de la quantité de l'une que l'on doit donner en échange de l'autre.

De la société la plus primitive, à la société la plus civilisée donc, dans tous les cas, le capital intervient dans la production et influence la valeur en fonction de la portion de travail fixée en lui, qui se transmet à la marchandise envisagée et s'ajoute à la quantité de travail immédiatement dépensée, c'est donc toujours le travail, et le travail seul qui règle la valeur relative.

Mais le capital a toujours une durée limitée, et se divise en capital fixe ou circulant selon qu'il se consomme et a besoin d'être reproduit plus ou moins lentement. La durée même du capital fixe est très variable. Enfin la proportion des capitaux fixes et circulants, et la durée des capitaux fixes, peuvent être très différentes selon les industries. Dans ce cas, le principe général joue toujours mais quelle sera l'influence d'une variation dans le taux des salaires sur la valeur relative des objets fabriqués ?

« Outre l'altération de la valeur relative des marchandises occasionnée parce que plus ou moins de travail est nécessaire à leur production, elles sont aussi sujettes à éprouver des variations par la hausse des salaires, et par conséquent par la baisse des profits si les capitaux fixes engagés, sont soit d'une valeur, soit d'une durée inégale »¹.

Pour étudier ces variations. Ricardo envisage les différents rapports possibles entre les capitaux fixes et circulants.

Il distingue d'abord le cas où les capitaux fixes et circulants sont employés dans la même proportion par deux industries différentes, ont la même valeur et où les capitaux fixes ont la même durée, dans ce cas, une hausse des salaires n'influe pas sur la valeur relative des deux

1. *Princ*, 1^{re} éd., p. 23.

produits, car elle engendre les mêmes effets dans les deux industries, les salaires étant *au même taux* dans tous les genres d'entreprises¹.

Ricardo envisage ensuite les cas où les capitaux fixes et circulants sont dans des proportions différentes, et où les capitaux fixes n'ont pas la même durée, — « alors la valeur relative des produits éprouverait un changement par la hausse des salaires »². Il s'applique donc à le démontrer en s'appuyant sur des exemples numériques où il établit le *prix de vente* du produit *annuel* des différentes entreprises, prix de vente qu'il assimile à la valeur réelle des marchandises, car supposant l'argent invariable, toutes les variations de prix proviennent nécessairement d'un changement dans la valeur de celles-ci. Ce prix doit rembourser le capital circulant, qui n'est autre que le montant des salaires payés par l'entrepreneur, et le profit de ce capital pendant un an, — la partie du capital fixe qui correspond à son amortissement annuel y compris le profit³. Ricardo calcule donc exactement la valeur comme un industriel établit ses prix, d'après le *coût de production*.

Il établit ainsi le prix de vente du produit de deux entreprises, chasse de daim et pêcherie de saumon, où les pro-

1. Ceci suppose connue la théorie du salaire de Ricardo que la concurrence ramène toujours, finalement, au niveau du salaire nécessaire, c'est-à-dire celui qui donne à l'ouvrier la quantité de choses nécessaires qui lui permet de subsister et d'élever une famille suffisamment nombreuse pour assurer la perpétuité de sa race sans augmentation ni diminution. Temporairement, dans un état progressif la concurrence des employeurs peut élever les salaires au-dessus du salaire nécessaire, mais l'accroissement de population qui suit cette élévation, ramène bientôt le salaire à ce niveau. Inversement une population ouvrière trop nombreuse, une trop grande offre de travail peut abaisser les salaires au-dessous de ce niveau, mais la misère et la mort rarifient l'offre et relèvent les salaires au niveau nécessaire. Ricardo admet cependant que des travaux de qualités différentes sont rémunérés de façon différentes, ce qui se concilie mal avec cette théorie. Mais n'apportera pas de modification à sa théorie de la valeur, *infra*.

2. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 31.

3. Ricardo calcule l'amortissement du capital fixe d'après les annuités d'une rente viagère dont le capital est égal au montant du capital fixe de l'entreprise, la durée égale à la durée de ce capital et le taux égal au taux supposé du profit. Remarquer que la notion de profit s'apparente étroitement dans tous les développements à celle « d'intérêt ».

portions de capital fixe et circulant sont différentes, pour un taux donné de profit, puis à un autre taux, plus bas, corrélatif d'une hausse de salaires. Il compare alors les prix de chacun des produits aux deux époques différentes, et les rapports 100 à 218 et 100 à 233 du produit de l'industrie qui emploie le plus de capital fixe au produit de celle qui en emploie le moins montrent que « dans toute augmentation de salaire, plus il y aura de capital circulant employé dans une branche d'industrie, plus le produit augmentera de valeur relative par rapport à celle des autres produits d'un genre différent d'industrie, auquel il y aura plus de capital fixe et moins de capital circulant d'employé »¹.

Passant au cas où les proportions sont les mêmes, mais où les capitaux fixes ont une durée différente, comme le capital fixe se rapproche d'autant plus de l'autre que sa durée est plus brève, les marchandises produites par le capital le moins durable sont dans la même situation par rapport à celles produites par un capital plus durable, que ces marchandises produites avec une plus grande proportion de capital circulant par rapport aux autres, et les variations de salaires produiront, toutes choses égales d'ailleurs, les mêmes effets sur la valeur relative des différentes marchandises. La hausse des salaires abaissera la valeur des marchandises, et elle l'abaissera d'autant plus qu'elles sont produites avec des capitaux dont la durée est plus longue.

Pour établir ces résultats, qui, comme Ricardo le reconnaît lui-même « s'accordent si peu avec quelques-unes des doctrines reçues »², il avait imaginé les cas extrêmes de marchandises produites uniquement par du capital fixe et uniquement par du capital circulant, par une machine travaillant sans l'assistance d'aucune main-d'œuvre, ou par du travail humain exclusivement. La machine vaut

1. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 33.

2. *Id.*, p. 38.

£ 20.000 et dure 100 ans ; il faut également £ 20.000 de capital circulant pour la rétribution annuelle des ouvriers.

Les prix de vente établis selon le moyen défini plus haut, amortissement et profit du capital fixe, montant et profit du capital circulant, se fixent à :

£ 2.000 2s. 11d, lorsqu'il n'y a que du capital fixe
£ 22.000 lorsqu'il n'y a que du capital circulant ¹, les profits étant de 10 %, dans tous les cas.

Survienne une hausse des salaires, conformément à la théorie ricardienne du profit ², elle abaisse proportionnellement les profits de celui qui emploie de la main-d'œuvre, et en vertu du principe de l'unité du taux du profit, le profit du capitaliste qui n'emploie que du capital fixe s'abaissera aussi, par conséquent le prix de ses produits tombera de :

£ 2.000 2s. 11d.	quand les profits étaient de 10 % à
£ 1.007 13s. 8d.	quand les profits sont de 5 %.
£ 816 3s. 2d.	quand les profits sont de 4 %.
£ 632 16s. 7d.	quand les profits sont de 3 %.

« Ainsi, une hausse des salaires de moins de 7 % et qui n'a nul effet sur le prix des choses produites entièrement par le travail, cause une baisse de 68 % sur les objets fabriqués entièrement par des machines » ³.

Si la machine était moins durable, la baisse serait moins grande, avec la même altération de 7 % dans le taux des profits elle serait de 38 % si la machine durait 10 ans et de 6 % si elle ne durait qu'un an ⁴, mais toujours les prix, ou la valeur relative, des marchandises varient en raison

1. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 35.

1^{er} cas. intérêt annuel d'un capital de £ 20.000
annuité d'amortissement :

£ 2000	
	2s 11d

£ 2000 2s 11d

2^e cas. Capital circulant : £ 20.000
profit : 2.000

£ 22.000

2. Voir plus loin.

3. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 36.

4. *Id.*, p. 38.

inverse des salaires lorsque l'on emploie du capital fixe pour leur production.

Ainsi, l'accumulation des capitaux apporte une « modification considérable » au principe qui dans les premiers âges de la société régissait exclusivement la valeur relative des choses, la réglant sur les seules quantités comparatives de travail dépensées à leur production ¹.

Dans cette seconde partie de son étude, l'attitude de Ricardo se transforme, et son changement suit assez fidèlement celui qui marquait la théorie d'Adam Smith. Celui-ci, en effet, s'était proposé d'abord d'établir une mesure universelle de la valeur, dont il avait recherché, ensuite, les parties constituantes. Dans sa critique de la théorie smithienne, cette critique qui forme, nous l'avons vu, l'essentiel de sa propre doctrine quant au rôle du travail dans la valeur, et qui était sur ce sujet, placée sur le même terrain que les idées réfutées, Ricardo, en éliminant le travail commandé pour adopter le travail dépensé comme règle de la valeur échangeable discutait en fait de leur aptitude respective à être des mesures de la valeur et avait choisi le travail dépensé à l'exclusion du travail commandé, pour son invariabilité, qualité indispensable que ne présentait cependant pas celle élue par Smith.

Maintenant, Ricardo, tout en se proposant d'étendre aux sociétés capitalistes la règle établie pour les sociétés primitives, abordait en même temps le second aspect de la question dans l'étude de Smith, celui des parties constituantes, des éléments de formation de la valeur, qu'il décomposait en rente, profits et salaires, les rentes et les

1. « En proportion de la quantité et de la durée du capital fixe engagé dans un genre quelconque de production, les prix relatifs des objets auxquels ce capital est employé, varieront en raison inverse des salaires, ils baisseront quand les gages monteront. Il apparaît aussi qu'aucune marchandise quelle qu'elle soit ait monté dans son prix absolu parce que les salaires montent, elles ne montent jamais sans qu'un travail additionnel ne soit employé sur elles. Mais quant aux objets à la fabrication desquels du capital fixe est employé, non seulement leurs prix n'augmentent pas avec celui des salaires, mais il baisse absolument ». *Princ.*, 1^{re} éd., p. 41.

profits étant prélevés sur la valeur ajoutée aux matériaux par le travail, d'où valeur plus grande que la valeur transférée par le travail et rupture de l'équilibre qui existait dans les sociétés primitives entre la quantité de travail investie dans le produit et celle qu'il commandait.

Ricardo commence par critiquer la théorie smithienne, en établissant, comme nous l'avons vu, que dans les sociétés les plus évoluées c'est encore la quantité de travail dépensée à la production des marchandises qui règle la valeur relative des choses, la quantité totale, la somme des différents travaux, lorsqu'intervient le capital.

Puis, il en vient à envisager non seulement les quantités matérielles de travail dépensées, mais les profits et les salaires, rémunération du travail et du capital, dans leur expression monétaire, qui permet, parce que la monnaie est supposée invariable, de connaître les variations survenues dans les quantités de travail nécessaires à la production, lorsque les salaires ne changent pas non plus¹.

Mais Ricardo, en outre, aborde l'étude des *variations du taux de ces rémunérations*, variations du taux des salaires et des profits, indépendamment de tout changement dans la quantité de travail. C'est là que commence véritablement l'apport de Ricardo à la théorie de la valeur.

Dans cette nouvelle phase, pour étudier les variations de valeur relative, il envisage d'abord les variations de valeur réelle, absolue, en calculant les prix aux quels les manufacturiers doivent vendre leurs produits. Cette distinction, qui est à la base de toute sa doctrine² se précise maintenant

1. « S'il existait quelqu'(autre) objet d'échange dont la valeur fut invariable, et que l'on pût se procurer dans tous les temps et dans toutes les circonstances par la même quantité de travail, nous pourrions en comparant à cette valeur celle du poisson et du gibier, déterminer avec précision quelle portion de cette inégalité doit être attribuée à la cause qui change la valeur du poisson, et combien à la cause qui change la valeur du gibier ». *Princ.* 1^{re} éd., p. 25-26.

2. « Les recherches sur lesquelles je voudrais porter l'attention du lecteur ayant pour objet l'effet des variations de la *valeur relative* des marchandises et non de leur *valeur absolue*... » *Princ.*, 1^{re} éd., p. 14, voir aussi Lettres à Malhus, 9 août 1816, éd. Bonar, p. 119 : «... la *valeur de marché* (ou d'échange) pourrait monter ou baisser mais leur *valeur naturelle* ne subirait probablement que peu de variation... Remarquer l'imprécision terminologique de Ricardo.

et alors qu'il s'était jusque là borné à la valeur relative, il s'attache désormais à la valeur absolue des marchandises, à l'analyse des facteurs de la valeur ; pour rétablir l'unité de ses développements il reviendra finalement à la valeur relative, mais dorénavant les variations de valeurs relatives ne pourront être connues qu'à travers celles de la valeur absolue. A vrai dire il fallait bien admettre que même dans les sociétés primitives un changement de valeur absolue était à la base de ceux que l'on pouvait observer dans la valeur relative des produits, mais loin de calculer avec précision quel pouvait être ce changement, il suffisait de connaître les quantités comparatives de travail pour savoir quelle quantité d'une marchandises donner en échange d'une autre ; les marchandises s'échangeaient proportionnellement aux quantités de travail, sans qu'il fût nécessaire de savoir si la valeur absolue de la marchandise correspondait bien à la quantité de travail dépensée, Ricardo ayant affirmé une fois pour toutes que la valeur dépendait du travail, que celui-ci était le fondement de la valeur.

Maintenant, le rôle de la valeur absolue devient prépondérant, et Ricardo ne la rattache plus au travail dépensé à la production des marchandises, mais à leur coût de production. Comme il admet l'opération simultanée des deux règles différentes dont l'une apporte des modifications *considérables* à l'autre, son étude comporte une contradiction trop flagrante pour ne pas frapper sa théorie d'impuissance.

Cette recherche nouvelle de l'effet des *variations* des salaires sur la valeur ou les prix, le soin minutieux avec lequel les variations de valeur réelle sont analysés, et le souci de défendre le paradoxal résultat d'une baisse de valeur concomitante à une hausse des salaires, — d'une baisse, et de nulle hausse, — le choix enfin des exemples mêmes dont les résultats ont au moins le mérite, si les chiffres n'ont pas pour tous une force également convain-

cante, d'attirer et de retenir l'attention, conduisent le lecteur à se demander si cette deuxième partie de l'étude de la valeur est seulement destinée, comme Ricardo l'annonçait, à analyser les effets du paiement des profits sur la règle de la valeur des premiers âges de la société, ou si elle ne correspond pas en même temps à une autre préoccupation ?

Remarquons en effet que Ricardo a construit ses raisonnements en supposant connue sa théorie générale des salaires et des profits, les principes de l'unité du taux des profits, des variations inversement concomitantes des salaires et des profits, de la prédominance des mouvements des salaires sur ceux des profits, marquée par ce fait que s'étant proposé d'établir les effets du paiement des profits sur la règle originaire, Ricardo commence cependant par supposer toujours une hausse des salaires, puis une baisse corrélative des profits, rattachant ainsi les variations de valeur absolue ou relative à celles des salaires et non à celles des profits. Remarquons enfin qu'il ne s'est jamais préoccupé que de la hausse des salaires, — sans même songer à chercher une contre épreuve dans l'étude d'un cas de baisse des salaires —, la hausse des salaires et la baisse des prix.

A la lumière de ces considérations l'étude de Ricardo nous apparaît marquée d'une sorte de préoccupation, sinon de préjugé, qu'il nous faut tenter de dégager.

Ricardo avait, dans sa jeunesse, assisté au prodigieux essor de l'Angleterre, que nous avons essayé de peindre. Comme il était citadin, en rapport constant avec le monde des affaires et de l'industrie, qu'il était agent de change, il avait été surtout sensible à l'accroissement extraordinaire du capital, qui, nous l'avons vu, avait engendré le développement économique de la nation, et il avait tout naturellement fait de l'un la condition de l'autre.

Le capital joue dans les villes un rôle primordial, l'existence de la population en dépend entièrement, car, si des marchés régulièrement approvisionnés tendent à faire

oublier l'intervention de la nature dans la production des subsistances, l'épargne préalable à leur acquisition devient par contre indispensable. De même, dans l'industrie, non seulement les bâtiments et les machines représentent du capital, mais les matières premières sont considérées bien moins comme les produits du sol que comme des avances de capital, ce que sont aussi les salaires des ouvriers. Les deux facteurs essentiels de la production apparaissent ainsi être le travail et le capital. Tout naturellement alors l'on oppose les profits aux salaires, alors il devient naturel aussi de faire dépendre les progrès économiques de la société des progrès industriels révélés par la situation du capitaliste, ou par le *taux des profits du capital*, érigé ainsi en critérium de la prospérité économique.

Les événements du reste viennent offrir une base objective à ces idées, la conjugaison d'un mouvement de hausse des salaires commencé depuis longtemps déjà, mais dont le rythme s'est accéléré dans les vingt premières années du XIX^e siècle et d'un mouvement général de baisse des prix remontant à 1814-15 sinon à 1809, engendrant des troubles, des ruines et de nombreuses faillites : dépression économique du pays et situation difficile des capitalistes. situation florissante des ouvriers¹.

Conformément à cette tendance. Ricardo édifiera son système sur une théorie des profits, élaborée longtemps avant les *Principes*, — (c'est ce qui explique pourquoi ces multiples allusions aux profits que nous avons rencontrées ne sont jamais développées) — que nous voyons apparaître dès 1813, dans sa *Correspondance* où nous pouvons suivre son développement jusqu'à l'*Essai sur le bas prix du blé...* où elle s'épanouira.

Elle revêt ces caractères que nous venons de dégager, le taux des profits qui révèle la prospérité du pays², dépend

1. The variations of prices and the value of currency St. Jevons since 1782, Londres, 1865. Simiand, *op. cit.*, pp. 205 et ss. et 552 et ss.

2. Reconnaisant avec Malthus l'accroissement du commerce extérieur de l'Angleterre depuis les guerres napoléoniennes il ajoute « Mais (cela) ne prouve

de « la proportion de la production à la consommation nécessaire à une telle production »¹, en d'autres termes du salaire des ouvriers.

Cette opposition des profits et des salaires est favorisée par la théorie du salaire nécessaire admise par Ricardo, avec laquelle il est bien évident que tout le surplus de la production qui n'est pas employé à rémunérer le travail formera la rémunération du capital. Ainsi, le taux des profits varie nécessairement en sens inverse de celui des salaires, ou du prix des subsistances qui règle leur valeur en argent².

Ricardo s'écarte donc de Smith, pour qui le taux des profits était réglé par la concurrence des entrepreneurs, par l'abondance des capitaux. Mais la concurrence, si elle ne détermine pas le taux des profits, le maintient ou le ramène, dans toutes les industries, au niveau d'un taux en quelque sorte nécessaire, le taux commun des profits. Dans un monde économique gouverné en effet par les deux règles de l'intérêt personnel et de la libre concurrence, les individus recherchent toujours pour leurs capitaux l'emploi le plus lucratif, qui leur donnera les plus hauts profits possibles. Si un emploi devient moins avantageux les capitaux le quittent et vont s'investir dans un autre qui le sera plus ; si un emploi était exceptionnellement avantageux les capitaux y affluent et la concurrence y ramène les profits au niveau général, au taux commun des profits.

pas une augmentation générale des profits ni quelque augmentation matérielle de prospérité : *Letters to Malthus*, 10 août 1813, éd. Bonar, p. 7, datée, de 1810, par erreur, comme toutes les lettres de Ricardo à Malthus pour l'année 1813. Cette erreur nous a été signalée par M. Sraffa.

C'est dans cette lettre que nous rencontrons pour la première fois une allusion à cette question qui cependant retenait déjà son attention depuis longtemps, car quelques jours plus tard, 17 août 1813, éd. Bonar, p. 8, il parle de sa théorie.

1. *Id.*, 2. juin 1814, p. 34.

2. *Ibid.*, « Le taux des profits et de l'intérêt doit dépendre de la proportion de la production à la consommation nécessaire à une telle production. Ceci, encore, dépend essentiellement du bon marché des provisions, qui est, après tout, quelque intervalles que nous puissions vouloir lui accorder, le grand régulateur des salaires du travail ».

Le taux commun des profits est déterminé par les profits du fermier. Ricardo, dans ses premières lettres n'explique pas cette liaison mais nous devons y voir une conséquence du « principe de la population » emprunté à Malthus, qui avait établi de façon si rigoureuse, — trop rigoureuse peut être — la dépendance de l'homme vis-à-vis de la Nature, dont il doit tirer une nourriture de moins en moins abondante par rapport à une population de plus en plus nombreuse, puisque les rythmes d'accroissement de la population et des subsistances sont respectivement l'accélération géométrique et l'accélération arithmétique. Conformément à ce principe Ricardo doit admettre la baisse nécessaire des profits car bien que Malthus ne l'ait pas encore expressément montré, toute sa théorie repose sur la loi du rendement non proportionnel, dont la combinaison avec la loi du salaire nécessaire entraîne infailliblement la baisse des profits agricoles, puisque la proportion du produit exigé pour la consommation des ouvriers agricoles devient relativement plus grande¹, et parce que l'élévation corrélative du prix des subsistances, élevant tous les salaires en argent, abaisse le taux des autres profits au niveau des profits du fermier. En définitive, le taux des profits dépend des difficultés de la culture du blé, qui règle le taux des salaires.

Mais nous devons remarquer que dans tous ces développements, le rôle de la terre n'est qu'indirect, et n'a d'influence sur la théorie des profits que parce qu'il gouverne l'un des facteurs de la proportion qui règle les parts respectives du capitaliste et de l'ouvrier sur le produit total, parce qu'il décide du pourcentage nécessaire que le second

1. « Une hausse des produits agricoles peut être occasionnée par une accumulation graduelle de capital, qui créant de nouvelles demandes de travail peut donner un stimulant à la population et, par conséquent, promouvoir la mise en culture ou l'amélioration de terres inférieures ; mais ceci ne fera pas monter mais baisser les profits, parce que non seulement le taux des salaires monte, mais parce que plus des travailleurs seront employés sans donner une rentrée proportionnelle de produit agricole. La valeur totale des salaires payés sera plus grande comparée avec la valeur totale du produit obtenu. »
 « *Letters to Malthus*, 23 octobre 1814, éd. Bonar, p. 46.

doit prendre, et détermine par là même, celui qui reste au premier, dans cette division qui n'est que bi-partite.

La conséquence logique de cette théorie, puisque Ricardo pensait que la prospérité de la société était fonction de profits élevés, était une politique de baisse des salaires, ou plutôt de baisse du prix des subsistances qui règle ces derniers.

Effectivement, — une grave crise agricole étant survenue dès l'automne 1812 où le prix du blé tomba d'août en octobre de 155s. à 113s. 6d. le quarter, subissant une dépréciation de plus du quart ; l'accélération de cette chute des cours en 1813 où nous avons des minima de 112s 6d. en août, 76s. 11 en décembre, en 1814 avec 69s. 7 en mai, en 1815 avec 62s 1 en janvier et 52s. 10 enfin en janvier 1816 moment où se manifesta une courte et légère reprise¹ ; cette détresse agricole suscitant naturellement une campagne politique et la reprise plus acharnée de la bataille qui depuis près de 15 ans se livrait autour des « Corn Laws² », Ricardo, dont la théorie des profits était apparue avec les premières manifestations graves de cette crise, en 1813, lia toujours cette théorie à une politique libre-échangiste, considérant que la libre importation du blé était la *seule* cause qui put efficacement, avec les améliorations agricoles, abaisser le prix des subsistances, élever les profits du fermier, donc élever le niveau général des profits et favoriser le rétablissement de la prospérité nationale grâce à celui de la situation industrielle qui rappelons-le, entraînait, elle aussi, dans une période de dépression.

Les dépositions devant les Comités constitués par les Chambres pour rechercher les causes de la détresse agricole et les remèdes à y apporter, si elles ne mirent pas en lumière la liaison nécessaire que d'aucuns prétendaient voir entre le prix du blé et les restrictions à sa libre importation³,

1. *Tooke, op. cit.*, liv. I^{er}, p. 341, liv. II, p. 390 (Tables).

2. Comités Parlementaires pour étudier le Commerce du blé, 1812-13, 1813-14. Cf. Collection. Chambre des Communes, vol. III, pp. 195-342.

3. Les prix ont toujours, en fait été supérieurs aux maxima fixés par les Corn Laws (de 1795 à 1802 : 50 sh., à partir de 1804-63 sh.). Cf. *E. Cannan*, Histoire des théories de la production et de la distribution dans l'Économie politique anglaise, 1776-1848, trad. française, Paris, 1910, p. 196, et suiv

montrèrent par contre, jusqu'à l'évidence, que l'élévation des fermages était corrélative à un haut prix du blé.

Or Malthus, à la différence de Ricardo, voyait, dans ce taux élevé des fermages, le signe de la prospérité agricole, l'indice aussi de la prospérité nationale. Partisan, donc, des hauts prix et protectionniste, s'efforçant de rechercher dans l'analyse des rapports des Corn-Laws, du prix du blé, des taux des fermages et de la prospérité générale des arguments en faveur de son attitude, il formula enfin la théorie de la *Rente*¹.

Loin de convaincre Ricardo de ce que Malthus considérait comme une erreur, cette loi qui, nous le verrons bientôt apporte un élément vraiment nouveau à son système, vint tout d'abord servir de preuve à sa théorie des profits. La liaison entre les profits et le prix des subsistances devient évidente, le haut prix du blé, conséquence de l'augmentation de la population, obligeant les capitaux à s'investir *avec moins de profit*, soit sur de nouvelles terres moins fertiles que l'on met en culture, soit avec un moindre rendement sur des terres déjà cultivées, et l'analyse de la rente, par Ricardo, en transfert et non en création de richesse, — à la différence de Malthus pour qui la rente est une création de richesse et c'est pourquoi elle est liée à la prospérité générale —, en conséquence et non en cause du haut prix du blé, montre que ce qui était profit devient rente, passe des mains du fermier (ou capitaliste) à celles du propriétaire sous l'influence du haut prix de la nourriture, aggravant

1. *Malthus* publie successivement : *Observations on the effects of the Corn Law and of a rise or a fall in the price of Corn on the agricultural and general wealth of the country* (Printemps 1814); — *Grounds of an opinion of the policy of restricting the importation of foreign corn*, intended as an Appendix to the « *Observations of the Corn Laws* » et, *An Inquiry into the Nature and the progress of Rent, and the principles by which it is regulated*, publiés entre le 13 janvier et le 15 février 1815, cf. *Letters of Ricardo to Malthus*. éd. Bonar, p. 56-58.

M. Cannan a mis en lumière l'influence de la Campagne des Corn Laws sur la naissance de la théorie de la rente. *Ed. Cannan, op. cit.*, pp. 193 et suiv. et surtout 204 et ss.

Nous n'avons pas parlé ici, de l'ouvrage de West, car Ricardo ne le connu qu'après avoir formulé la propre loi de la rente, Cf. *Letters of Ricardo to Malthus*, 9 mars 1815, éd. Bonar, p. 63.

encore cette baisse nécessaire des profits que la seule loi des rendements non proportionnels lui avait déjà permis de dégager. Elle vint donc fortifier encore ses convictions libre échangeistes. Soucieux d'élever les profits il réclame désormais l'abolition des restrictions à l'importation parce qu'elles permettront d'obtenir le blé à meilleur marché et d'abaisser les salaires, de retirer du capital de la terre et d'abaisser les rentes, de relever doublement les profits.

Les libre-échangistes cependant, rencontraient une opposition très forte, non seulement chez les fermiers et les propriétaires qui redoutaient la concurrence des blés étrangers, mais même chez les industriels et les commerçants qui craignaient que la baisse escomptée des salaires n'entraînât une baisse générale des prix, ou n'aggravât celle dont ils souffraient déjà. Ricardo s'est donc efforcé de combattre cette opinion dont Malthus s'était fait le protagoniste, il affirmera que la réduction de prix, de la valeur échangeable du blé ne réagit pas sur les prix des autres marchandises, qu'elle abaisse seulement les salaires et élève d'autant le taux des profits, que par conséquent les classes commerciales et manufacturières bénéficieront des effets de la libre importation du blé ¹.

Mais, dans l'*Essai sur l'influence du bas prix du blé*, où

1. « ... Une baisse dans le prix du blé. Conséquence d'améliorations dans l'agriculture ou de l'importation, abaissera seulement la valeur échangeable du blé, — le prix d'aucune autre marchandise ne sera affecté ».

« M. Malthus cite une observation déjà faite par Hume, qu'une hausse des prix à un effet magique sur l'industrie : il en conclue que les effets d'une baisse seraient proportionnellement néfastes... Si l'observation de Hume était fondée, encore ne s'appliquerait-elle pas à la question discutée ; car toutes les choses que le manufacturier aurait à vendre seraient aussi chères qu'avant : ce ne serait que celles qu'il aurait à acheter qui seraient meilleur marché, c'est-à-dire le blé et le travail, ce qui augmenterait ses bénéfices. Je dois faire remarquer à nouveau qu'une hausse dans la valeur de la monnaie abaisse toutes les choses ; tandis qu'une baisse dans le prix du blé n'abaisse que les salaires du travail et par conséquent élève les profits.

Si alors, c'est la prospérité des classes commerciales qui conduit le plus certainement à l'accumulation du capital et à l'encouragement de l'industrie productive ; il n'y a pas de moyen plus sûr pour l'obtenir que d'abaisser le prix du blé ».

Essai sur l'influence du bas prix du blé... Wks., p. 387-8. Guill., 564-6.

il oppose tous ces arguments à Malthus, Ricardo n'a pas démontré cette désolidarisation des prix des produits manufacturés et du blé, la question restait ouverte, et la controverse alimentée par les luttes parlementaires qui se poursuivaient autour des Corn-Laws.

Ricardo trouva alors dans la *valeur* une occasion de justifier son opinion.

L'analyse du rôle du capital dans la production lui permit de démontrer que non seulement les prix ne baisseraient pas, mais encore qu'ils monteraient absolument puisqu'il établissait que les prix des objets manufacturés, ceux du moins qui étaient produits avec l'assistance de capital fixe, variaient inversement aux salaires.

Ainsi, l'étude de la valeur vint, en prolongement de la controverse nouée avec Malthus sur l'opportunité d'abroger les Corn-Laws, de permettre ou non la libre importation du blé, donner un argument nouveau en faveur du bien fondé de l'attitude de Ricardo.

Ce n'est pas seulement parce que son exposé repose sur la théorie des profits que nous venons d'étudier, c'est surtout parce que Ricardo s'est borné, comme nous l'avons fait remarquer, à rechercher les effets d'une *hausse* des salaires, ce qui correspond aux circonstances économiques du moment, sur la valeur des marchandises, c'est enfin parce que le choix même des exemples, — cette baisse exorbitante de 68 % dans le prix des marchandises engendrée par une hausse de 7 % dans le prix du travail — qui donne à cette démonstration un caractère de polémique presque agressive, que nous pouvons affirmer que la valeur correspond bien à la préoccupation qui dès 1813 marquait la *Correspondance* de Ricardo, au double souci d'abaisser les salaires et d'élever les profits, afin de restaurer la prospérité industrielle, — la prospérité nationale ¹.

1. Par deux fois, du reste, Ricardo, oubliant le caractère général « théorique » qu'il entendait donner à son étude de la valeur, bien qu'elle servit en même temps sa politique économique, se laisse entraîner à des considérations générales sur la hausse des salaires qui révèlent ce souci politique. — Ayant parlé d'une hausse des salaires qui rejaillit sur un fabricant de machines dont

L'*essai sur l'influence du bas prix du blé...* joue donc, dans l'œuvre de Ricardo, un rôle d'une très grande importance. Moins peut-être parce qu'il y a exposé pour la première fois la théorie de la rente, qui lui a valu une gloire peut-être un peu dédaigneuse des mérites de ses prédécesseurs, de Malthus surtout, dont les « *Recherches sur la rente* » suscitèrent précisément l'essai de Ricardo, mais parce que le rapprochement de la rente et des profits, ou plutôt la discrimination de la rente dans les profits, y posait un problème nouveau, la question de la *répartition*, de la distribution des richesses.

La crise agricole et la discussion des Corn-Laws avait rappelé aux citadins, aux « industrialistes » le rôle effectif de la Nature dans la production des richesses, et l'avait fait ériger, au même titre que le travail et le capital, en facteur de la production. Une conception synthétique de la répartition du produit annuel et de la terre, et du travail, va se modeler sur cette distinction des trois facteurs de la production. Trois classes se partageront désormais le produit annuel de la nation, il convient donc de déterminer leurs parts respectives et les lois de leur variation. Les théories, telle la théorie des profits originaire de Ricardo, ou celles d'économistes tels les Physiocrates, et Malthus s'en rapproche, qui négligeant au contraire le rôle du capital dans la vie économique voient dans le « surplus » du produit de la terre la cause essentielle du progrès social, et opposent la rente (y compris le profit du

elle abaisse les profits : « C'est précisément ce qui arrive à tous les manufacturiers et capitalistes, ils sont tous *atteints* par la hausse des salaires », dit-il et plus loin « Par l'influence des machines, la hausse du prix des subsistances qui amène la hausse des salaires *atteint* un moindre nombre de personnes... » *Princ.*, 1^{re} éd., p. 40-41.

La correspondance de Ricardo vient aussi confirmer ce point : « Je dois écrire un livre pour vous convaincre » que le prix des subsistances règle essentiellement le prix du travail et les profits, leur « vieux sujet » de discussion. *Letters to Malthus*, 10 janvier 1816, éd. Bonar, p. 109.

« Je n'ai pas beaucoup pensé à notre vieux sujet ; la difficulté est de le présenter à l'esprit des autres de façon à leur faire adopter mon point de vue. S'il m'était possible de surmonter les obstacles et de donner une vue claire et originale de la valeur relative ou d'échange, j'aurais gagné la moitié de la bataille », *id.*, p. 111.

fermier, tout le surplus le « produit net ») aux salaires¹, ces théories devenaient insuffisantes, puisqu'en supposant même que la loi du salaire nécessaire fut juste, déduction faite du coût du travail, il convient encore de diviser le « surplus » entre les capitalistes et les propriétaires.

L'apparition de la théorie de la rente a donné à l'économie politique une orientation nouvelle, elle s'occupera, moins désormais de la *production* que de la distribution des richesses : de la *valeur* et de la *répartition*. Dans l'œuvre même de Ricardo, les *Principes* vont venir jeter la lumière sur ces points. « Sans une connaissance profonde de cette doctrine (la véritable doctrine de la rente), il est impossible de concevoir les effets de l'accroissement de la richesse sur les profits et les salaires, ou de suivre d'une manière satisfaisante les effets des impôts sur les différentes classes de la société, surtout lorsque les choses imposées sont les produits de la terre »¹.

La première de ces questions avait été déjà étudiée, mais dans une forme trop elliptique pour être vraiment accessible, dans l'*Essai sur l'influence du bas prix sur les profits du capital*. Ainsi les *Principes* furent écrits avec le souci de la développer, conformément aux souhaits exprimés par James Mill et J. B. Say²,

1. Cette opposition est moins une opposition absolue qu'une opposition de tendance, les auteurs ne négligent jamais systématiquement le facteur auquel ils n'accordent pas la prépondérance, même à l'origine Ricardo accorde un rôle indirect à la terre.

L'on trouve, étroitement mêlés, les éléments de ces deux conceptions économiques que nous pouvons qualifier d'économie agricole et industrialiste, chez Adam Smith. L'opposition qu'on relève entre Malthus et Ricardo tient précisément à ce qu'elles se sont dissociées. Malthus représentant encore la vieille économie agricole, tandis que Ricardo représente déjà l'économie industrialiste, la meilleure preuve tient à leur conception différente de la nature de la rente : création de richesse pour l'un, transfert de richesse pour le second.

Cf.. *Patten*. Interpretation of Ricardo. *Economic Journal*, 1893, p. 322, suiv

1. *Pr.*, 1^{re} éd. Préface, Wks., p. 5. Guill., p. 1.

2. « Je me suis hasardé à publier la brochure que je vous ai envoyée au printemps (*l'essai...*), et j'aimerais à connaître votre opinion sur la doctrine que j'y soutiens, relativement à la rente de la terre et aux profits, en opposition avec M. Malthus. Je sais de M. Mill que plusieurs personnes de ce pays ne m'entendent pas, parce que je n'ai pas assez développé mes idées ; et il m'en-

avec le souci d'établir les lois de la répartition des richesses¹.

Mais à une théorie de la distribution, une théorie de la valeur devient indispensable, afin de permettre de déterminer les parts des propriétaires, des capitalistes, des ouvriers. Or c'est précisément le rôle que Ricardo lui assigne dans ses *Principes*, la valeur seule fera connaître les taux des profits, des salaires, de la rente, en permettant d'estimer la quantité du produit total de la terre et du travail attribué à chacune des classes de la société. Par là, la valeur dans la première édition des *Principes*, vient encore parachever *l'Essai sur le bas prix du blé*.

Enfin, l'étude nouvelle des variations dans le taux des salaires, des profits et de la rente, — mais la rente n'aura aucune influence étant un transfert de valeur, — sur les valeurs relatives, découle encore de l'apparition de la théorie de la rente. Une fois conçue la question de la répartition « le principal problème en Economie Politique », devint pour Ricardo de « déterminer les lois qui régissent cette distribution », et d'étudier « la marche, naturelle des

gage à en reprendre l'exposition dès le commencement, et plus au long, mais je crains que l'entreprise n'excède mes forces » *Lettre de Ricardo à Say*, 18 août 1815. J.-B. Say, *op. cit.*, p. 411. « ...Je me bornerai donc à souhaiter avec M. Mill, que vous développiez vos idées dans un ouvrage *ad hoc* ». *Lettre de Say à Ricardo, dans Say id.*, p. 413.

1. Remarquons la survivance de la théorie des profits originaire de Ricardo dans sa théorie de la distribution qui nous montre que la rente est bien venue s'ajouter à cette conception primitive : il oppose la rente aux profits-et-salaires, et non comme une véritable théorie de la distribution devrait le faire, étant donnée cette division tripartite, chacune des portions aux autres. Ici le profit reste au centre, opposé d'une part à la rente, de l'autre aux salaires, et ce n'est que par son intermédiaire que les relations de la rente et des salaires peuvent être établies.

Il avait cependant reproché une chose analogue à Malthus : « Je ne peux cependant m'empêcher de regretter que vous n'ayez pas considéré séparément les relations de la rente avec les profits du capital et les salaires du travail. Mais traitant de l'effet joint de ses deux derniers sur la rente, vous n'avez pas je pense, rendu le sujet aussi clair qu'il l'aurait pu être » *Letters to Malthus*, février 1815. Bonar, p. 59. Dans cette lettre qui suit de près le Tract de Malthus sur la Rente l'on voit pour la première fois le mot de rente apparaître (p. 59), mais l'idée était déjà apparue, avec le mot propriétaire (Landlord) dans la lettre qui suit immédiatement cet Essai, 13 janvier 1815, *id.*, p. 57, où fermier et propriétaire sont opposés

rentes, des profits et des salaires »¹, et corrélativement, « l'influence historique que les variations relatives de ces parts exerceront sur les valeurs relatives du travail »², étude « dynamique », qui ne saurait se concevoir indépendamment de la répartition, car bien qu'il prétende encore que la valeur dépende de la *production*, Ricardo conclut de la *répartition* à la production, les profits ou les salaires n'étant que les parts reçues par les capitalistes ou les ouvriers sur un produit qu'ils ont contribué à produire mais dans un rapport qui ne suppose aucune analogie avec celui de la répartition³.

Pour avoir servi à la fois la *théorie* de la répartition et la *politique* du profit Ricardo avait glissé d'une conception à une autre et avait marqué son système de la valeur d'une dualité justifiant toute « évolution ».

1. *Princ.*, 1^{re} éd. Wks., p. 5-6. Guill., 1-2.

« La difficulté et peut-être le plus important topique de l'Économie Politique, savoir, le progrès d'un pays dans la richesse, et les lois selon lesquelles le produit croissant est distribué... » *Letters of Ricardo to Malthus*, 23 février 1816, éd. Bonar, p. 111.

2. *Hector Denis*, Histoire des systèmes économiques et socialistes, Paris, 1904, vol. II, p. 133.

3. *Infra*, p. 176 et ss.

CHAPITRE III

DE LA MESURE DE LA VALEUR

La mesure de la valeur est une des questions les plus complexes de la théorie économique ; le caractère relatif que l'on attribue généralement à la valeur semble même devoir en faire un problème insoluble, cependant les économistes classiques ne semblent pas avoir conçu les difficultés inhérentes à ce sujet. Ayant considéré la valeur comme une qualité intrinsèque des marchandises, découlant de facteurs physiques ils ont crû possible de mesurer la valeur et ses facteurs, mais ils n'ont abouti, dans leur recherche d'absolu qu'à des solutions incomplètes, si même valables, comme nous allons le voir pour la doctrine de Ricardo.

C'est dans les *Principes* que nous rencontrons pour la première fois le véritable problème de la mesure de la valeur¹. Nous avons déjà remarqué que Ricardo s'était borné, pour établir que la quantité de travail nécessaire à la production des marchandises réglait leur valeur échan-

1. Ricardo y avait déjà fait allusion, mais sans l'étudier dans le *Haut Prix des lingots*, Wks., p. 270. Guill., p. 411 et dans les *Propositions pour une Circulation économique et sûre* où il en reconnaît les difficultés pratiques. Wks., p. 401. Guill., p. 582.

geable, à critiquer le choix fait par Adam Smith du travail commandé pour mesure de la valeur et ses mesures pratiques, blé ou monnaie, ce dont nous devons conclure que le travail dépensé, choisi à l'exclusion des mesures de Smith, doit être pour Ricardo, la mesure de la valeur. C'est en effet ce qu'il affirme : « Si cela était vrai, si la rétribution de l'ouvrier était toujours proportionnée à sa production, alors il serait bien exact de dire que la quantité de travail fixée dans la production d'une chose, et la quantité de travail que cet objet peut acheter sont égales ; *et l'une ou l'autre, indifféremment, pourrait servir de mesure exacte de la variation de toute autre valeur.* Mais ces deux quantités ne sont point égales, *la première est en effet très souvent une mesure invariable, qui indique très exactement la variation des prix des autres objets,* la deuxième, au contraire, éprouve autant de variation que les marchandises avec lesquelles on peut la comparer »¹.

Mais, quel est le rôle, du travail comme mesure de la valeur ? Ricardo n'est pas très explicite, et il est souvent difficile de dégager quelle fut sa véritable pensée.

Il avait adopté le travail dépensé pour mesure de la valeur parce qu'il était invariable, comme Smith l'avait montré, un certain effort exigerait toujours un même sacrifice de repos. Mais à cette première conception une autre vient se mêler, et Ricardo oppose le travail dépensé au travail commandé, parce que le premier a une *valeur* invariable.

A ces deux conceptions correspondent deux procédés de mesure différents.

Le travail physique, l'effort humain pur, peut-être érigé en mesure de la valeur², en supposant qu'une certaine quantité de travail produise une certaine valeur. Ce sera un procédé de mesure indirect, se rapprochant des procédés

1. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 6-7.

2. Cf., Bourguin, *De la mesure de la valeur*, Revue d'Économie Politique, 1895. Aymard. *Etude critique du Travail comme élément constitutif de la valeur chez les Economistes*, Thèse, Paris, 1905.

employés dans les sciences physiques pour mesurer certains phénomènes, soit qu'on ne puisse, soit qu'on ne veuille les mesurer directement¹. C'est le procédé de la mesure des effets par les causes, justifié ici puisque Ricardo fait du travail la source, et aussi le fondement de la valeur.

Mais ceci suppose qu'il est possible d'établir une unité de travail, et l'unité de valeur qui lui correspond : l'unité de valeur créée par l'unité de travail.

Une unité de valeur ne serait pas une chose inconcevable, puisque, pour Ricardo, la valeur est une qualité objective des choses, mais il n'y a pas fait allusion. Quant à l'unité de travail, il aborde indirectement la question lorsqu'il admet l'influence diverse des différentes sortes de travaux sur la valeur de leur produit, ce qui semble impliquer qu'il sont réductibles à une unité commune. Malheureusement, Ricardo ne fait qu'effleurer la question, et la résout de façon insuffisante, puisqu'il s'en remet aux relations fixées empiriquement sur le marché, — n'apportant sur ce point aucun perfectionnement à la doctrine de Smith, — telles qu'elles sont révélées par « l'estimation », la rémunération de ces différents travaux, ce qui ne suppose pas un rapport nécessaire avec l'effort dépensé effectivement, la productivité du travail, dont cependant dépend essentiellement la valeur². Ricardo n'a donc établi ni une unité de valeur ni l'unité de travail. Il est vrai que ce procédé de mesure conduit à la mesure de la valeur absolue des marchandises et qu'il se préoccupe avant tout de la mesure de la valeur échangeable, or le rapport d'échange peut s'établir d'après le rapport des quantités de travail employées à la production des marchandises, sans que ces précisions soient indispensables.³ Néanmoins, à leur dé-

1. Il est classique de comparer dans ce sens la mesure de la valeur par le travail, à la mesure de la chaleur par le travail. Gide.

2. Quoique les deux facteurs principaux décidant de « l'estimation » soient la dextérité et l'intensité du travail.

3.
$$\frac{V}{V'} = \frac{T}{T'}$$

faut, la doctrine est si fragile qu'il est douteux que Ricardo ait admis ce procédé de mesure, encore qu'il fût le complément juste et logique de sa conception objectiviste de la valeur.

C'est donc à un second procédé de mesure qu'il a songé. Bien que sous l'expression travail dépensé il considère l'effort humain fourni, il faut nous rappeler qu'il a choisi cette mesure à l'exclusion du travail commandé de Smith, parce qu'il estimait sa *valeur* invariable. Dans ces conditions la mesure de la valeur par le travail devient une mesure directe d'une valeur par une autre valeur, celle de l'effort physique, matérialisée par sa rémunération, c'est-à-dire le salaire, et naturellement le salaire nécessaire ou quantité de subsistances et de choses utiles à la vie de l'ouvrier et de sa famille.

Mais alors, comme le salaire nécessaire varie avec l'état de civilisation du pays¹, il n'est plus une mesure invariable, il est exposé donc à la même critique que l'étalon de Smith. Exposé même à une critique bien plus grande encore, car la valeur du travail n'est que la valeur des marchandises données en rémunération à l'ouvrier, qui dépend elle-même de la quantité de travail nécessaire à la production de celles-ci, et ainsi, la voie est sans issue, car toujours une quantité de travail dépendra d'une autre quantité de travail, une valeur d'une autre valeur, et l'on pourrait ainsi remonter indéfiniment sans trouver jamais le phénomène simple, pur, la source autonome de la valeur.

Sous la précision apparente du texte se cache donc une véritable insuffisance. Deux procédés de mesure s'offraient à Ricardo, l'un, logiquement concevable, sinon pratiquement réalisable, mais dont on ne trouve dans son texte que des esquisses trop imprécises pour que l'on puisse savoir s'il l'a choisi; l'autre, logiquement inconcevable, inapplicable, et cependant certainement choisi.

Mais il est aisé de retrouver l'origine de cette insuffisance doctrinale.

1. D'après Ricardo lui-même.

Afin de prouver que le haut prix des lingots tenait à la surabondance et à la dépréciation des billets de banque, Ricardo, dans son premier Pamphlet, avait invoqué l'invariabilité ou plutôt la stabilité de la valeur des métaux précieux, et montré qu'il fallait, pour apprécier l'altération de la monnaie de papier, posséder un étalon invariable, auquel la comparer.

Il établit alors, qu'au moment où il écrivait, l'étalon métrique de la valeur en Angleterre, était l'or, à l'exclusion de l'argent. Et il ne s'agissait pas seulement ici, comme l'on pourrait être tenté de le croire d'un simple étalon monétaire, mais d'une mesure générale de la valeur, Ricardo, en effet, nous montre, par les notes qu'il avait prises sur un ouvrage de Locke¹ à la veille d'entrer dans la Controverse du Bullion que, bien qu'il s'en sépare quant au choix du métal type, toute sa théorie repose sur les mêmes bases, l'argent, et non l'or que Ricardo préférera², étant à la fois un étalon monétaire et un étalon général de valeur.

« D'aucuns pensent que cette mesure du commerce (l'argent) est, comme toutes les autres mesures, arbitraire, et peut être modifiée à volonté.

« Mais il n'en est pas ainsi de l'argent : c'est la chose que l'on marchande aussi bien que la mesure du marché ; dans le commerce il passe de l'acheteur au vendeur : ainsi il ne mesure pas seulement la valeur de la marchandise à laquelle on l'applique, mais on le donne en échange de celle-ci, comme étant de valeur égale.

« On dit, je pense, avec raison, qu'une marchandise monte, quand la même quantité s'échangera pour une plus grande quantité d'une autre chose : mais plus particulièrement de cette chose qui est la mesure du commerce dans ce pays.. »³.

La question de la mesure de la valeur ne le préoccupant

1. Locke : « Further considerations concerning Raising the value of Money. Wherein M. Lowndes's arguments for it in his late Report concerning an *Essay for the Amendement of the silver coins* are particularly examined, Londres, 1695.

2. Cf., *Haut prix des Lingots*, Wks., p. 271. Guill., p. 411.

3. Ricardo, *Minor papers...*, éd., J.-H. Hollander, p. 3.

pas à ce moment. Ricardo a adopté sans difficulté la théorie de Locke, sans attacher probablement une grande importance doctrinale à cette extension de la théorie monétaire à la théorie générale de la valeur, ni à la question d'une mesure générale de la valeur.

Mais la nécessité pour mesurer la dépréciation des billets de banque, de comparer ceux-ci à un étalon monétaire invariable, lui avait fait pénétrer la véritable fonction, le rôle et l'utilité de l'étalon de valeur quel qu'il fût.

Ce fut là le seul apport véritable de la controverse du Bullion à la théorie de la valeur aussi, ne saurions-nous admettre avec M. Cannan¹ que la polémique sur les métaux monétaires eut engendré la théorie de la valeur, mais d'accord avec lui pour rattacher aux « lois céréales » les théories de la *rente* puis de la *distribution*, nous la faisons aussi remonter à cette même source, conformément aux conclusions de notre chapitre précédent.

Cet apport, néanmoins, est fort important, car Ricardo avait acquis la conviction que nulle mesure ne saurait se faire sans recourir à un étalon. Mesurer, c'était pour lui évaluer une quantité d'après son rapport à une quantité de *même espèce*, prise pour terme de comparaison. De même que la longueur ne peut être mesurée que par une longueur, la valeur de la monnaie ne pouvait être mesurée que par rapport à la valeur de l'étalon monétaire, et plus généralement encore, transportant cette conception de la théorie monétaire à la théorie de la valeur *la valeur ne pourra être mesurée que par une valeur*.

La valeur des marchandises par la valeur du travail.

Ricardo a donc fait du travail dépensé à la production des marchandises un *étalon* de valeur. L'influence de la controverse monétaire l'empêcha même de concevoir seulement le procédé de mesure indirecte par le travail abstrait, le seul cependant qui fut logiquement compatible avec sa théorie générale, elle l'a empêché aussi de découvrir

1. Ed. Cannan, *op. cit.*, p. 517.

l'imperfection qui marquait la théorie de Smith, et lui a fait adopter comme lui un procédé de mesure directe, par rapport à un étalon, qui quoique différent était tout aussi criticable.

Mais, les difficultés insurmontables que la mise en action de cet étalon rencontre, et l'imprécision de la doctrine ricardienne à cet égard lui confèrent un caractère de mesure idéale de valeur, que vient confirmer le recours à un étalon effectif plus maniable, une marchandise, l'or (ou l'argent), suffisamment stable pour être réputée invariable¹. Toutefois ce dernier, tout en servant pratiquement de mesure n'est cependant, théoriquement, qu'un étalon de substitution.

Ricardo a donc, en fait, adopté deux étalons de mesure de la valeur, mais il les emploie à des fins différentes. Pour déterminer la *valeur échangeable* de deux marchandises, il recourt de préférence à l'étalon théorique, les quantités relatives de travail, et pour étudier les *variations de la valeur*, ce qu'il fait par l'intermédiaire de la valeur absolue, il choisit plutôt la mesure par rapport à l'or, le prix réel ou naturel des marchandises. Celui-ci n'est, remarquons-le, que la valeur échangeable par rapport à l'or, mais qui est supposé invariable, et par conséquent toutes les variations de valeur relèvent de la marchandise considérée. Si cependant Ricardo avait recouru au procédé de mesure indirecte par le travail que nous indiquions plus haut, il aurait pu mesurer la valeur absolue, la valeur en soi, sans passer par l'intermédiaire d'aucun étalon². Il est vrai que lorsque

1. *Princ.*, 1^{re} éd., p. 11-12, sur l'utilité de cet étalon, p. 25-26 et 42, la monnaie (or et argent) supposée invariable. Remarquer que l'invariabilité supposée de l'or est absolue, c'est-à-dire qu'elle est une qualité propre à l'or, qu'il a différencie des autres marchandises.

2. Si Ricardo avait défini l'unité de valeur, v. ; l'unité de travail, t. ; l'on aurait pu calculer la valeur absolue V. d'après la formule $V = v \cdot f(t)$. Mais cette insuffisance vis-à-vis d'une théorie pourtant logiquement juste n'indique-t-elle pas que, malgré son silence, Ricardo n'en a pas méconnu les difficultés pratiques insurmontables. Il est en effet étrange, de constater, que malgré sa culture scientifique, Ricardo ait si imparfaitement transposé dans

Ricardo eut admis que la valeur ne variait plus seulement en fonction de la quantité de travail dépensée à la production, mais encore avec les changements dans le taux des salaires, ce procédé devenait insuffisant. Mais il en est de même de celui de la mesure par rapport au travail étalon, car avec la théorie du salaire nécessaire les variations de valeur de travail sont des variations générales, du *taux* des salaires, et par conséquent les rapports entre les quantités de travail ne varient pas, bien que la valeur du travail soit différente, que les facteurs du rapport aient changé¹. C'est pourquoi, dans la seconde phase de son étude il a recouru à l'or-étalon.

La dualité des mesures de Ricardo correspond donc à celle de ses théories, le glissement de la conception de la valeur travail, à la conception valeur coût de production ayant engendré celui de la mesure par le travail à la mesure par l'or.

Ainsi, bien que Ricardo ne paraisse pas averti de la difficulté du problème théorique de la mesure de la valeur, — l'objectivité qu'il reconnaît à la valeur n'étant pas exclusive de l'idée de mesure —, il n'est pas arrivé à résoudre la question de façon satisfaisante. Mais la solution complexe et confuse qui vient suivre les méandres de la théorie de la valeur, n'avait pas à ses yeux l'importance doctrinale, qu'avant lui, Smith lui attachait; comme l'a dit M. le Professeur Deschamps², Smith, dans le travail recherchait avant tout un étalon universel de valeur.

le domaine de la valeur un procédé de mesure aussi fréquemment et utilement employé dans les sciences physiques, et qu'il appartiendra à Karl Marx de perfectionner et de rendre valable en restreignant le travail à sa seule expression physique et non plus économique (sauf à juger de la valeur de cette restriction).

1. Par exemple, si les deux quantités de travail étaient 100 et 200 après une hausse de 10 % les facteurs deviendraient 110 et 220 et le rapport serait toujours égal à $1/2 : 100/200 = 110/220 = 1/2$

2. Cours d'Histoire des Doctrines économiques. Faculté de Droit de Paris, 1930-31 et 1931-32.

Ricardo qui avait d'autres préoccupations, n'en a fait qu'un problème secondaire.

Mais cela ne saurait en excuser les insuffisances, et la critique ne les a pas épargnées, conduisant Ricardo, à modeler à nouveau, à refondre son système.

CONCLUSION

Si une théorie économique est un « système qui se propose principalement de décrire et d'expliquer la réalité, de dégager et de formuler les lois qui commandent l'enchaînement des faits économiques »¹ pouvons nous dire que l'étude de la valeur est, dans la première édition des *Principes*, une théorie ?

Il nous faut reprendre encore une fois la division que nous avons dû établir dans les développements de notre auteur.

Dans la première partie, lorsque Ricardo se propose de montrer que le travail dépensé est le fondement et la seule mesure de la valeur dans les sociétés primitives, c'est une théorie que nous avons sous les yeux, une théorie incomplète et négative, puisqu'au lieu de prouver le rôle conféré au travail, Ricardo s'est borné à critiquer les mesures choisies par Smith, une théorie cependant car l'on y recherche seulement l'expression de la vérité économique. Une théorie aussi par le souci d'universalité, la préoccupation subséquente, d'étendre aux sociétés capitalistes la règle première, bien qu'elle soit marquée d'un certain *a priori*isme.

Mais dans la seconde partie au contraire nous avons vu que Ricardo cherchait, par son étude de la valeur à jus-

1. G. Pirou. L'utilité marginale, Conférences de l'École pratique des Hautes-Études, Ed. Domat-Montchrestien, 1932, p. 4.

tifier l'attitude adoptée dans le débat engagé autour des Corn-Laws. La valeur lui sert à prouver d'abord que la baisse du blé qui entraînerait la baisse des salaires, n'entraînerait au contraire aucune baisse des autres prix, — et c'est alors qu'il arrive au paradoxal résultat des mouvements inverses des salaires et des prix. La valeur lui sert à prouver ensuite, encore une fois, que la rente n'est qu'un transfert de valeur, l'effet et non la cause des hauts prix du blé.

En conséquence, si conformément à ses projets les Corn Laws étaient abrogées, nous verrions les profits s'élever par la double baisse des salaires et des rentes, la prospérité industrielle renaître et la richesse nationale se développer !

L'étude de la valeur n'a plus alors le caractère impartial d'une théorie elle en a encore l'apparence, — la valeur saurait-elle jamais revêtir une autre forme ? — elle n'en a plus l'âme. Elle est devenue la base d'une doctrine sociale.

Bien plus, elle est une arme dans la bataille qui se livre autour des Corn Laws, elle *doit montrer* que leur abrogation (au moins progressive) n'entraînera nulle chute des prix.

Dans ces conditions, non seulement elle n'est plus une théorie, mais elle s'est érigée en « thèse » une thèse même un peu agressive, — rappelons l'exemple choisi d'une hausse des salaires de 7 % qui entraînerait une baisse de 68 % des prix, et maintenu en dépit de ses invraisemblances : une machine travaillant sans le secours d'aucun travail humain, et qui durerait 100 ans : « Les rivières sont des chemins qui marchent et qui nous conduisent où nous voulons aller »¹.

L'étude de la valeur reprend enfin le caractère d'une théorie quant au rôle que Ricardo lui assigne dans la théorie de la distribution des richesses, et cela d'autant plus certainement que l'on sait la sérénité avec laquelle il a considéré les résultats effrayants découlant des lois qu'il venait d'établir et qu'il jugeait inéluctables.

1. Pascal, *Pensées*, Sur l'éloquence.

De ces trois aspects, le second n'est pas le moins important. Nous avons vu comment la valeur se rattache directement à l'*Essai sur le bas prix du blé*. — Il s'est même développé au détriment des autres, de la première partie notamment où Ricardo a adopté sans démonstration le point de départ de toute l'étude, le postulat que le travail était le fondement de la valeur. Ainsi l'on peut conclure que le caractère de théorie « préconçue » revêtu dans les premiers ouvrages, les Pamphlets d'actualité, n'a pas été tout à fait dépouillé. La théorie de Smith reste la base de l'étude, la valeur est demeurée la notion admise à la première heure, une notion retouchée, plus élaborée et sur laquelle s'est édifiée la « thèse » ricardienne.

Mais déjà, sous l'épanouissement des rameaux qu'il a engendrés, le vieux tronc est presque entièrement caché, il disparaîtra tout à fait quand à cette notion, à cette thèse, succèdera enfin la « théorie de la valeur ».

DEUXIÈME PARTIE

LA THEORIE DE LA VALEUR

Nous nous sommes plus, en exposant la « thèse » ricardienne, à dégager ses imprécisions terminologiques où ses incompatibilités doctrinales et surtout le caractère paradoxal de la démonstration sur laquelle elle reposait, afin de montrer que toutes ces imperfections ne pouvaient d'abord laisser satisfait un esprit comme celui de Ricardo, polémiste assez averti pour juger aussi bien de ses propres œuvres que de celles d'autrui, et qu'elles offraient en même temps prise à la critique impartiale, cette critique si féconde puisque, dénuée de tout préjugé, elle base uniquement sur l'analyse approfondie d'un système, l'opinion qu'elle donne de sa validité.

D'autre part son caractère d'opportunité, qui privait l'étude de toute portée théorique, offrait prise encore et surtout à la critique des adversaires des systèmes ricardiens, de la valeur seulement ou plutôt de sa théorie générale de la répartition, de sa conception des profits, de la rente et des salaires.

Sous la pression de ces multiples attaques des modifications devenaient nécessaires et de forme et de fond.

Jusqu'à quel point les idées fondamentales vont-elles se transformer dans ce travail de perfectionnement ? Quel en est l'intérêt. Tel devient maintenant l'objet que nous proposons à nos recherches.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE L'EVOLUTION RICARDIENNE

Avant même que ne paraissent les *Principes*, la question de la valeur « ce mot scabreux »¹, était apparue à Ricardo hérissée de difficultés, dans sa *correspondance*, où nous suivons pas à pas l'élaboration de ses doctrines, nous le voyons souvent revenir sur les obstacles, qu'il rencontre en traitant de ce sujet², et à une époque où sans doute son chapitre de la valeur de la première édition des *Principes* avait revêtu sa forme définitive, il semble déjà averti de ses imperfections, tout au moins doutait-il de sa perfection : « J'ai été très embarrassé par la question du prix et de la valeur, mes premières idées sur ce sujet n'étaient pas correctes. *Mon opinion actuelle peut-être également imparfaite*, car elle conduit à des conclusions opposées à toutes mes opinions préconçues »³ Aussi, les critiques ne l'étonnèrent-elles pas, lorsque même il ne les trouvât pas trop indulgentes, et sa *correspondance* nous montre encore qu'il devint bientôt pleinement conscient des faiblesses de son étude, soit que sa définition de la valeur ne lui paraisse pas parfaite : « Il suppose que ma définition de la valeur est

1. *Lettre de Ricardo à J.-B. Say*, 18 août 1815, dans Say, *op. cit.*, p. 409.

2. *Letters of Ricardo to Malthus*, 7 février 1816, éd. Bonar, p. 111, 24 avril 1816, p. 115. « Des obstacles presque insurmontables s'opposent à mes progrès, et je trouve la plus grande difficulté à éviter la confusion dans le plus simple de mes exposés ».

3. *Id.*, 5 octobre 1826, p. 120.

correcte, alors qu'elle peut être très discutée » écrit-il à Hutches Trower¹ à propos d'une critique uniquement élogieuse de Mac Culloch que nous reprendrons bientôt ; soit qu'il tende à regretter le résultat paradoxal de ses développements : « Je souhaite qu'une plume capable rende claires mes opinions et les dépouille de cette apparence de paradoxe qu'elles revêtent maintenant »². Mais, souhaiter qu'un auteur partageant vos opinions vienne perfectionner votre système, n'est-ce pas s'imposer en même temps le devoir de le faire, ou de tenter de le faire, soi-même lorsque l'on est amené à reprendre ses propres théories ? Aussi est-il probable que dès ce moment l'intention de modifier, le cas échéant, son chapitre de la valeur était formée dans l'esprit de Ricardo, et quelques mois plus tard, un an à peine après la première publication du livre, elle devenait fermement arrêtée : « Je suis bien averti de ses grandes déficiences (de l'ouvrage) — je crains pourtant de n'être pas capable de les guérir dans une nouvelle édition, si elle était demandée »³. Ainsi Ricardo, premier de tous ses critiques, était décidé, mécontent de ses propres travaux, « sur le métier à remettre son ouvrage ».

L'accueil fait aux *Principes* avait cependant été assez favorable⁴ mais la valeur plus que tout autre point avait

1. *Letters of Ricardo to Hutches Trower*, éd. Bonar and Hollander, 1900, 18 septembre 1818, p. 57.

Hutches Trower était un banquier, il avait connu Ricardo à la Bourse, à propos des lettres de ce dernier au Morning chronicle, sur la controverse du Bullion. Trower collaborait lui-même au Times. Leur intimité naquit d'un goût commun pour les questions économiques : « Je me rappelle mon plaisir, quand j'appris, qu'aussi bien que moi, vous étiez un grand admirateur de Smith, et des premiers articles d'Économie Politique parus dans l'Edinburgh Review... », *id.*, 26 janvier 1818, p. 46.

2. *Letters of Ricardo to Malthus*, 16 décembre 1817, éd. Bonar, p. 147. Après avoir assuré Malthus du plaisir qu'il prendrait à lire son prochain livre (*Principes*, qui ne parurent qu'en 1820) bien qu'il soit certain que 9/10 des lecteurs ne préférèrent les opinions de Malthus aux siennes à cause de leur exposition meilleure.

3. *Letters of Ricardo to Hutches Trower*, 22 mars 1818, éd. Bonar et Hollander, p. 50. Il s'agit toutefois des *Principes* et pas spécialement du chapitre de la valeur.

4. Voir, par ordre chronologique, les lettres de Ricardo : à Trower, 23 août 1817 ; — à Malthus, 4 septembre 1817 ; — à Trower, 10 décem-

donné lieu à des critiques sévères et avait même ouvert la voie à de sérieuses polémiques.

Nous pourrions négliger les critiques qui, bien que connues de Ricardo, n'ont pas eu d'influence sur sa théorie de la valeur, soit parce qu'elles ne s'y intéressaient pas directement, tel l'article signé J. C. du *Blackwood's Edinburgh Magazine*¹ qui se préoccupait avant tout de l'opposition des intérêts des propriétaires fonciers et de la société, — soit parce que Ricardo les a négligées, estimant que l'on y avait mal interprété ses théories, comme l'article de la *British Review*, de décembre 1817, dont il juge que « En fait, l'auteur n'a pas vu la partie importante du sujet ; il l'a lu, mais il ne l'a pas étudié »², et il ne l'a même pas compris, tandis qu'un auteur anonyme qui y avait répondu dans le *Scotsman*, « a évidemment compris ce que j'entends dire, ce que le critique n'a pas fait »³; — soit parce que Ricardo se croyait incapable d'apporter les améliorations proposées : « La lecture attentive de l'article de la *British Review* m'a montré que votre critique était beaucoup trop favorable à mon livre. Je suis bien averti de ses grandes déficiences, mais je crains de n'être pas capable de les guérir dans une nouvelle édition si elle m'était demandée. Votre suggestion d'un long chapitre de définitions claires et concises serait très utile, mais elle demande un degré de précision et d'exactitude au delà de ce que je pourrais donner ». ⁴ Quant aux critiques de J.B. Say, Ricardo avait écarté par avance la principale d'entre elles

bre 1817 ; — à Malthus, 16 décembre 1817 ; — à Say, 18 décembre 1817 ; — à Malthus, 3 janvier 1818 ; — à Trower, 22 mars 1818 ; — à Malthus, 20 août 1818 ; — à Mac Culloch, 22 août 1818 ; — à Trower, 18 septembre et 2 décembre 1818 ; — à Mac Culloch, 24 décembre 1818 et 3 janvier 1819.

1. Octobre 1818.

2. *Letters of Ricardo, to Trower*, 10 décembre 1817, voir aussi Lettre à Say, 18 décembre 1817.

3. *Letters of Ricardo to Malthus*, 16 décembre 1817, éd. Bonar, p. 145. Il s'agit très probablement de Mac Culloch qui reviendra sur la question, *passim*.

4. Critique de Hutches Trower, *British Review*, mars 1818. Cf. *Letters of Ricardo to Trower*, 22 mars 1818, éd. Bonar et Hollander, p. 50.

bien avant que ne paraissent les *Principes*¹, et, en niant que l'utilité fût la mesure de la valeur, il avait repris ce point dans son étude. D'autre part, il ne connut les notes critiques que Say avait insérées dans l'édition française du livre² qu'après en avoir écrit la seconde édition³. Elles n'eurent aucune influence sur sa théorie de la valeur.

Si nous négligeons donc ces critiques, nous rencontrons deux grands courants, celui de la critique officielle, publique dès l'origine, dominée par une controverse entre Torrens et Mac Culloch, et celui dont nous ne trouverons à l'origine trace que dans la correspondance de Ricardo, la critique de Malthus qui lui opposera en même temps son propre système.

C'est contre la mesure de la valeur que Malthus avait dirigé ses critiques : « Je ne puis admettre avec vous que le travail fait, au sens où vous l'entendez, soit en théorie ou en fait la meilleure mesure de la valeur d'échange »⁴. Mais il estimait aussi que les facteurs de valeur choisis par Ricardo étaient erronés pensant que l'offre et la demande réglaient seules, le prix naturel, la valeur des marchandises. Ricardo ne se laissa pas convaincre, un changement dans les *dépenses de production* seul, pouvant, à ses yeux, entraîner une variation, permanente du prix des marchandises⁵. Cette critique de Malthus semble même avoir

1. *Lettre de Ricardo à Say*, 18 août 1815, dans Say, *op. cit.*, p. 409.

2. *Des principes de l'Economie politique et de l'impôt*, par David Ricardo, traduit par Constancio, avec notes explicatives et critiques de J.-B. Say, Paris (Aillaud), 1819, 2 vol., in-8°.

3. *Letters of Ricardo to Trower*, 20 décembre 1818. « La seconde édition de mon livre est sous presse. J'y ai fait très peu de modifications. Murray vient juste de recevoir un exemplaire d'une traduction française de la 1^{re} édition, le seul qui soit à Londres, avec des notes de M. Say. J'ai parcouru ces notes, elles peuvent être considérées comme la défense, par M. Say, de celles de ses opinions que je n'ai pas admises. Elles ne m'amèneront pas à décider lequel de nous deux est le plus près de la vérité. Je dois laisser les lecteurs impartiaux le faire... », éd. Bonar et Hollander, p. 71.

4. *Lettres de Malthus à Ricardo* (inédites). Ce passage est cependant cité par Ricardo, dans les *letters of Ricardo to Hutches Trower*, éd. Bonar et Hollander, p. 39 (23 août 1817).

5. *Letters of Ricardo to Malthus*, 30 janvier 1811, éd. Bonar, p. 148-149.

fortifié ses convictions « Je peux être aussi follement partial pour ma propre doctrine que je puis être aveugle à son absurdité. Je sais la forte disposition de chaque homme à s'abuser lui-même dans son avidité à prouver une théorie favorite, cependant, je ne peux m'empêcher de voir cette question comme une vérité qui admet une démonstration et je suis plein d'étonnement qu'elle admette un doute. Si vraiment l'on prouvait que cette doctrine fondamentale pour moi est fausse, j'admets que ma théorie entière tombe, mais je ne serais pas pour cela satisfait de la mesure que vous voudriez lui substituer »¹.

Cependant, cette critique devait rendre Ricardo plus sensible aux critiques nouvelles qui, s'élevant contre sa théorie porteraient sur cette même partie de son exposé.

Quant à cette seule partie de la critique officielle que nous avons décidé de retenir, elle débuta par un article de Mac Culloch² qui adoptant sans discussion la mesure de valeur choisie, la quantité de travail dépensée à la production des marchandises, insista alors, dans un article exclusivement approubatif, sur le caractère universel que Ricardo avait voulu lui donner, montrant à nouveau, avec une précision très supérieure à celle de son « maître » que le paiement des rentes, et même l'accumulation des capitaux ne pouvait pas modifier la règle applicable à l'enfance des sociétés. Puis il reprit enfin la démonstration paradoxale des mouvements inverses des salaires et des prix, l'affirmation que la hausse des salaires n'entraînerait qu'une baisse des prix.³

Cet article, accueilli avec la plus grande faveur par Ricardo et les partisans de son système⁴ eut cependant

1. *Id.*, p. 149.

2. *Edinburgh Review*, n° LIX, juin 1818, « on Ricardo's Principles of Political Economy and taxation ».

3. Mac Culloch, libre-échangiste comme Ricardo partageait son opinion quant aux effets des Corn Laws et aux bienfaits à attendre de leur abrogation.

4. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 22 août 1818 : « Je pense que vous serez heureux de savoir qu'il (James Mill) pense que votre article est un essai magistral sur la science, qui aidera beaucoup à répandre des vues correctes sur une des plus complexes de ses parties », éd. Bonar et Hollander, p. 11.

la singulière fortune, parce que sa clarté et sa précision rendaient plus évidents encore les défauts de la théorie de la valeur, de soulever une réaction assez violente même chez des auteurs qui, par ailleurs, partageaient les mêmes idées que Ricardo. Lui-même, avons-nous vu, et bien qu'il fût très reconnaissant à Mac Culloch d'un article qui allait l'aider à divulguer ses opinions : « J'ai déjà entendu dire ... que ceux qui ne pouvaient me comprendre *moi*, vous comprenaient *vous*, des plus clairement. Je peux vous remercier pour ce service »¹, Ricardo, apportait cependant quelques réserves à l'enthousiasme de son « converti »² : « Il suppose que ma définition de la valeur est correcte, alors qu'elle peut être très discutée »³ et Torrens, à son tour, attaqua la doctrine ricardienne de la valeur.

Partant, comme Mac Culloch, de la mesure de la valeur, Torrens⁴ estime que Ricardo eut tort de vouloir étendre aux sociétés capitalistes une règle que Smith avait justement limitée aux sociétés primitives. Ricardo admet bien que l'emploi de capitaux de durées différentes apporte une exception au principe, mais cette prétendue exception le renverse en réalité, car loin d'être exceptionnel, l'emploi de capitaux de durées inégales est au contraire pour Torrens une règle d'application générale. D'autre part, des capitaux, même de durée égales, peuvent mettre en action des quantités différentes de travail et produire cependant des marchandises de même valeur, car la concurrence les ramène toujours au même niveau.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Letters of Ricardo to Trower*, 18 septembre 1817, *supra*, p. 90-91.

4. « Strictures on M. Ricardo's doctrine respecting exchangeable value ». Article signé R. dans l'*Edinburgh Magazine and Literary Miscellany*, octobre 1818, p. 335-338.

N'ayant pu nous procurer cet article, nous empruntons ces références à M. J.-H. Hollander, note dans les *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, p. 13. Voir aussi J.-H. Holl. David Ricardo, a centenary estimate Baltimore, 1910. Quelques extraits de la critique de Torrens ont été relevés par Ricardo et publiés dans Ricardo : *Minor papers on the currency question*, p. 129-133.

Ainsi, non seulement des valeurs égales seront produites par des capitaux et des travaux égaux, mais encore, pourront l'être dans des conditions très différentes ; il n'y a donc pas une connexion nécessaire entre l'égalité des capitaux et des travaux et celle des valeurs produites, donc, ce n'est pas la quantité de travail qui détermine la valeur d'échange : « Quand le capital est fait de proportions différentes de matières premières et de salaires, quand le taux des salaires vient à être plus haut dans un emploi que dans l'autre, quand les capitaux ont différents degrés de durée, et quand étant de durée égale la dépense pour les salaires est différente, la valeur du produit ne sera pas en proportion de la quantité de travail employé pour lui »¹.

Mac Culloch reprit alors la défense de la doctrine de Ricardo contre ces critiques² : la quantité de travail qui règle la valeur n'est pas seulement celle qui est mise en œuvre par le capital, mais celle qui est actuellement incorporée dans ce capital, qui a été dépensée pour l'accumuler. C'est alors qu'il écrivit la célèbre formule « Qu'est-ce que le capital sinon du travail accumulé ? »³.

La controverse des deux critiques se résout donc en un double mouvement contradictoire, le travail dépensé à la production des marchandises mesure absolue de la valeur pour l'un, ne peut être pour l'autre qu'une mesure relative.

Quant à Malthus il l'écartait tout à fait.

Or, la critique de Torrens correspondait au fond, aux convictions de Ricardo : « J'ai clairement établi dans mon livre que la valeur n'est pas seulement réglée par la quantité de travail quand les capitaux employés ne sont pas

1. Torrens, cité par M. Hollander, *Letters...*, p. 16.

2. M. Ricardo's theory of Exchangeable value vindicated from the objections of R. » article signé M. dans l'*Edinburgh Magazine and Literary Miscellany* n° suivant, novembre 1818, d'après M. Hollander, *op. cit.*, p. 16.

3. *Id.*

de durée égale »¹. écrivait-il à Mac Culloch à ce propos, avant même d'avoir lu la critique de Torrens, mais après avoir discuté la question, en communiquant au premier une addition² qu'il allait apporter à son texte, dans la deuxième édition de son livre qui venait de lui être demandé par son éditeur³, afin de répondre définitivement à la critique prévue.

L'œuvre de transformation commençait.

1. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 24 novembre 1818, éd. Hollander, p. 14. Voir aussi, Ricardo, *Minor papers...*, p. 129-133.

2. « Le même résultat se produira si les capitaux sont de durée inégale. Si par la nature de deux commerces différents, dans lesquels des capitaux égaux sont employés, un manufacturier ne peut apporter au marché la marchandise qu'il produit en moins d'un an, alors que l'autre peut apporter la sienne en 3 mois, la marchandise du premier baisserait en valeur relative par rapport à celle du second, avec chaque hausse des salaires et baisse des profits. Il n'est pas nécessaire de faire des calculs plus approfondis pour montrer que ceci est vrai, car cela repose précisément sur le même principe que le cas déjà considéré, c'est-à-dire les différents degrés de durée de deux capitaux égaux ». *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 24 novembre 1818. Le passage fut inséré. *Princ*, 2^e éd., 1819, p. 36.

3. « La manière favorable dont vous m'avez critiqué m'a certainement été très agréable. M. Murray m'a très soudainement demandé la permission d'imprimer une seconde édition de mon livre. Sa vente semble beaucoup avoir été accélérée par la critique distinguée que vous en avez faite, et M. Murray est assez bon économiste pour savoir que son intérêt est d'augmenter l'offre avec la demande, et il semble aussi averti que la demande de certains articles est surtout gouvernée par le caprice ». *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 24 novembre 1818, éd Hollander, p. 14.

CHAPITRE II

DE LA NOTION A LA THEORIE DE LA VALEUR LA VALEUR ET LE TRAVAIL

La deuxième et la troisième édition des *Principes* (1819 et 1821) furent, pour Ricardo, l'occasion d'apporter à son étude de la valeur les modifications que la critique et de plus amples réflexions lui avaient révélées nécessaires.

Une première insuffisance nous était apparue, nous nous sommes basés sur elle pour établir que la valeur était demeurée au fond de la pensée de Ricardo une notion empruntée à Smith, puisqu'il avait admis, mais sans le démontrer que la quantité de travail dépensée à la production des marchandises réglait leur valeur échangeable, et insuffisamment montré qu'elle en fut la mesure.

La même insuffisance demeure dans la deuxième édition des *Principes*, mais en 1820, Malthus, dans ses propres *Principes*, avait attaqué la mesure choisie par Ricardo, il avait écarté le travail incorporé pour revenir à l'exemple de Smith au travail commandé, le travail dépensé était, en effet, insuffisant à ses yeux pour rendre compte des variations de la valeur échangeable qui tenaient à d'autres

1. Malthus. *Principles of Political Economy, considered with a view to their practical application*, Londres, 1820.

causes que le travail même, les variations dues aux proportions et à la durée différentes des capitaux, au paiement de la rente — la rente étant pour Malthus un élément de la valeur — ou d'impôts.

Ricardo cependant demeurerait fidèle au travail incorporé, dépensé, et dans sa deuxième édition, en réplique donc aux *Principes* de Malthus, il va enfin établir les raisons de sa préférence dans la première section de son chapitre de la valeur destinée à montrer que « *la valeur d'une marchandise ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échangera, dépend de la quantité relative de travail qui est nécessaire à sa production, et non de la plus ou moins grande rémunération payée pour ce travail* ».

Après les critiques adressées au travail commandé, variabilité et non équivalence avec le travail dépensé, et aux mesures pratiques de Smith monnaie ou blé, variables elles aussi, et reproduites de ses premières éditions, mais étendues maintenant de la doctrine de Smith à celle de Malthus, il arrive enfin à sa démonstration :

soient deux marchandises (que nous appellerons A et B) dont la valeur relative a changé. Laquelle est responsable de ce changement ?

Ricardo compare alors chacune d'elles à la valeur de plusieurs autres marchandises, chaussures, chapeaux, sucre, fer etc... et constate que la première A, s'échange contre la même quantité de ces différentes marchandises qu'avant le changement survenu entre A et B ; au contraire, la seconde marchandise B, s'échange maintenant contre des quantités différentes de chacune d'elles. Ceci l'autorise à conclure, « avec grande probabilité » que la variation de valeur s'est produite dans B, et non dans ces divers produits.

Si alors en examinant de plus près les conditions de la production de toutes ces marchandises l'on s'aperçoit que les quantités de travail et de capital nécessaires à la production de B seule, se sont modifiées, il n'est plus seulement probable, mais certain que c'est la valeur de B qui a changé

et l'on découvre en même temps la cause de ce changement.

Pour compléter ces développements, Ricardo suppose alors qu'une once d'or s'échange pour une moindre quantité des différentes autres marchandises en même temps que, par la découverte de nouvelles mines ou de machines extractives plus productives, l'on obtient la même quantité d'or avec moins de travail, ce qui lui permet de dire que, la plus grande facilité de production de l'or, *c'est-à-dire, la plus petite quantité de travail nécessaire pour obtenir une once d'or*, est la cause du changement de valeur relative de l'or, par rapport aux autres marchandises¹.

Pour faire cette démonstration, Ricardo reprend la méthode que déjà il avait choisie dès la première édition de son livre pour montrer que l'accumulation des capitaux ne modifiait pas le principe applicable à la valeur dans l'enfance des sociétés. Mais, nous n'avions pu admettre alors que ses développements fussent suffisants, puisqu'ils servaient seulement à prouver un principe admis *a priori*².

1. « La valeur relative de deux marchandises change, et nous désirons savoir celle qui a réellement éprouvé la variation. Si nous comparons la valeur actuelle de l'une avec les chaussures, les bas, les chapeaux, le fer, le sucre et toutes les autres marchandises, nous trouverons qu'elle s'échange pour exactement la même quantité de toutes ces choses qu'avant. Si nous comparons l'autre avec les mêmes marchandises, nous trouvons qu'elle a varié par rapport à elles toutes : nous pouvons alors, avec grande probabilité inférer que la variation s'est produite dans cette marchandise, et non dans celles avec lesquelles nous l'avons comparée. Si, en examinant plus étroitement toutes les circonstances liées à la production de ces diverses marchandises nous trouvons qu'il faut exactement la même quantité de travail et de capital pour produire les chaussures, les bas, les chapeaux, le fer, le sucre, etc... ; mais s'il ne faut pas la même quantité qu'avant, pour produire la seule marchandise dont la valeur relative a changé, la probabilité se change en certitude, et nous sommes sûrs que la variation s'est opérée dans cette seule marchandise : nous découvrons alors aussi la cause de sa variation.

Si je constatais qu'une once d'or s'échange pour une moindre quantité de toutes les marchandises ci-dessus énumérées, et de beaucoup d'autres ; et si, en outre, je constatais que par la découverte d'une mine nouvelle et plus féconde, ou par l'emploi d'une machine d'un meilleur rendement, une quantité donnée d'or pourrait être obtenue avec une moindre quantité de travail, je serais autorisé à dire que la cause de l'altération de l'or par rapport aux autres marchandises fut la plus grande facilité de production, ou la plus petite quantité de travail nécessaire pour l'obtenir ». *Princ.*, III^e éd., p. 9-10. Wks., p. 13 Guill., p. 12 et 13.

2. *Supra.*, p. 53-4.

Ici, les choses sont devenues plus complexes, Ricardo va à la fois *établir* et *prouver* que la valeur repose sur la quantité de travail dépensée à la production. Et sa démonstration est générale, elle s'entend aussi bien des sociétés capitalistes que des sociétés primitives, puisque Ricardo considère les « conditions » de la production, travail et capital¹.

Nous voyons comment, la double constatation d'une variation de la valeur et des conditions de la production d'une marchandise le conduit à rapprocher les deux phénomènes, puis à songer à les rattacher par un lien de causalité, pour acquérir enfin la certitude du bien fondé de ce rapport puisqu'il peut le retrouver dans les variations de la valeur d'une marchandise quelconque, de l'or en l'occurrence.

C'est donc par *induction* que Ricardo arrive à établir le principe qui règle la valeur. Nous retrouvons en effet, dans sa démonstration, le processus même de l'induction baconnienne, de la méthode expérimentale : c'est par « l'observation » des variations concomitantes, ou plutôt, car bien que juste, l'expression, s'agissant de Ricardo, serait anachronique c'est par « l'établissement d'une table de degrés » des variations de la valeur d'une marchandise et de la quantité de travail nécessaire à sa production qu'il est conduit à formuler « l'hypothèse » d'une relation causale entre ces deux variations, puis une « expérimentation » vient vérifier son hypothèse et lui permet enfin de la transformer en « loi ».

Malheureusement, en dépit de sa forme, cette démonstration demeure dialectique, car les observations comme les expérimentations ne portent pas sur des données réelles mais hypothétiques ; Ricardo ne possédant pas, et ne pouvant pas posséder les éléments nécessaires à l'établissement strictement expérimental de sa loi². Mais, si d'un

1. Cependant, dès la 2^e éd., des *Principes*, Ricardo avait limité à l'enfance des sociétés l'application de la règle de la valeur travail et les exceptions nées de l'accumulation du capital subsisteront ici encore. Cf. *Princ*, 2^e éd., p. 39. Wks., p. 27, Guill., p. 31.

2. Statistiques par exemple.

point de vue purement méthodologique, il est certain qu'une démonstration expérimentale basée sur des hypothèses est logiquement incohérente, par conséquent sans valeur, il n'est pas moins certain que Ricardo la jugeait pleinement valable et même inattaquable, qu'il estimait donc avoir rigoureusement établi ou démontré sa loi. Plutôt que d'entreprendre une discussion assez vaine sur le bien fondé de cette conviction, nous préférons, la considérant comme une donnée objective, rechercher quel a été son rôle et son importance dans la doctrine ricardienne.

Cette démonstration présente une double importance, quant à la formation de la théorie de la valeur elle-même, et quant à la méthode de Ricardo.

Le souci — tardif — de démontrer un principe sur lequel reposait tout son système, nous montre que Ricardo avait acquis une conception nouvelle du rôle de l'étude de la valeur, ou plutôt adopté une attitude nouvelle vis-à-vis d'elle. Nous avons vu comment, dans la première édition des *Principes*, il avait utilisé la valeur pour justifier sa politique libre échangiste, dans la polémique engagée autour des Corn Laws, comment elle lui avait servi à établir sa thèse des mouvements inverses des salaires et du prix. Ce caractère de polémique qui subsiste en apparence dans la deuxième édition des *Principes*, — l'on y retrouve encore les mêmes exemples extrêmes —, est enfin dépouillé ici (ces exemples ont disparu). Mais, la critique, comme il arrive souvent, s'était moins attaquée aux résultats que Ricardo prétendait défendre qu'à la théorie, aux principes, sur lesquels il les avait établis, et avait orienté l'attention de l'auteur vers cette théorie elle-même, la détournant d'autant plus facilement de ses préoccupations premières, que l'actualité s'était modifiée¹, qu'il devenait donc moins important pour Ricardo de défendre une position déjà dépassée qu'un principe dont il avait fait la base de son

1. Reprise des discussions monétaires, *infra*, mesure de la valeur, p. 149 et ss.

système. C'est alors à l'analyse de ce principe lui-même qu'il s'attachera désormais. Ce ne sera plus une notion « préconçue » nécessaire à l'édification d'une thèse, mais une véritable « théorie », puisqu'il ne cherchera plus maintenant qu'à connaître la réalité des choses.

Voici donc un premier point sur lequel nous pouvons constater une « évolution » *c'est le passage de la notion à la théorie de la valeur*, de la thèse à la recherche désintéressée de la vérité.

D'aucuns pourraient cependant nier ce caractère désintéressé que nous attachons à la nouvelle conception de Ricardo, invoquant très justement le rôle joué par la critique à l'origine de cette transformation, et la survivance d'un élément de controverse dans l'étude de la valeur. Mais, comme cette discussion est engagée pour rechercher la vérité abstraite et non plus pour justifier une attitude concrète, cette controverse, purement théorique elle-même est également désintéressée, l'analyse de la réalité et surtout d'une réalité aussi complexe que la valeur n'ayant jamais exclu la critique d'interprétations différentes.

Toutefois, et pour éviter de faire une *trop grande place* à la controverse, Ricardo s'était résigné, sur les conseils de Mill, de Trower et de Mac Culloch à ne pas incorporer à la troisième édition de ses *Principes*, ses critiques de l'Economie Politique de Malthus, ses « Notes sur Malthus »¹ presque entièrement consacrées à la valeur.

Une autre modification, plus apparente vient confirmer cette première transformation : l'exposé plus systématique du sujet par la division du chapitre de la valeur en « sections » résumées en de brefs intitulés. Mis ainsi en évidence les points principaux des développements s'opposèrent mieux, la pensée de l'auteur devenait plus facile à comprendre, ses étapes plus aisées à suivre, et les perfectionnements

1. Ricardo, *Notes on Malthus*, édité par J.-H. Hollander et T.-E. Gregory The Johns Hopkins Press. Baltimore, 1928.

d'une édition à l'autre plus sensibles. Il serait vain de se baser sur ces seules modifications, quelle qu'en soit l'importance, pour juger de la véritable portée de « l'évolution ricardienne », mais considérées dans l'ensemble des transformations, en corrélation surtout avec celle que nous venons de dégager, nous y voyons un argument nouveau en faveur de la conclusion que nous avons adoptée, l'édification de l'étude de la valeur en « théorie » de la valeur.

La démonstration du principe que la valeur d'une marchandise est réglée par la quantité de travail nécessaire à sa production, qui nous a révélé cette première évolution de la doctrine ricardienne, présente un autre très grand intérêt.

Pour faire cette démonstration, Ricardo a recouru, avons nous vu, à la méthode expérimentale, ayant établi sa « loi » de la valeur sur les variations concomitantes de la valeur et de la quantité de travail dépensée. Il a donc substitué, ou plutôt ajouté, car les premiers développements subsistent à côté de la démonstration nouvelle, le raisonnement inductif, au raisonnement déductif qui justifiait, à l'origine, son choix du travail dépensé pour règle de la valeur des choses.

1^{re} Phase

La valeur est réglée soit par le travail dépensé, soit par le travail commandé (sous-entendu).

La valeur n'est pas réglée par le travail commandé.

Donc, la valeur est réglée par le travail dépensé

2^e Phase

Observation : variations concomitantes de la valeur et du travail dépensé.

Hypothèse : la valeur est-elle réglée par le travail dépensé ?

Expérimentation : la valeur de l'or diminue quand il faut moins de travail pour le produire.

Loi : La valeur est réglée par le travail dépensé.

Ricardo a donc remplacé ou ajouté au rapport *logiquement* nécessaire de la valeur et du travail dépensé un rapport *expérimentalement* nécessaire de ceux-ci, dont la certitude est par conséquent *in abstracto*, infiniment moins grande, et destiné cependant à mieux convaincre ses adversaires !

Ricardo avait-il eu conscience des fautes logiques de son premier raisonnement (prémisses insuffisantes) ? Nous ne le croyons pas, puisqu'il a laissé subsister intacts ces développements ; c'est donc que *la méthode elle-même*, et non l'emploi qu'il en avait fait *lui était apparue insuffisante*, sinon, il n'aurait pas jugé utile de recourir à un autre procédé pour démontrer la règle choisie.

En dépit de sa propre affirmation : « Si je suis trop théorique (ce que je crois être réellement le cas) je pense que vous êtes (Malthus) trop pratique. Il y a tant de combinaisons et tant de causes opérant en Economie Politique, qu'il y aurait un grand danger à invoquer l'expérience en faveur d'une doctrine particulière, à moins que nous ne soyons certains que toutes les causes de variations ont été vues, et leurs effets dûment estimés »¹, En dépit de cette affirmation, Ricardo est obligé de recourir sinon à l'expérience, du moins à la méthode expérimentale et cette simple démonstration jette une lumière utile sur sa véritable méthode.

L'on s'accorde généralement pour faire de la méthode ricardienne l'exemple le plus frappant de la méthode déductive², mais peut-être a-t-on parfois confondu sa méthode même, c'est-à-dire le procédé au moyen duquel il acquérait ses opinions ou créait ses lois, avec la manière dont il exposait ses idées.

Ricardo homme d'affaire, puis homme politique, toujours en contact avec la réalité, obligé de connaître les

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 7 octobre 1815, éd. Bonar, p. 96.

2. H. Denis, *op. cit.*, p. 128, *passim*. E. Halévy, *Formation du Radicalisme philosophique*, 1901, t. II, chap. II, p. 214, et suiv. En sens contraire Patten, *op. cit.*, *passim*, E. Gonner. *Introduction* à l'édition par cet auteur de Ricardo. *Economics Essays*, 1923, p. 1.

événements de les comprendre et d'en tenir compte, nous semble au contraire avoir constamment basé sur eux ses opinions intellectuelles et théoriques, comme son activité pratique. N'y a-t-il pas du reste, une certaine contradiction à reconnaître à la fois que sa méthode est déductive et qu'il a sans cesse été dominé par les circonstances économiques ? Ses *Essais Economiques* ne sont-ils pas tous des pamphlets d'actualité dont les principes sont en étroite relation avec des faits, *sur lesquels il désirait agir* ? et ses théories, mêmes les plus abstraites, destinées à interpréter les faits concrets, ou plutôt ces faits particuliers qui se déroulèrent sous ses yeux ? ¹.

Il a donc raisonné du particulier au général, et sa méthode eut été véritablement inductive s'il ne s'était pas contenté de l'observation de quelques phénomènes, ou de certains de leurs aspects seulement pour généraliser un peu trop hâtivement et édifier ses lois sur un nombre trop restreint de faits, sinon de suppositions. Mais, ces hypothèses elles-mêmes le rapprochent de l'induction, car, destinées le plus souvent à cacher l'absence de données réelles elle s'apparentent aux phénomènes, mais elles sont des phénomènes hypothétiques, et donc abstraits à ce point de vue, mais cependant particuliers et Ricardo édifie ses principes généraux sur elles, alors que s'il procédait par déduction véritable il emploierait ces principes généraux pour interpréter les cas particuliers, réels ou supposés, de même que dans la première édition des *Principes*, ayant admis et établi déductivement la règle de la valeur travail il s'en était servi pour critiquer les mesures pratiques choisies par Smith, travail commandé, blé ou argent.

Ou bien, les suppositions de Ricardo lui servent à illus-

1. Ch. Dunbar, *Ricardos use of facts*. Quart. Journ. of Econ., 1887, p. 474-76
Le Pr. Dunbar attribue le caractère abstrait des *Principes*, qui les oppose aux Pamphlets d'actualités, au fait qu'ils furent écrits sans intention d'être publiés, destinés par conséquent à un nombre très restreint de lecteurs, très au courant des événements, et il compare les hypothèses, auxquelles recourt Ricardo pour illustrer les développements à celles que l'on émet dans une discussion, pour mieux convaincre ses adversaires.

trer les principes établis : « Vous considérez mon livre comme plus pratique que je ne voulais qu'il fût. Mon objet était d'éclaircir les principes et pour cela j'imaginai des cas frappants, me permettant de montrer comment ces principes opéraient »¹. Ceci correspond à la seconde phase de l'induction, le retour du général au particulier, la vérification des « hypothèses », il s'agit d'une explication des principes par les faits, et non pas d'une interprétation des faits par les principes.

Quant à la recherche, par Ricardo des seuls effets permanents des phénomènes : « Il me semble qu'une des grandes causes de nos divergences sur les sujets que nous avons si souvent discutés (Malthus et lui) est que vous avez toujours dans l'esprit les effets immédiats et temporaires des changements particuliers, alors que je mets ces effets immédiats et temporaires tout à fait de côté et que je fixe mon attention sur l'état permanent des choses qui en résultera. Peut-être estimez-vous ces effets temporaires trop hautement, alors que je suis trop disposé à les sous-évaluer. Pour traiter le sujet tout à fait bien, ils devraient être soigneusement distingués et mentionnés et leurs dûs effets attribués à chacun »².

Recherchant les lois universelles du monde économique, ses lois statiques et surtout dynamiques, car l'idée du progrès historique est fondamentale dans la pensée de Ricardo : le « principal problème »³ étant l'étude de la marche naturelle des rentes, profits et salaires, il inclinait naturellement à négliger les variations temporaires des phénomènes pour ne s'attacher qu'à celles de leurs manifestations qu'il estimait devoir rencontrer en tous temps et en tous lieux aux caractères permanents. (Remarquons du reste, que bien qu'il admette l'évolution historique des sociétés, Ri-

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 4 mai 1820, éd. Bonar, p. 167.

2. *Id.*, 24 janvier 1817, p. 127 rapprocher 7 octobre 1815 citée, *supra*, p. 113. Dans les deux cas Ricardo a eu une vision très claire de la véritable méthode.

3. *Princ.*, 1^{re} éd., Préface, Wks., p. 1, Guill., p. 1.

cardo n'a pas eu de philosophie historique, ses lois sont universelles, les salaires, les rentes et les profits se modifieront, mais pas sa loi générale de la distribution)¹.

Seulement, ce procédé risque de donner un caractère artificiel, sinon erroné, comme Malthus a très justement répliqué, aux résultats obtenus au mépris de ces multiples influences. « J'admets avec vous qu'une cause de nos divergences d'opinion est celle que vous mentionnez. Je suis certainement disposé à en référer fréquemment aux choses telles qu'elles sont, comme le seul moyen de rendre ses écrits pratiquement utiles à la société, et je pense aussi, comme le seul moyen d'éviter de tomber dans les erreurs des tailleurs de Laputa, et *par une faute légère à l'origine d'arriver à des conclusions les plus éloignées de la vérité...* Un auteur peut certainement faire toutes les hypothèses qu'il voudra ; mais s'il suppose une chose qui n'est pas du tout vraie en pratique, il s'empêche lui-même de tirer aucune conclusion pratique de ces hypothèses²... ».

Néanmoins, maintenant qu'après l'écoulement de plus d'un siècle nous pouvons estimer à la fois avec plus d'objectivité et plus d'impartialité la valeur véritable des doctrines ricardiennes, nous ne partagerons pas sans qualifications le jugement sévère de Malthus, car en dépit de ce point de départ critiquable et bien qu'il ait volontairement négligé certains aspects des phénomènes, dont le prétendu caractère accidentel eut risqué de rendre contingentes des lois qu'il voulait universelles, Ricardo a cependant brossé une peinture exacte de l'Economie, mais, *de l'économie anglaise de son temps*.

C'est pourquoi sa méthode, quoiqu'à base inductive n'est pas véritablement inductive, ou plutôt l'est imparfaitement, car ses observations ont été incomplètes, il a géné-

1. Parce qu'il lui donne précisément pour base le principe de la population de Malthus et la fertilité décroissante du sol (le rendement décroissant) qu'il juge immuables.

2. *Lettres de Malthus à Ricardo* (inédites), 26 janvier 1817. Voir cependant quelques extraits dans J.-M. Keynes. *Essays in Biography*, Londres, 1933.

ralisé trop hâtivement sur des cas concrets ni assez nombreux, ni assez bien analysés. Il a été, comme il l'a dit lui-même à Mac Culloch « trop téméraire »¹, ayant décidé de ne considérer que les caractères permanents des phénomènes il fut souvent conduit à croire permanent, c'est-à-dire universel, ce qui n'était que temporaire ou local en réalité, mais tellement important au moment où il écrivait qu'il en fit tout naturellement la caractéristique absolue du phénomène. C'est ainsi, pour reprendre l'exemple classique mis en lumière par Carey², qu'il a basé sa loi de l'appropriation historique des terres sur leur fertilité décroissante, d'après le seul exemple de l'Angleterre, qui, depuis de longues années déjà, mais depuis ce temps seulement, s'était attaché à défricher ses bruyères et à vaincre ses marais.

D'un autre côté et toujours à cause de l'imperfection de ses observations, Ricardo n'a pas toujours réussi à trouver la loi universelle des phénomènes. C'est ainsi, comme l'a très justement montré le Professeur Patten³ qu'il a étudié l'incidence des différents impôts du système fiscal anglais, mais qu'il n'a pas su dégager la théorie générale de l'incidence⁴.

Ce rôle indiscutable de l'induction est-il un rôle exclusif ?

La déduction véritable non seulement est artifice d'exposition ou déduction que nous qualifierons de verbale, auquel l'on recourt le plus souvent pour expliquer les résultats de recherches inductives, la déduction formelle et non seulement formaliste n'est pas étrangère à la pensée de Ricardo.

Chemin faisant en exposant sa théorie de la valeur, nous avons dû faire allusion à certains de ses grands principes

1. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 22 juin 1819, éd. Hollander, p. 32.

2. Carey, *Principes de la science sociale*, trad. Irse., t. I, p. 127.

3. Patten, *op. cit.*, pp. 342 à 44.

4. Ricardo le reconnaît du reste lui-même en invitant Mac Culloch à en faire une étude définitive. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*.

sans lesquels ses développements restaient obscurs. Nous l'avons vu invoquer le principe de la population de Malthus pour expliquer le mouvement historique de la rente, l'intérêt personnel, la libre concurrence et encore le principe de la population pour expliquer l'unité du taux des profits et sa dépendance des profits agricoles ; plus généralement encore, et bien qu'il ne soit pas possible de l'exposer ici sa théorie de la distribution entière, la manière dont s'établissent les proportions du produit annuel entre les trois classes de la société, découle aussi de ces grands principes, dans tous ces cas, les principes particuliers dépendent de principes plus généraux, ils ont donc été établis de façon déductive, et sur ce point l'accord est unanime.

Il convient alors de déterminer les parts respectives de la déduction et de l'induction dans le raisonnement de Ricardo. Ce sont, dans son œuvre, les phénomènes de la répartition des richesses, qui étaient les plus nouveaux et qui sont les plus complexes et les plus abstraits de la science économique qu'il a étudiés de la façon la plus déductive, où l'induction est la moins grande et la plus imparfaite, car nous avons vu sur quelles bases insuffisantes, incomplètes ou arbitraires il avait tendance à établir ses lois « expérimentales » — et c'est là précisément que s'est le mieux révélé ce défaut, qu'au contraire nous ne rencontrons pas dans ses doctrines financières, expression théorique des phénomènes dont Ricardo avait une connaissance intime et concrète ; ses écrits monétaires sont à la fois les moins déductifs, les plus inductifs — et les plus parfaits.

C'est donc dans l'étude des phénomènes qu'il connaissait le plus mal que la déduction a joué le plus grand rôle, et ce sont cependant ceux qu'il aurait dû analyser avec le plus de précision. Mais dans l'œuvre de Ricardo le rapport de la déduction à l'induction correspond à peu près au degré d'abstraction des faits retenus. Abstraire et généraliser sont deux opérations intellectuelles analogues, et de même que Ricardo n'est pas toujours arrivé à trouver la loi générale qui régit différents cas concrets — l'incidence des dif-

férents impôts et les lois de l'incidence —, nous pouvons nous demander s'il n'a pas rencontré une difficulté semblable, mais inverse, lorsqu'il s'est agi de décomposer l'idée ou le phénomène abstrait et général en ses éléments individuels, — facteurs psychologiques notamment —, et si la même négligence qui l'avait porté à considérer quelques phénomènes seulement, et la même tendance à l'universalité qui lui avait fait négliger certains aspects des dits phénomènes, ne l'ont pas conduit à simplifier ici encore, et à admettre comme base irréfragable ces grands principes généraux dégagés par Adam Smith ou d'autres, le principe de la population de Malthus, qui lui apparaissaient indiscutables, et peut être plus comme des donnés de fait que comme des lois scientifiques et qui lui permettront d'interpréter plus aisément les phénomènes complexes, au sein de limites ainsi définies.

Il faut nous rappeler en effet quelle fut la formation économique de Ricardo, son premier contact avec ces question avait été un contact théorique et l'édification de sa doctrine propre comportait tout spécialement ici la double opération critique et constructive dont nous avons esquissé les traits. Une théorie adoptée comme juste servit tout naturellement à interpréter les événements jusqu'à ce que les caractères nouveaux de ceux-ci, ou les apports de théories récentes éveillent l'idée de son insuffisance et la nécessité de la modifier, — de modifier tout au moins celles de ses conclusions qui ne sont plus d'accord avec les circonstances actuelles. Mais tous les autres principes originaires demeurent acquis, et forment le cadre des doctrine nouvelles ou renouvelées, qui serviront à leur tour de base aux recherches ultérieures ¹, ce qui, nous explique en même

1. Rappelons comment la rente, issue de l'intérêt personnel (moindre effort), du principe de la population et de la propriété privée vient se fondre dans la théorie des profits grâce aux principes de l'unité du taux des profits, de l'intérêt personnel et de la libre concurrence, comment la théorie de la valeur vient corroborer ces résultats et servir de base aux lois de la distribution, puis le rebondissement de celles-ci sur les valeurs relatives. Cohésions qui n'ira pas sans pétitions de principes, mais qui n'en a pas moins de grandeur.

temps l'insuffisance de celles de ses inductions qui s'effectueraient dans ce cadre préétabli.

Ainsi, la véritable méthode de Ricardo est une combinaison complexe d'induction et de déduction.

Dans un cadre général formé de quatre grands principes empruntés à ses prédécesseurs, principe de l'intérêt personnel, de la libre concurrence, de la propriété privée et principe de la population et sous leur contrôle par déduction, l'induction apporte les éléments de la vie réelle et selon la complexité des phénomènes *par rapport à Ricardo*, la déduction vient à nouveau lui prêter une assistance susceptible de multiples degrés.

Mais s'étant proposé de rechercher les lois universelles du monde économique. Ricardo recouru à la déduction pour les exposer, comme il est habituel, si bien qu'une *forme* presque exclusivement logique a souvent trompé les interprètes. Par là se manifeste l'influence de James Mill¹, qui l'avait décidé à publier plusieurs de ses ouvrages², et qui s'était aussi appliqué à lui enseigner cette doctrine théorique et rationnelle qu'il avait emprunté aux « Economistes », aux physiocrates et à J. B. Say, et qui avait induit Ricardo à rechercher les lois permanentes des phénomènes, la théorie, souci nouveau qui n'existait pas encore entièrement chez Adam Smith, bien qu'il eut subi, à côté de l'influence de Hume, celle des Physiocrates, et qui marquant la forme sinon toujours la structure interne de l'économie ricardienne, la rapproche bien plus de l'Ecole française que du Benthamisme, pour qui l'Economie Politique demeurerait un art, la théorie étant absolument absorbée dans la pratique. Cette influence indirecte du rationalisme français³, grâce à l'intermédiaire de Mill, jointe à un certain

1. Cf., E. Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, t. II, chap. II.

2. Propositions pour une circulation économique et sûre, *letters of Ricardo to Malthus*, 17 octobre 1815 et 25 décembre 1815. Principes. Lettre à Say, 18 août 1815, article sur le Système d'amortissement *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 18 décembre 1819. (Appendice)

3. « C'est maintenant ce même rationalisme français, qui se transmettant des physiocrates aux idéologues vient une fois de plus agir sur la pensée an-

esprit de système et à une tendance presque métaphysicienne à rechercher l'absolu, nous fait mieux comprendre cette disposition inconsciente sans doute, mais certaine de Ricardo à interpréter les événements en faveur des principes acquis, à soumettre les faits aux lois, plutôt que risquer de voir celles-ci entâcher de la moindre contingence ; tout cela nous explique en même temps la parfaite cohésion, l'unité de son œuvre ¹ — sa grandeur.

glaise, et faire prévaloir des deux tendances naturaliste et rationaliste qui se combattaient chez Hume et Smith la tendance rationaliste... » E. Halévy, *op. cit.*, p. 224-225.

Les *Lettres de James Mill à Ricardo* dont M. Sraffa prépare l'édition apporteront une lumière utile sur l'influence de James Mill sur Ricardo. Elles montrent que Mill fut bien, comme J.-S. Mill l'affirme (Autobiographie) un conseiller précieux pour Ricardo, qu'il l'incita à écrire ses *Principes*, et d'autres publications et qu'il eut sans doute une grande influence sur son activité parlementaire, mais probablement n'a-t-il pas eu l'influence qu'on lui accorde souvent sur les doctrines économiques ou la méthode de Ricardo, car dans ce domaine, Mill était en fait, disciple de Ricardo. Cependant ses lettres contiennent de nombreux conseils, notamment sur les ouvrages à lire.

Cf., les deux lettres déjà publiées par M. Hollander, dans Ricardo, *Minors papers*, p. 204 à 209.

Quant aux lettres de Ricardo à James Mill, malgré les recherches de M. Sraffa en Angleterre, ou celles que nous avons nous-mêmes entreprises sur sa demande, en France, elles n'ont pas encore été retrouvées.

1. *Supra*, p. 111, note 1.

CHAPITRE III

LE CAPITAL *LA VALEUR ET LE COUT DE PRODUCTION*

Dans la polémique engagée entre Mac Culloch et Torrens quant à l'influence du capital sur la valeur deux idées essentielles s'affrontaient. Torrens estimait que l'emploi du capital renversait le principe général établi par Smith pour l'enfance des sociétés, qui règle la valeur sur la seule quantité de travail dépensée à la production des marchandises. — Mac Culloch pensait, au contraire, que l'accumulation des capitaux n'apportait aucune modification à ce principe car le capital n'est que du travail accumulé.

Nous retrouvons l'influence de ces deux idées, contradictoires cependant, dans les modifications apportées par Ricardo aux deux dernières éditions des *Principes*.

Nous avons déjà trouvé la trace d'une première démonstration à forme expérimentale de l'extension de la règle de la valeur travail aux sociétés capitalistes, la valeur étant toujours réglée par la quantité de travail, mais par la quantité total de travail nécessaire. Cette démonstration qui subsiste acquiert enfin, dans la troisième édition de l'ouvrage la force probante qui lui manquait, puisque Ricardo a en outre démontré maintenant la validité du principe de la valeur-travail dépensé, et qu'il ne s'agit donc plus d'étendre

une simple règle admise *a priori*. Mais ce n'est là qu'un résultat indirect, sinon involontaire, et nous ne pourrions parler de transformation sur ce point si d'autres modifications beaucoup plus importantes n'étaient venues se joindre à lui. C'est encore ici la troisième édition qui a la plus grande importance. Ricardo consacre une section entière de son chapitre de la valeur à montrer que : « *la valeur des marchandises est affectée non seulement par ce travail qui leur est immédiatement appliqué, mais aussi par le travail qui est investi dans les instruments, les outils et les bâtiments qui l'assistent* »¹.

Il y reprend ces développements qui, dans ses premières éditions, montraient que même dans l'enfance des sociétés, le travail n'était pas immédiatement appliqué à la production des biens, ou plutôt mis en œuvre pour satisfaire directement un besoin, mais était encore employé à la production de biens médiats destinés à aider, à faciliter le travail nécessaire pour acquérir les biens de consommation, de sorte que dès cette époque la valeur relative des marchandises est réglée non seulement par le travail dépensé à la chasse, pour tuer un daim ou un castor, mais aussi par celui qui fut nécessaire pour fabriquer les armes ; ainsi, un castor aura plus de valeur que deux daims, s'il faut beaucoup plus de travail pour fabriquer l'engin destiné à le tuer, et par conséquent plus de travail total pour tuer l'un que l'autre.

« Ou bien supposons que la même quantité de travail soit nécessaire pour faire les deux armes mais qu'elles soient de *durées* très inégales ; une petite portion de la valeur de l'instrument durable serait seulement transférée à la marchandise, une portion beaucoup plus grande de la valeur de l'instrument le moins durable serait réalisée dans la marchandise qu'il a contribué à produire »² »

1. Intitulé de la Section III.

2. *Princ.*, 3^e éd., Wks., p. 16. Ce passage manque dans l'édition française Guillaumin.

Dans ce nouveau passage, nous retrouvons l'influence très nette de Mac Culloch, sa conception du capital-travail accumulé. Ricardo n'envisageant pas ici la question de la durée inégale des capitaux de la même façon que dans les éditions antérieures.

Nous avons remarqué sa double conception de la valeur, la valeur travail et la valeur coût de production, — or c'était seulement quant à ce second aspect du problème qu'elle avait été étudiée, maintenant il ne s'agit plus des seuls effets de la plus ou moins grande durée des capitaux sur le coût de production et ses variations relatives avec la hausse ou la baisse des salaires, mais encore de ses effets quant à la valeur travail, c'est-à-dire de la quantité de travail réellement représentée par un capital durable ou non, et qui s'incorporera dans les marchandises produites.

Dans ces deux conceptions différentes les rapports du travail et du capital sont exactement inverses.

Dans la première, la seule dans les premières éditions et que nous retrouvons ici, le rôle du capital dans la production est estimé d'après la quantité de travail nécessaire pour le conserver dans son intégrité, c'est-à-dire la quantité de travail à *dépenser* ou tout au moins dépensé *après* son accumulation. Dans la seconde et nouvelle conception il s'agit de la quantité de travail transmise par le capital à la marchandise produite, du travail *déjà* dépensé, dépensé *avant* ou *pour* l'accumulation du capital¹. Mais, dans les deux cas, qu'il s'agisse du travail dépensé *pour* ou *par* le capital, ce « travail-capital » s'ajoute au travail humain pour régler la valeur de la marchandise, comme le montrent ces deux passages où nous retrouvons cette opposition, lorsque Ricardo reprend, en des termes nouveaux, l'étude de l'effet des variations des salaires sur la valeur des marchandises produites par des capitaux de durées inégales. L'ayant déjà montré pour le travail transmis par le capital, il le

1. Dans le premier cas il s'agit, selon la terminologie moderne, de la quantité de travail dépensée pour la reproduction du capital, dans le second de celle dépensée pour la reproduction des marchandises.

précise pour celui dépensé à l'entretien du capital : « Si le capital fixe n'est pas d'une nature durable il exige annuellement une grande quantité de travail pour demeurer dans son état original d'efficacité ; mais le travail ainsi employé peut être considéré comme réellement dépensé pour la marchandise manufacturée dont la valeur doit être en proportion de ce travail »¹, et un peu plus loin il revient au rôle du travail transmis par le capital, des marchandises étant produites par des machines qui se détériorent rapidement ou lentement : « Dans la production de l'une, une grande quantité de travail serait continuellement transférée à la marchandise produite, dans l'autre, très peu serait ainsi transféré »².

Cette dernière conception, répétons-le, n'est nouvelle que pour les effets de la durée du capital, elle ne l'est pas quant au capital lui-même, puisque Ricardo a toujours admis que la valeur était réglée par la quantité totale de travail, mais elle vient montrer que pour lui, comme pour Mac Culloch, à qui il emprunte du reste sa formule³, le capital n'est que du « travail accumulé » et ces rapports inverses du travail et du capital correspondent exactement à la réponse de ce dernier à la critique de Torrens où il affirma que par « travail », Ricardo n'entendait pas seulement le travail employé sur le capital après son accumulation, mais le travail employé dans le capital actuellement accumulé⁴.

Mais l'influence de Mac Culloch ne fut pas la seule, et nous retrouvons la trace de celle tout opposée de Torens. Sa critique avons nous vu correspondait au fond à l'opinion intime de Ricardo à qui elle apparut du reste injustifiée, puisqu'il estimait avoir « clairement établi... que la valeur n'est pas seulement réglée par la quantité de travail quand

1. *Princ.*, III^e éd., Wks., p. 25-26. Guill., 28-29.

2. *Id.*, Wks., p. 26. Guill., p. 29.

3. *Id.*, Wks., p. 23. L'expression n'apparaît pas dans l'édition française Guillaumin, p. 25, la traduction comportant un contresens.

4. *Supra*, p. 96

les capitaux employés dans la production se sont pas de durées égales »¹, alors que Torrens lui reprochait d'avoir étendu la règle de la valeur travail aux sociétés civilisées. « Cette limitation du principe », par Adam Smith, aux sociétés primitives « est représentée comme une erreur fondamentale par M. R. qui prétend que dans les âges les plus avancés de la société comme dans cet état grossier et simple qui précède l'accumulation du capital et la séparation de la communauté en capitalistes et travailleurs, le travail employé à la production est le seul fondement de la valeur d'échange »².

Ricardo s'est plu à établir un parallèle entre certains passages de l'article de Torrens et de son livre pour faire ressortir l'erreur du critique et montrer que la même limitation existait chez lui comme chez Adam Smith — et aussi pour critiquer à son tour Torrens pour qui la caractéristique des sociétés modernes semble n'être que l'accumulation des capitaux, alors que Ricardo y ajoute l'appropriation des terres, apportant donc une double restriction à l'application de la règle de la valeur travail dépensé (il est vrai que la second est sans influence).

Ce tableau, fiche d'étude de Ricardo, destinée à fortifier ses convictions personnelles, présente un très grand intérêt car il nous permet de mieux comprendre sa pensée intime et nous montre combien il est utile, pour juger ses doctrines avec impartialité d'en rechercher le sens profond sous l'apparence des textes. En l'occurrence, nous y trouvons la confirmation de l'interprétation que nous avons donnée de la doctrine de la première édition des *Principes* à laquelle il se rapporte³. En effet, Ricardo, entre autres, note

1. *Id.*, p. 96-7.

2. Torrens, *Strictures on M. R...* dans Ricardo, *Minor papers...*, p. 132.

3. Ce tableau a été établi après la 2^e éd. des *Principes*, puisque Ricardo se proposait d'apporter une modification dans celle-ci avant même d'avoir eu la critique de Torrens (*supra*, p. 97), mais il n'y avait pas introduit d'autres modifications importantes (*Letters of Ricardo to Trower.*, 20 déc. 1818, éd. Bonar et Hollander, p. 71). Les textes cités par Ricardo sont

ce passage névralgique déjà rencontré¹ où, après avoir affirmé que l'accumulation des capitaux et l'appropriation des terres, le paiement des profits et des rentes ne peuvent pas modifier la règle primitive il se propose cependant d'analyser les modifications qu'ils lui apportent et il souligne sa dernière phrase pour montrer qu'il n'a jamais méconnu ce rôle².

Cependant Ricardo n'est toujours pas sensible à la contradiction de son texte, et ce n'est que dans la troisième édition des *Principes*, la seule qui puisse porter la marque de l'influence de Torrens, que nous voyons enfin disparaître l'affirmation malheureuse, *a priori*, de l'universalité de la règle de la valeur travail, et en même temps qu'elle la contradiction qui entâchait toute l'étude.

Cependant Ricardo envisage toujours le travail sous le double aspect de l'effort et de sa rémunération, et les effets du capital sur la valeur, nés de la hausse ou de la baisse des salaires, donc des variations inverses des profits, sont toujours, en apparence, considérés comme des modifications apportées au principe de la valeur travail dépensé³. Si ce n'était la disparition des imperfections qui marquaient

ceux de sa 1^{re} édition (pagination, et certains passages cités avaient déjà été modifiés dans la 2^e éd.).

1. *Supra*, p. 46-7.

2. « Bien qu'Adam Smith reconnaisse pleinement le principe que les quantités de travail nécessaire pour acquérir différents objets soit la seule circonstance qui puisse offrir une règle pour les échanger, il en limite cependant l'application à « cet état primitif et grossier de la société qui précède à la fois l'accumulation des capitaux et l'*appropriation du sol* » ; Comme si, des profits et des *rentes* que l'on doit payer pouvaient avoir quelque influence sur la valeur relative des choses qui fut indépendante de la simple quantité de travail nécessaire à leur production.

Adam Smith cependant n'a nulle part analysé les effets de l'accumulation du capital, et de l'*appropriation du sol*, sur la valeur relative. Il est, par conséquent, important de déterminer dans quelle mesure les effets qui sont incontestablement produits sur la valeur échangeable des marchandises, par la quantité comparative de travail employé à leur production, sont modifiés ou altérés par l'*accumulation du capital et le paiement de la rente* » (p. 16). Cf. Ricardo, *Minor papers...*, éd. Hollander, p. 131-132, les mots en italique ont été soulignés par Ricardo lui-même.

3. Cf. intitulés des sections IV et V. *Princ.*, III^e éd., Wks., p. 20 et 25. Guill., p. 22 et 28.

l'étude primitive nous ne pourrions parler ici de transformation.

Mais, une idée nouvelle est apparue.

Nous en trouvons la première trace dans la deuxième édition des *Principes* avec le passage que Ricardo y insère en réplique préalable aux critiques de Torrens¹, et nous la retrouvons, affirmée, dans la troisième édition, mais si intimement mêlée aux vieilles idées remaniées qu'il serait difficile de l'en dégager, si la *correspondance* de Ricardo ne nous apportait une aide précieuse sur ce point, car c'est surtout là que nous pouvons suivre la véritable évolution née de ces critiques.

« Le colonel Torrens m'a montré une copie d'un papier qu'il vous avait envoyé². Je suis plus convaincu que jamais que le grand régulateur de la valeur est la quantité de travail nécessaire pour produire les marchandises évaluées. Il y a beaucoup de modifications qui doivent être apportées à cette doctrine par le fait que les marchandises réclament des temps inégaux avant d'être apportées au marché mais cela n'invalidé pas la doctrine elle-même. »³ écrivait-il à Mac Culloch six mois après la deuxième édition des *Principes*, puis six mois encore et dans une nouvelle lettre à Mac Culloch il renverse sa doctrine.

« Après la meilleure considération que je puisse donner

1. *Supra*, p. 97, note 2.

2. Il est assez difficile de déterminer de quel article il s'agit ici. M. Hollander pense que c'est peut-être « Comparative estimate of the effects which a continuance and removal Restriction upon Cash payments are respectively calculated to produce, with strictures on M. Ricardo's proposals for obtaining a secure and economical Currency » *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, p. 47, note 3. sous lettre du 18 décembre 1819. Cependant Mac Culloch parle d'un article plus restreint, d'une « réponse écrite à votre théorie de la valeur » *Letters of Mac Culloch to Ricardo*, éd. Hollander, 1930, p. 10, et il ne peut s'agir de la critique que nous avons analysée, puisqu'elle parut en octobre 1818, et que les lettres qui y font allusion sont toutes de 1819. (Lettre de Ricardo, 18 décembre 1819, lettres de Mac Culloch, 2 novembre et 5 décembre 1819). Peut-être l'article n'a-t-il pas été publié, les deux auteurs parlant du reste assez vaguement d'un « papier ».

3. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 18 décembre 1819, éd. Hollander p. 47-48. (Appendice)

au sujet, je pense qu'il y a *deux causes* qui occasionnent des variations dans la valeur relative des marchandises : 1° la quantité relative de travail requise pour les produire ; 2° les *temps relatifs qui doivent s'écouler avant que le résultat d'un tel travail puisse être apporté au marché*. Toutes les questions de capital fixe viennent sous cette *seconde règle* que j'entreprendrais d'expliquer si vous le souhaitiez »¹.

Dans l'explication naturellement réclamée², Ricardo montre que le travail n'est une règle de valeur que pour les marchandises produites par des quantités de travail égales, et dans des temps égaux, car il assimile justement au capital d'un entrepreneur toute marchandise destinée à être vendue. Il montre d'abord que la valeur relative des objets fabriqués avec l'assistance du capital fixe qui est réglée non seulement par la quantité de travail directement

1. *Id.*, 2 mai 1820, p. 65. (Appendice) Ceci correspond directement à la critique de Torrens pour qui la durée inégale des capitaux renverse le principe.

MM. Turgeon (*La valeur*, t. I, 3^e éd., Paris, 1925, p. 122 à 129) n'accordent pas la même importance que nous à cette nouvelle règle dont ils ne font qu'une exception à la règle générale de la valeur travail. Mais pour étudier l'influence du temps sur la valeur (comme du reste toute la théorie de la valeur) ils partent de la III^e éd. des *Principes* de Ricardo. Ils invoquent comme définitive la première lettre dont nous parlons ici (18 décembre 1819) qui nous semble, au contraire, être à la fois à l'origine de l'évolution nouvelle et à la fin de la théorie ancienne. Ils s'en servent même pour interpréter la lettre dont il s'agit ici (2 mai 1820) qui lui est postérieure. Or, il nous paraît certain qu'il y a, dans la pensée de Ricardo, une solution de continuité entre ces deux lettres ; la première marque le dernier sursaut de la théorie de la valeur-travail, l'essai d'universalisation de la théorie de Smith épurée, et la seconde manifeste l'abandon définitif de cette théorie, et l'adoption d'une autre.

La 2^e peut être le prolongement de la 1^{re}, l'on peut aller de la 2^e éd. des *Principes* (modification dont le texte a été cité *supra* p. 97, note 2) à cette 1^{re} lettre puis à la 2^e, mais il nous paraît impossible de remonter de l'une aux autres. Nous sommes tenus de respecter l'ordre historique de l'élaboration de la théorie ricardienne.

MM. Turgeon ne se proposaient, il est vrai, qu'à faire l'étude définitive, statique, de cette doctrine. Mais, même alors nous ne savons s'il nous est loisible de nous arroger le droit d'accorder à tous les textes une importance égale quelle qu'en soit la date.

2. *Letters of J.-R. Mac Culloch, to David Ricardo*, 15 mai 1820, éd. Hollander, p. 18. « Bien que je pense comprendre votre théorie assez bien, si vous pouviez épargner quelque moment sur vos autres occupations plus importantes, pour m'envoyer un bref exposé de vos opinions quant à l'effet que les temps relatifs, qui doivent s'écouler avant que les marchandises puissent être apportées au marché, ont sur les valeurs relatives, cela me rendrait service ».

dépensée et celle transmise par machine, mais encore par le profit du capital nécessaire pour conserver à la machine sa pleine efficacité, (ceci n'est pas nouveau, mais correspond aux idées développées dès la première édition des *Principes*) ; il montre ensuite que cette valeur initiale n'est pas immuable, mais suivant le temps plus ou moins long qui s'écoule entre le moment où la marchandise est produite, et celui où elle est vendue, elle subit un accroissement de valeur, proportionnel à cet espace de temps, à la valeur du capital et au taux des profits, plus que proportionnel même, car Ricardo admet que les profits se capitalisent. Or, il en est de même de la valeur des marchandises produites par du travail seulement, elle augmentera de valeur en fonction du temps nécessaire pour que le capital circulant qui a rémunéré ce travail revienne, par la vente des marchandises, au capitaliste. Ainsi, dans tous les cas, la valeur est réglée à la fois par la quantité de travail nécessaire à la production, et par « tous les profits accumulés » du capital « qui ne donne pas de revenu pendant ce temps »¹, *pour maintenir l'unité des profits*.

Ces profits, nous les appellerions aujourd'hui intérêts, ainsi cette nouvelle cause des variations de la valeur repose sur une théorie véritable de l'intérêt du capital et de l'anatocisme, que Ricardo n'explique du reste pas². Elle est différente, par conséquent de celles rencontrées jusque là³.

Mais, dans la troisième édition des *Principes*, Ricardo au lieu de renouveler entièrement son chapitre de la valeur, pour l'accorder à ses conceptions récentes, s'est contenté de le remanier, quoique très largement. Il eut le tort de

1. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 13 juin 1820, éd. Hollander, p. 70 (Appendice).

2. Dans la théorie de Ricardo « Le Temps et l'Attente, aussi bien que le Travail constitue un élément du coût de production » Marshall, *Princ.*, trad. Sauvaire Jourdan, t. II, p. 230.

3. Le principe cependant n'en est pas différent, car les deux notions de profit et d'intérêt sont étroitement mêlées, cf., *Principes*, ch. XXI. Des effets de l'accumulation sur les projets et l'intérêt du capital *in limine*, et même dans les 1^{re} éditions, le profit dans la théorie de la valeur s'apparentait à l'intérêt, mais la grande différence ici, tient à « l'accumulation des profits ».

conserver un cadre ancien, dans lequel il est venu ranger, sous les mêmes rubriques, des idées nouvelles et des conclusions d'accord avec elles, si bien qu'il est souvent difficile, dans cet enchevêtrement complexe de démêler sa véritable pensée.

C'est ainsi, qu'en opposant le capital fixe au capital circulant, division qui n'est plus essentielle ni précise¹, il ne s'attache plus, comme dans ses deux premières éditions, en étudiant les effets des variations des salaires et des profits, à établir la valeur absolue des marchandises comme un industriel qui d'après son bilan, ou plutôt son état de prévision annuels, fixe un prix de vente représentant l'amortissement du capital, ses profits et les salaires, ce qui supposait toutes les marchandises produites dans le cours de l'année, *en des temps égaux*; mais il s'attache au contraire à opposer des marchandises produites en des *temps très différents*, et il établit leur valeur d'après le temps d'emploi total du capital.

L'expression durée du capital prend alors un sens nouveau, — à côté de l'ancien qui subsiste et s'est précisé, avons-nous vu, sous l'influence de Mac Culloch, où le capital durable est celui qui n'a besoin d'être renouvelé qu'à des intervalles très éloignés — la durée du capital est maintenant estimée d'après la longueur du processus de la fabrication de la marchandise dans la production de laquelle il intervient.

C'est au prix de cette transformation seulement que Ricardo peut expliquer par la même cause la valeur différente de marchandises produites par la même quantité de travail, mais dont la vente est plus ou moins éloignée du moment de leur achèvement.

Dans les deux cas, la capitalisation des profits détruit la proportionnalité de la valeur des marchandises, dont la production ou la vente exigent un laps de temps différent:

1. Cette réserve apparaît dès la 2^e éd. des *Princ.*, note, p. 20, Wks., p. 21, Guill., p. 23.

du drap et des cotonnades sont produits en 2 ans, par une machine fabriquée la première année par 100 hommes et qui assiste le travail de 100 autres hommes la seconde année, du blé est produit par le travail de 100 hommes en un an : « Si le blé avait une valeur de £ 500, la machine et le drap du fabricant de drap devraient valoir £ 1.000 ensemble, et la machine et les cotonnades du fabricant de cotonnades devraient aussi avoir une valeur double de celle du blé. Mais ils vaudront plus que le double de la valeur du blé, car le profit du capital du fabricant de drap et de cotonnades pour la première année a *été ajouté* (added = additionné) à leurs capitaux, tandis que le fermier a joui du sien et l'a dépensé. En raison des différents degrés de durée de leurs capitaux, ou, *ce qui est la même chose*, en raison du temps qui doit s'écouler avant qu'une sorte de marchandise puisse être apportée au marché elles seront évaluées, non pas exactement en proportion de la quantité de travail employé pour elles, — elles ne seront pas comme 2 à 1, mais un peu plus, pour compenser le temps plus long qui doit s'écouler avant que celle de plus de valeur puisse être apportée au marché »¹.

Ce nouveau facteur de la valeur, dans ses *Principes*, Ricardo ne l'a pas, comme dans sa *correspondance*, érigé en facteur général et indépendant. Il ne nous présente pas le travail et le temps comme les deux causes de la valeur relative des marchandises, mais, c'est à propos de l'étude de l'influence des variations de la valeur du travail sur la valeur relative de choses produites dans des circonstances différentes, avec des proportions inégales de capitaux fixes et circulants, qu'il introduit ce nouvel agent dans sa nomenclature ancienne, et naturellement il doit alors préciser son importance en fonction des dites variations. Or, il considère que les effets de cette cause de variation de la valeur sont « comparativement légers » car ils proviennent

1. *Princ.*, III^e éd., Wks., p. 22, Guill., pp. 24-25.

de l'accumulation des profits et ceux-ci ne pourront jamais subir de très grandes altérations permanentes.

Mais ce résultat, nous l'empruntons à un autre beaucoup plus général, l'importance des variations des salaires et des profits sur la valeur de toutes les marchandises produites dans des conditions différentes : « Le degré d'altération dans la valeur relative des marchandises en raison d'une hausse ou d'une baisse du travail, dépendrait de la proportion du capital fixe à tout le capital employé. Toutes les marchandises qui sont produites, par des machines de grande valeur ou qui exigent un long temps avant de pouvoir être apportées au marché baisseraient de valeur relative, tandis que toutes celles qui seraient principalement produites par du travail ou qui seraient rapidement apportées au marché monteraient en valeur relative.

« Le lecteur toutefois devra remarquer que cette cause de variation des marchandises est comparativement légère en ses effets... les plus grands effets qu'une hausse des salaires pourrait produire sur les prix relatifs de ces marchandises ne pourraient pas excéder 6 ou 7 %, car les profits ne pourraient probablement pas, dans aucune circonstance, admettre une diminution générale supérieure à ce pourcentage »¹.

Dans les premières éditions au contraire, Ricardo estimant très importants les effets de cette influence modificatrice de la règle générale, les effets des variations des salaires ou de profits². N'admettait-il pas, qu'une hausse de 7 % dans la valeur du travail pouvait entraîner une baisse de 68 % dans la valeur des marchandises ?

1. *Id.*, Wks., p. 23-24. Guill., p. 26.

2. Et dans les intitulés des sections IV et V de la 3^e éd., il emploie encore l'expression : modification considérable, ce qui apparaît en contradiction avec cette nouvelle conclusion. Il est vrai qu'ici le qualificatif peut s'appliquer non à l'importance des effets ou nouveau facteur, mais au simple fait que Ricardo en admet l'opération.

Plus vraisemblablement encore, il est probable que c'est seulement une survivance verbale, les titres ayant été empruntés presque textuellement aux sections III et IV de la 2^e éd. des *Princ.*, p. 28 et 32.

Même si nous dépouillons la théorie première de la préoccupation qui la marquait, du désir de défendre une politique libre échangiste d'être une cause de baisse des prix, même si nous n'attachons à cet exemple que la signification seule que Ricardo voulait lui donner : frapper l'attention du lecteur ou illustrer ses développements, nous pouvons encore y voir un indice assez significatif de l'importance réellement attachée à l'influence modificatrice du taux des salaires ou des profits sur les valeurs relatives.

Nous devons alors rechercher la raison de ce changement.

Dans la troisième édition des *Principes*, Ricardo, bien qu'il conclue de l'importance de ce facteur quant à la valeur *relative* des marchandises, illustre son assertion d'un exemple numérique¹ qui représente une variation de valeur absolue, et d'autre part il établit une sorte de proportionnalité entre les variations des valeurs et les variations des profits. Or, il a très justement dit que les variations de valeur devaient être en fonction du rapport du capital fixe au capital circulant, qui peut être très différent selon les marchandises produites, et par conséquent une variation minime dans le taux des profits pourrait, comme il l'affirmait avec raison dans ses premières éditions, engendrer une variation considérable dans les valeurs relatives de deux marchandises fabriquées dans des conditions dissemblables, et, en même temps, ces variations ne seraient pas proportionnelles à celles éprouvées par le taux des profits.

Ce n'est donc pas, malgré la généralité de sa formule de l'effet des variations des salaires et des profits sur des marchandises produites dans des conditions différentes quant au capital que Ricardo juge, mais de leurs effets sur des marchandises dont la production exige des temps plus ou moins longs, ou en d'autres termes de leur influence en fonction des profits accumulés pendant la durée de l'emploi

1. *Princ.*, III^e éd., chap. I^{er}, sect. IV, p. 30-31, Wks., p. 22-23. Guill., p. 25-6.

de l'investissement du capital. Dans ces conditions seulement il est possible de limiter les variations subies par les marchandises aux pourcentages de celles éprouvées par les profits ; à condition d'ajouter encore, comme il l'avait dit à Malthus, que de cette cause «... il ne pouvait résulter de grands effets, parce que les profits eux-mêmes ne constituent qu'une petite portion du prix, et aucune grande addition ou déduction ne peut être faite à leur égard »¹.

Ainsi, classé sous l'étiquette ancienne, c'est bien du facteur « temps » qu'il s'agit, et parce que ses effets sont peu importants, Ricardo qui a ramené à lui, comme il le disait à Mac Culloch², toutes les questions de capital fixe, a réduit en même temps leur importance à cette nouvelle mesure.

Néanmoins, comme il a été incorporé dans le cadre ancien, la troisième édition des *Principes* conserve encore une unité, — plus apparente que réelle puisque Ricardo considère à la fois l'effort et sa rémunération —, mais dont cependant il n'avait plus le même souci. Ayant admis l'opération de deux causes générales de la valeur, il ne cherchait plus à montrer que le principe admis pour l'enfance des sociétés réglait encore la valeur dans les sociétés capitalistes. Bien que la préoccupation d'universalité qui à l'origine marquait son étude ait disparu, ses développements, comme il arrive souvent, furent commandés par ses développements antérieures dont le mobile premier n'existait plus³.

L'artifice au moyen duquel Ricardo avait obtenu cette unité factice, qui cachait en réalité une véritable dualité

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 10 octobre 1820, éd. Bonar, p. 176. Appendice.

2. *Supra*, p. 121.

3. Nous ne pouvons que le regretter, car dégagé de la contrainte de la forme, Ricardo nous aurait vraisemblablement donné à la fois une théorie de la valeur plus parfaite et aussi une théorie véritable de l'intérêt du capital.

de doctrines, beaucoup moins nécessaire ici ¹, est en même temps beaucoup moins apparent. Cependant, s'il n'ouvre plus sous nos yeux, comme dans ses éditions précédentes, les livres de compte des entrepreneurs établissant leurs prix de vente, Ricardo n'a pas abandonné la théorie de la valeur coût de production et il nous dit expressément, ce qu'il n'avait pas fait jusque là, que valeur et coût de production sont deux expressions synonymes « M. Malthus semble penser qu'il fait partie de ma doctrine que le coût et la valeur d'une chose soient identiques, il en est ainsi s'il entend par coût, « coût de production » y compris les profits » ². Du reste, nous constatons encore que toute son étude de l'influence du temps et du capital sur la valeur repose sur cette identification, bien qu'il n'y soit fait appel qu'indirectement, et enfin la théorie de la valeur coût de production s'affirme à nouveau dans les écrits de Ricardo qui portent la marque de ses discussions avec Malthus, — ses *Notes sur Malthus*, ou sa *Correspondance* —, principalement engagées à propos du rôle de la demande dans la valeur.

Malthus opposait à Ricardo une théorie de la valeur fondée non sur le coût de production des marchandises, mais sur la loi de l'offre et de la demande — du reste, le souci de toujours rester en contact avec les faits, l'a empêché de dégager la valeur des prix à travers lesquels il l'étudiait, et sa doctrine est surtout un essai de systématisation un peu incertaine, de l'offre et de la demande. Il recherche donc les influences qui agissent tant sur le vendeur que sur l'acheteur, il considère aussi bien les causes intrinsèques que les causes extrinsèques ³ de la valeur, la valeur échangeable et le pouvoir d'achat. Il diffère donc de Ricardo, qui ne s'intéresse qu'au vendeur, ou aux causes intrinsèques de la valeur, et Malthus y introduit un élé-

1. D'autant plus qu'elle l'aidait surtout à soutenir sa « thèse » des mouvements inverses des variations des salaires et des prix.

2. *Princ.*, 3^e éd., p. 46, en note. *Wks.*, p. 30. Cette note ne figure pas dans l'édition française Guillaumin.

3. Empruntées à Senior.

ment psychologique nouveau, non seulement parce que pour lui la demande est le « désir » combiné avec le « pouvoir » d'acheter ; l'offre le « désir » de vendre combiné avec la quantité de choses à vendre, ce que Ricardo avait toujours admis¹, mais parce qu'il établit une autre liaison entre les éléments subjectifs et objectifs, de la valeur, en synchronisant l'action du vendeur et celle de l'acheteur, et en refusant au coût de production le rôle prépondérant que lui donnait Ricardo, car ses variations n'auront d'effet que si elles entraînent en même temps une modification de l'approvisionnement par rapport à la demande, la valeur dépend donc de l'abondance ou de l'insuffisance « réelle ou présumée de l'approvisionnement ou de l'offre » en d'autres termes de la rareté économique, une rareté relative et non plus objective : « Faites disparaître ces accidents d'insuffisance ou de surabondance, c'est-à-dire, faites que l'étendue de l'approvisionnement demeure exactement la même, sans qu'il soit exposé à se trouver en défaut ou en excès bien que les frais de production augmentent ou diminuent, et il n'y aura aucun motif de craindre la moindre variation de prix »².

En fait, comme l'on voit souvent coïncider le coût de production et les prix, l'on incline à penser qu'il les règle, mais il ne le fait que dans la mesure où il est nécessaire que le prix rembourse les frais de production pour que l'offre continue, et par conséquent « le grand principe de l'offre et de la demande entre en action, aussi bien pour déterminer ce que Smith appelle le prix naturel que le prix de marché »³.

Ricardo reproche d'abord, et à juste titre, à cette théorie de confondre les deux notions essentiellement distinctes pour lui de prix naturel et de prix de marché : « L'auteur oublie la définition du prix naturel de Smith, sinon il n'aurait pas dit que l'offre et la demande pouvaient déterminer

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 16 septembre 1814, éd. Bonar, p. 43. p. 65-66.

2. Malthus, *Principes*, 1820, ch. II, sect. III, éd. frse 1820, p. 80-1. Guill., 1847, p. 65-66.

3. *Id.*, éd. frse, 1820, p. 79. Guill. p. 65.

le prix naturel. *Le prix naturel est seulement un autre nom du coût de production.* Quant on vend une marchandise quelconque pour un prix qui paiera les salaires du travail fourni pour elle, qui paiera aussi la rente et le profit à leur taux naturels, alors Adam Smith dira que cette marchandise était à son prix naturel. Or ces charges resteraient les mêmes, que les marchandises soient beaucoup ou peu demandées, soit qu'on les vendit à un prix de marché élevé ou bas. Un chapelier peut produire 10.000 chapeaux au même « taux de charges » qu'il peut en produire 1.000 — leur prix naturel (qu'il produise l'une ou l'autre quantité) est par conséquent le même mais le prix de marché dépendra de l'offre et de la demande *l'offre sera finalement déterminée par le prix naturel — c'est-à-dire par le coût de production* »¹.

Dans toute cette controverse, Ricardo ne fait que reprendre la position adoptée dès la publication de la première édition des *Principes*² et elle n'est pas sans lien avec la « vieille querelle » qui le séparait de Malthus depuis 1813, et qui, en définitive, est à l'origine de l'étude de la valeur : la question des profits, et l'influence de la demande sur ceux-ci, qui se renouvelle maintenant dans la discussion des crises générales de surproduction. Ricardo se refuse à les reconnaître estimant la demande tout à fait élastique : « Je considère que les besoins et les goûts de l'humanité sont illimités »³, tandis que Malthus au contraire, pensait que « ... peu de choses sont plus difficiles que d'inspirer des goûts et des désirs nouveaux, en particulier pour des produits anciens »⁴; et Ricardo, conformément à la doctrine de Say, ou de James Mill, à la loi des débouchés, estime encore que la demande est réglée par la production et que par conséquent il ne peut y avoir de surproduction générale,

1. Ricardo. *Notes on Malthus*, éd. Hollander, p. 19 sous Malthus, p. 75, « But if this be true... » dans le même sens, p. 19 sous Malthus, p. 74. « With regard... » et p. 20-21 sous Malthus, p. 77 « But the most... »

2. *Letters of Ricardo to Malthus*, 30 janvier 1818, éd. Bonar, p. 148-149.

3. *Id.*, 16 septembre 1814, p. 44.

4. *Lettres de Malthus à Ricardo* (inédites), 26 janvier 1817.

mais seulement des surabondances partielles, nées d'un mauvais calcul du producteur, — le plus souvent à cause de la répugnance que les hommes et les capitaux ont à changer d'emploi, — qui s'obstine à produire des marchandises qui n'ont pas de marché, de demande adéquats¹.

Ainsi, Ricardo ne refuse pas d'accorder un rôle à la demande, mais qu'il s'agisse de la théorie des crises ou de la valeur, elle se bornera à imprimer à la production la direction qui lui donnera un maximum d'efficacité, ou en dernière analyse, la demande, bien qu'elle dirige l'offre s'efface derrière le grand principe que nous retrouvons au fond de toute doctrine ricardienne, le principe de l'intérêt personnel, ou mieux ici, son dérivé, qui aura le rôle véritablement moteur, et non plus seulement directeur : le principe de l'unité du taux des profits.

En effet, l'offre et la demande qui agissent sur le prix courant des marchandises pourraient, pendant un certain temps, le maintenir au-dessous de son prix naturel ou coût de production, mais alors *quel intérêt y aurait-il à produire* ? Plus aucun, et la production cesserait, ou se réduirait jusqu'à ce que le niveau du prix naturel, qui est en même temps le prix optimum, soit atteint à nouveau, car la *concurrence*, qui maintient *l'égalité des profits*, ramène toujours les marchandises à leur coût de production² : « Dans tout ce que M. Malthus a déjà dit quant à la valeur d'échange, elle semble dépendre beaucoup des besoins de l'humanité, et de l'estime relative dans laquelle l'on tient les produits. Ceci serait possible, si tous les hommes se rencontraient dans une foire avec la volonté d'échanger *librement*, sans concurrence.

« *Mais quand les besoins de la société sont connus, et que la concurrence joue pour satisfaire ces désirs, à la seule con-*

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 16 septembre 1814, 29 octobre 1814, 18 décembre 1814 (très importante), 10 octobre 1820 (appendice) ; 24 novembre 1829. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 28 février 1820 ; 2 mai 1820, (appendice), 2 août 1820. *Principes*, ch. XXI. Des effets de l'accumulation sur les profits et l'intérêt. Wks., p. 174-15. Guill., 269.

2. Cf., *Princ.*, chap. IV. Du prix naturel et du prix courant.

dition d'avoir les profits connus et usuels, une telle règle ne peut régir la valeur des marchandises .

« A la foire supposée, l'on pourrait donner une livre d'or contre une livre de fer — mais pas *avec la libre concurrence* car le *fer retomberait infailliblement à son coût de production*, qui est le pivot de tout prix de marché »¹.

Cette controverse qui pourrait bien n'être qu'une « querelle de mots »² tient encore une fois, aux fins différentes poursuivies par les deux auteurs ; Ricardo qui ne s'attache qu'à l'état permanent des choses, donne à la demande un caractère sinon passif, du moins *finalement passif* qui lui permet de l'écarter de sa théorie de la valeur : « Je ne conteste pas l'influence de la demande, ni sur le prix du blé, ni sur le prix de toute autre chose, mais l'offre la suit sur les talons et prend bientôt dans ses propres mains le pouvoir de régler le prix, et en le réglant elle est déterminée par le coût de production. Je reconnais les intervalles sur lesquels vous (Malthus) vous arrêtez si exclusivement, mais encore, ce ne sont que des intervalles »³.

Malthus, au contraire, qui considère l'état passager et réel des choses, admet que la demande gouverne la valeur : « Un des grands éléments de la demande est la valeur que les hommes attachent aux marchandises, et cette valeur sera d'autant plus grande que l'offre convient le mieux à la demande... »⁴, il admet d'autre part, que la demande gouverne aussi l'offre, car à la différence de Ricardo, il considère la demande réelle⁵, l'échange effectif d'une marchandise contre de l'argent, et la demande générale qui dépendant des moyens individuels, peut par conséquent diminuer — avec une accumulation trop rapide par exemple, — altérer par son fait, le rapport de l'offre à la demande

1. Ricardo, *Notes on Malthus*, éd. Hollander, p. 8.

2. *Id.*, p. 118.

3. *Letters of Ricardo to Malthus*, 24 novembre 1820, éd. Bonar, p. 179.

4. *Lettre de Malthus à Ricardo*, 26 janvier 1816.

5. Malthus l'appelle effective, mais nous évitons d'employer ce mot, auquel Smith, Ricardo et Malthus donnent des sens différents.

et engendrer non seulement des variations de valeur, mais encore des crises générales de surproduction¹; ce que Ricardo, qui considérait avant tout la demande sociale, l'échange final des produits contre les produits ne pouvait admettre.

Nous ne pouvons malheureusement pas entrer ici dans le détail des discussions engagées sur cette question, cependant, les controverses sur le caractère et le rôle de la demande qui s'y trouvaient mêlées eurent l'avantage d'amener Ricardo à préciser un point de sa doctrine, à vrai dire effleurée avant même qu'il n'aborde l'étude indépendante de la valeur et qui n'a pas été étrangère à sa formation : la valeur des produits agricoles.

Ricardo s'était borné avons nous vu, à montrer que l'appropriation du sol, et le paiement subséquent de la rente, n'apportaient aucune modification à la règle de la valeur établie pour l'enfance des sociétés, au principe que la quantité de travail nécessaire à la production des marchandises commande leur valeur, puisqu'avec la fertilité décroissante du sol ou le rendement décroissant du capital, il fallait toujours une plus grande quantité de travail pour obtenir la même quantité de blé. Lorsqu'il s'agissait de la théorie de la valeur travail, il avait donc établi que la rente, conséquence et non cause de la plus grande valeur du blé ne la modifiait pas. Dans l'autre conception de la valeur, elle ne faisait pas partie du coût de production, puisque c'est le blé produit dans les circonstances les moins favorables, qui ne paie pas de rente, qui règle la valeur de la quantité totale de blé nécessaire à la consommation du pays².

Mais, dans ces conditions seule la valeur de la dernière addition de blé coïncide avec le coût de production, les frais de culture n'ayant pas augmenté sur les terres déjà cultivées bien que le prix naturel du blé se soit élevé, alors,

1. *Lettres de Malthus à Ricardo*, 7 et 16 juillet 1821, citées par Keynes, *op. cit.*, p. 142-144.

2. *Letters of Ricardo to Malthus*, 10 février 1815, éd. Bonar, p. 61.

« dans aucun cas, le prix du blé de ces terres n'a rien à faire avec le coût de production »¹.

Cette restriction rend suspecte l'application aux produits agricoles de la règle générale de la valeur, qu'il s'agisse de la valeur travail ou de la valeur coût de production, d'autant plus que l'étroit contrôle de la nature sur les quantités produites, les apparente aux objets de monopole et que la demande des produits agricoles est sensiblement différente de celle des autres marchandises : Ricardo ne lui reconnaît pas la même élasticité², et Malthus prétendait qu'elle présente le caractère particulier de s'adapter à l'offre, le blé ayant, à ses yeux, la faculté particulière de créer sa propre demande, — propriété qui sera pour lui une des causes de la rente³, — en d'autres termes, si la production d'une plus grande quantité de blé permet de nourrir une population plus nombreuses, celle-ci augmentera proportionnellement à cet accroissement.

Mais en réfutant ce dernier point de vue qu'il juge « tout à fait fallacieux »⁴, Ricardo invoque les arguments mêmes qui lui avaient permis d'écarter l'influence de la demande sur la valeur des produits manufacturés et rétablit l'unité de la doctrine.

1. *Id.*, 21 mars 1815, p. 71.

Ricardo avait bien, à ce moment, rétabli en apparence l'unité de la théorie en invoquant l'accroissement *moyen* des frais de production; bien que ce soit la dernière addition de capital seule qui soit accompagnée d'un accroissement de dépenses, la valeur du produit n'augmentera que si la dépense totale, pour l'ensemble du produit augmente, si le nombre moyen des hommes employés augmente, *op. cit.*, 17 et 21 mars 1815, p. 68 à 72.

Mais Ricardo ne s'en est pas tenu à cette idée, et nous avons vu que dans son étude de la valeur, il avait rattaché la valeur du produit agricole à la plus grande quantité de travail, nécessaire à la production de la dernière portion.

2. *Id.*, 18 décembre 1814, p. 54 « ... et bien qu'il soit clair que la demande... du pain doive être limitée par (les) besoins ».

3. Pour Malthus, la rente tire son origine de 3 sources : 1° (la plus importante) donner « une plus grande portion de choses nécessaires à la vie qu'il n'en faut pour entretenir les personnes employées sur la terre » (générosité de la Nature, ceci apparente encore Malthus aux Physiocrates); 2° Cette « qualité particulière des choses nécessaires à la vie de créer leur propre demande » ; 3° La différence de fertilité du sol (seule cause retenue par Ricardo qui en fait une preuve de l'avarice de la Nature). Cf. Malthus, *Rent. et Princ.*, 1820, p. 139 et suiv.

4. Ricardo, *Notes on Malthus*, éd. Hollander, p. 44.

Les fermiers n'ayant aucun *intérêt* à produire plus de blé qu'il n'en faut pour satisfaire les besoins de la population existante, il est indispensable que la demande existe pour que la culture s'étende : « les tenanciers... se ruineraient en augmentant l'offre du produit, avant que la demande n'existe... Aucun producteur n'aurait *intérêt* à produire sa marchandise, en quantité supérieure à celle qui est demandée à son prix naturel »¹. L'augmentation de la population et l'accroissement de ses besoins entraîne une hausse des prix, — du prix courant —, du produit agricole, lequel conduit à une extension des cultures, car dans ces conditions seulement, le prix naturel plus élevé aura une demande adéquate², et les dépenses de production, c'est-à-dire les salaires et les profits ou coût de production gouverneront à nouveau l'offre, et le prix de marché³.

Puisque « en employant plus de capital sur la terre, la quantité de blé et des autres produits agricoles peut être augmentée, *ils ne sont donc pas à un prix de monopole*. Il y a concurrence aussi bien parmi les vendeurs que parmi les acheteurs : les vendeurs obtiennent toujours le profit « ordinaire ».

Ainsi, qu'il s'agisse de produits agricoles ou industriels, le coût de production ou prix naturel gouverne toujours finalement l'offre, mais, pour les premiers, la non-élasticité de la demande pose une condition rigoureuse à l'activité des producteurs qui, dans le second cas au contraire, peuvent, sinon éviter, du moins atténuer très largement la nécessité d'un marché préalable, car pourvu qu'on leur en donne les moyens, le *pouvoir*, — et pour Ricardo l'accumulation du capital qui crée une plus grande demande de travail permet à la consommation de se développer en même temps

1. *Id.*, p. 45-46, p. 62 en cas d'améliorations agricoles ; — p. 64 sous Malthus, p. 63 (1°) ; p. 64 sous Malthus p. 161 (4°). « Pourquoi produire plus d'une marchandise, si la consommation n'a pas augmenté ? »

2. *Id.*, p. 60.

3. *Id.*, p. 65. Dans l'édition française Guillaumin, des *Principes*, le dernier paragraphe de la note 1, p. 45, semble contredire exactement nos développements, mais il a été à tort attribué à Ricardo, il ne figure dans aucune des 3 éditions originales des *Principes*, ni dans l'édition de Mac Culloch., cf. Wks., p. 38.

que la production : « épargner est dépenser »¹, — la *volonté* de consommer, les goûts et les désirs sont illimités.

Mais, dans les deux cas, l'opération conjuguée des grands principes classiques, la libre concurrence et l'intérêt personnel, ramèneront toujours ;

- les profits au niveau du taux commun des profits ;
- les prix au niveau du coût de production ;
- le rôle du fermier à celui du manufacturier : « le fermier de la dernière terre, est un manufacturier du blé »².

Au dernier stade de la pensée ricardienne, comme à son origine, le même principe vient marquer sa doctrine toute entière, y compris et surtout sa théorie de la valeur, malgré toutes les modifications apportées au cours de sa constante élaboration, d'une unité remarquable. La théorie des profits, âme de tout le système, en fait un ensemble absolument homogène, tissant entre ses parties les plus hétérogènes un étroit réseau.

1. *Id.*, p. 245.

2. *Id.*, p. 171. *Princ.* (toutes les éd.) Wks., p. 150. Guill., p. 224.

« La seule différence est celle-ci, une seule portion du capital employé en agriculture, règle le prix du blé, c'est-à-dire, cette portion qui ne paie pas de rente ; tandis que dans la production des objets manufacturés, chaque portion de capital est employée avec le même résultat ; et comme aucune portion ne paie de rente, chaque portion est un régulateur du prix ». Chap. XVII. Des impôts sur les marchandises autres que les produits agricoles.

CHAPITRE IV

DE LA MESURE DE LA VALEUR

La reconnaissance de l'opération simultanée de deux causes de la valeur invalidait la mesure primitivement choisie par Ricardo, la quantité de travail dépensée à la production des marchandises, car, du moment où il admettait que la valeur d'un produit, même fait de travail seulement, pouvait subir une altération indépendamment de toute adjonction de travail nouveau, il devenait impossible de mesurer ces modifications, et par conséquent la valeur du produit lui-même, avec cet étalon.

Ricardo s'attacha alors à combattre lui-même sa mesure originale, et, dans cette recherche d'un étalon préférable, les difficultés du problème lui apparurent enfin, — la dernière étape de la pensée ricardienne est faite de tentatives pour essayer de les résoudre.

Ici, plus encore qu'ailleurs la critique avait sévèrement jugé la doctrine des *Principes*, et une grande controverse, engagée entre Ricardo et Malthus, joua un rôle actif dans l'élaboration de la théorie définitive. Mais, dans cette question délicate, au contraire de ce que nous avons pu déjà rencontrer, Ricardo, bien qu'il modifia ses conceptions premières, ne subit aucune influence contraire, et les diverses opinions se sont toujours affrontées avec la même rigueur sans trouver jamais un point commun où fondre les thèses adverses.

Nous avons vu qu'à l'origine, Ricardo avait adopté deux mesures de la valeur, qui correspondaient en fait aux deux aspects de sa théorie, la quantité de travail dépensée à la production des marchandises, dont il se servait dans sa conception de la valeur travail pour mesurer la valeur relative des marchandises, et l'or, qui, dans la conception valeur coût de production, exprimait la valeur absolue des produits. Mais cette distinction imprécise n'excluait pas l'idée que l'étalon-travail fut universel, et l'or un moyen pratique d'expression de la valeur, en quelque sorte un étalon de substitution. Dans ces conditions, et dès l'origine, indépendamment des défauts inhérents au travail comme mesure de la valeur, l'exception que le capital, et sa division en capital fixe et circulant, apportaient au principe de la valeur détruisait en même temps l'universalité de la mesure par le travail, et comme Ricardo n'offrait aucun moyen de mesurer ces altérations, sa doctrine présentait une grave lacune.

Ce n'est donc pas sans raison que Malthus critiqua le « coût en travail » comme mesure de la valeur d'échange¹. Critique féconde qui, entre autres, car c'est en réalité le système entier de Malthus, tant ses critiques que celles que Ricardo lui opposera à son tour dans ses *Notes sur Malthus*, nous valut des éclaircissements précieux sur la pensée véritable de Ricardo, et, en particulier, sur les rapports du coût de production et du travail dans la théorie de la valeur.

« M. Malthus m'accuse de confondre la très importante distinction entre le coût et la valeur..., si par coût, M. Malthus entend les salaires payés, pour le travail, je ne confonds pas le coût et la valeur, car je ne dis pas qu'une marchandise, pour laquelle le travail coûte £ 1.000 sera par conséquent vendue £ 1.000, elle peut être vendue £ 1.100, 1.200 ou 1.500 — mais je dis qu'elle sera vendue pour le même prix qu'une autre marchandise pour laquelle le travail

1. Malthus, *Princ.*, 1820, p. 106.

a aussi coûté £ 1.000, c'est-à-dire que les marchandises seront évaluées *en proportion* de la quantité de travail dépensée pour elles. Si par coût, M. Malthus entend coût de production, il doit comprendre les profits aussi bien que le travail ; il veut dire ce que Smith appelle son prix naturel qui est synonyme de la valeur.

Une marchandise est à sa juste valeur, quand elle rembourse par son prix, au taux usuel, toutes les dépenses qui ont été investies sur elle, depuis la première jusqu'à la dernière, pour la produire et l'apporter au marché. Si alors mon idée exprime la même chose que coût de production, c'est presque ce que je souhaite qu'elle soit. La valeur réelle d'une marchandise signifie, je pense, la même chose que son coût de production, et le coût de production relatif de deux marchandises est presque en proportion de la quantité de travail respectivement investie sur elles, de l'origine à la fin... » ¹.

Voici donc nettement opposées la valeur réelle et la valeur relative et rattachée à chacune d'elles la théorie dont elles dépendent effectivement, précisé, par là même, le rôle du travail: la valeur relative des marchandises qui est le rapport de leurs valeurs réelles, est en même temps le rapport de leurs coûts de production respectifs, puisque la valeur réelle est la même chose que le coût de production. Mais, le travail étant l'élément essentiel de celui-ci, il s'établit en fonction des salaires qui finalement *régilent* le *rapport* d'échange.

En d'autres termes, comme Ricardo le redit dans la troisième édition de son ouvrage, qui reflète assez étroitement les précisions acquises dans la critique des Principes de Malthus, si le montant des salaires payés pour la rémunération du travail dépensé à la production de deux marchandises est £ 1.000 d'une part et £ 2.000 de l'autre, la valeur absolue des marchandises ne sera pas £ 1.000 et £ 2.000,

1. Ricardo, *Notes on Malthus*, éd. Hollander et Gregory, p. 14-15.

mais leur valeur relative sera dans le même rapport que 1.000 à 2.000, que 1 à 2.¹

Le travail devient alors un *régulateur* de la valeur relative. Demeurera-t-il encore sa mesure ?

Pendant que la troisième édition des *Principes* était sous presse, Ricardo écrivit à Mac Culloch : « Je ne suis pas satisfait, comme je vous l'ai souvent dit, de l'exposé que j'ai donné de la valeur, parce que je ne sais pas exactement où fixer mon étalon. Je suis entièrement persuadé qu'en le fixant sur la quantité de travail réalisée dans les marchandises comme règle qui gouverne leur valeur relative, nous sommes dans la bonne voie, mais, quand je désire fixer un étalon de valeur absolue, je suis indéterminé quand à choisir le travail d'un an, d'un mois, d'une semaine, d'un jour »². Ce qui semble exprimer que le travail est à la fois le *régulateur* et la *mesure* de la valeur *relative*, et aussi, sauf à préciser l'unité de mesure, la *mesure* de la valeur *absolue* des marchandises.

Mais nous devons rapprocher cette lettre d'une autre, écrite à Trower quelques jours après la publication de l'ouvrage où il limite au contraire strictement à la mesure de la valeur absolue, le rôle du travail, et le réduit à un régulateur, à l'exclusion d'une mesure de la valeur relative des marchandises : « Je n'ai pas je pense, dit que le travail employé pour un produit est une mesure de la valeur d'échange, mais de sa valeur positive. J'ajoute alors que sa valeur d'échange est réglée par sa valeur relative et par là, est réglée par la quantité de travail employée »³.

Mais, si minime que soit la fonction accordée ici au travail, Ricardo ne s'en tint pas à cette position et il s'attacha à la réduire encore, à la fois en tant que mesure de la valeur absolue et que régulateur de la valeur relative.

1. *Princ.*, 3^e éd., Wks., p. 30. Guill., p. 34. Voir aussi *Notes on Malthus*, p. 34 et 42 et *Letters of Ricardo to Malthus*, 10 octobre 1820, éd. Bonar, p. 176. Appendice.

2. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 25 janvier 1821, éd. Hollander, p. 91. Appendice.

3. *Letters of Ricardo to Trower*, 5 juillet 1821, éd. Bonar et Hollander, p. 151.

Il faut reconnaître en effet que l'intervention du nouveau facteur, le temps, dans la formation de la valeur rendait singulièrement complexe l'opération concourrante, du travail et du capital, donc assez difficile à définir le rapport du travail au coût de production, — par conséquent presque impossible de mesurer la valeur absolue par le travail dépensé à la production, et plus difficile encore à établir les rapports simultanés des quantités de travail dépensées et des coûts de production respectifs des marchandises, donc, très délicat de régler la valeur relative sur les quantités relatives de travail.

Rappelons, du reste, que Ricardo avait, dans les *Principes*, étudié les effets de ce second facteur de la valeur, l'accumulation des profits, depuis le moment de l'investissement du capital jusqu'à la vente du produit, de façon dynamique, d'après les variations des salaires et des profits or, en admettant même que sa conclusion fut juste, et parce que les profits ne peuvent subir d'altérations supérieures à 6 ou 7%, que la valeur ne puisse fluctuer que sans les mêmes proportions, il était impossible d'en réduire ainsi l'influence lorsque, envisageant l'aspect statistique du problème, l'on considérait la part effectivement prise par le capital et le travail, c'est-à-dire les profits accumulés et les salaires dans le coût de production des diverses marchandises : l'infinité des combinaisons possibles, tant par les proportions respectives de capital fixe et de capital circulant ou travail, et la longueur du processus de fabrication, que par le temps écoulé entre l'achèvement et la vente d'un objet, rendrait inexacte l'affirmation que les profits ne représentent qu'une portion minime du coût de production, puisque tous les rapports sont possibles, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, et en même temps, tout à fait caduque la proportionnalité établie entre les quantités relatives de travail et les coûts relatifs de production dès qu'intervient le temps. Or, c'est surtout l'accumulation des profits qui apporte la plus grande perturbation à cette règle, car, si l'on considère que le capital est du

travail accumulé, la valeur plus ou moins grande qu'un capital plus ou moins périssable transfert à la marchandise qu'il contribue à produire, — qui est traduite dans le coût de production par une annuité d'autant plus élevée que l'amortissement doit être plus rapide —, représente finalement une certaine quantité de travail, qui s'ajoute à la quantité directement dépensée, et le profit, si la durée de la production est brève, un an par exemple, ne représentera nécessairement qu'une portion minime de la valeur, 10 % selon l'hypothèse le plus souvent choisie par Ricardo et d'un autre côté, — et ce fut l'hypothèse jusqu'à ce que le temps intervienne —, si les diverses marchandises sont produites en des *temps égaux*, les coûts de production seront bien en proportion des quantités totales de travail dépensées à la production, puisque, dans tous les emplois, les profits sont au *même taux*, au taux commun des profits.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, dès qu'intervient le facteur temps et l'inégalité des temps de production, ou de conservation des marchandises, la proportionalité du coût de production à la quantité de travail, et l'égalité de leurs rapports respectifs, lorsqu'il s'agit de comparer deux marchandises, d'établir leur valeur relative ou rapport d'échange, sont immédiatement détruites.

Bien qu'il soit possible, cependant de trouver une formule mathématique qui permettrait d'établir encore la valeur en fonction du travail, du capital et du temps¹, cette opération comptable qui n'est presque plus du domaine de l'Economie exigerait que soient connus les facteurs de l'équation, or, et il a bien fallu que Ricardo redescende ici des hauteurs de l'abstraction jusqu'où il

1. Si nous appelons : T, les salaires (ou le travail) d'une année ; C, l'annuité d'amortissement du capital ; N, le nombre d'années et P, le taux des profits, le coût de production en fonction du temps de fabrication se calculerait d'après la formule : $(T + C) [(N - 1) + P + (P + 1) N]$. et l'addition de valeur qui provient de l'écoulement d'un temps entre l'achèvement du produit et sa vente, la valeur en fonction du temps de conservation se calculerait d'après la formule (V, étant la valeur au moment de l'achèvement) : $V[(P + 1)N]$.

Dans les deux cas nous admettons la capitalisation des profits.

avait cherché à s'élever, pour reprendre contact avec les faits, dans la réalité des choses nous connaissons les prix, voir même les frais de production, mais, nous connaissons rarement les quantités de travail dépensées et le temps pendant lequel les profits se sont accumulés, « l'âge » des produits échangés. Il faudrait donc partir du coût de production pour retrouver la quantité de travail et le temps, aller de la chose mesurée à sa mesure, de la chose à régler à son régulateur !

Dès 1820, le « sens » de notre connaissance véritable des faits apparaît dans la *correspondance* de Ricardo, en même temps qu'une ombre de scepticisme quant à la rigueur de cet étalon singulier, qui oblige l'économiste à remonter des effets ultimes à la cause première, malgré les influences perturbatrices indéterminées, sinon indéterminables, qui ont altéré les effets directs de la cause recherchée : « Le coût de production est, *avec quelques déviations*, en proportion du travail employé. Ma marchandise et votre marchandise sont toutes les deux d'une valeur de £ 1.000 ; elles comportent *probablement, par conséquent*, la même quantité de travail réalisée en chacune d'elles ... »¹.

Comme ces influences modificatrices, ou plutôt le rôle du temps dans la valeur prend, dans l'esprit de Ricardo, une importance croissante, il se persuade, aisément de la vanité d'une mesure ou d'un régulateur, si difficilement saisissable, et il l'abandonne peu à peu, presque insensiblement.

Il revient, d'abord à la théorie de Smith, dont il s'était détaché, il le reconnaît du restelui-même, en admettant que : « C'est dans les premiers âges de la société, quand peu d'échanges ont lieu, que la valeur des biens est plus particulièrement estimée par la quantité de travail nécessaire à les produire, comme l'a établi Adam Smith »².

Mais il n'aurait sans doute jamais renié sa foi première

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 10 octobre 1820, éd. Bonar, p. 176. Appendice.

2. *Letters of Ricardo to Trower*, 4 juillet 1821, éd. Bonar et Hollander, p. 151

si Mac Culloch n'avait voulu la défendre contre lui-même. Ce dernier avait suivi pas à pas le développement de la pensée de son maître, modifiant ses conceptions d'après les retouches successives apportées à la théorie modèle, mais à vrai dire, il avait souvent à regret subi les apports nouveaux qui risquaient obscurcir la vérité générale¹. Enfin, il s'était refusé à suivre cette dernière évolution.

Esprit scientifiquement beaucoup moins sincère que Ricardo, il préférait accumuler les exceptions sur les exceptions, plutôt que de renoncer à une règle primitivement adoptée, sans voir que sous ces multiples restrictions elle n'était même plus une règle. En l'occurrence, il estimait qu'en faisant la part du temps, le principe pourrait subsister «... la difficulté pourrait être évitée en faisant une concession proportionnelle aux différents temps pendant lesquels le capital est employé dans l'œuvre de production »². La difficulté ainsi éludée, il pensait, quoique avec une formule plus compliquée, — et sans doute analogue à cette équation hypothétique dont nous parlions plus haut — conserver son exactitude à la mesure adoptée³.

C'est alors que Ricardo, que le souci de mesurer la valeur n'avait pas abandonné, mais dont l'attention, à la faveur d'une nouvelle controverse avec Malthus, et des événements politiques s'était tournée vers cet étalon qui à l'origine n'était qu'un étalon de substitution, vers l'or, porta le dernier coup à la mesure primitivement choisie, d'une façon qui, comme M. Hollander l'a justement remarqué, révèle une certaine lassitude : «... je crains que vous ne combattiez encore pour l'exactitude mathématique de la mesure que vous et moi préférons... »⁴, et il s'attache alors

1. *Letters of Mac Culloch to Ricardo*, 17 avril 1822, éd. Hollander, p. 36, bien qu'il s'agisse ici d'une préoccupation pédagogique justifiable. Voir aussi 15 mai 1820, p. 18, ss. et 22 janvier 1821, p. 22, ss.

2. *Id.*, 13 mars 1821, p. 26.

3. Nous n'avons malheureusement pas la lettre de Mac Culloch sur ce sujet, mais nous pouvons l'induire de la lettre de Ricardo dont nous allons parler. Dans le même sens, J.-H. Hollander, *David Ricardo, a centenary estimate*, Baltimore, 1910.

4. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 21 août 1823, éd. Hollander, p. 174. Appendice, voir aussi, *id.*, 8 août 1823, p. 153. Appendice.

à critiquer cette mesure, à lui refuser un titre à être un régulateur ou une mesure de la valeur, car les deux notions de valeur absolue et relative sont mêlées dans ses arguments.

Il montre que la valeur des marchandises étant faite de salaires et de profits accumulés mélangés dans toutes les proportions imaginables, il est possible que les profits soient infiniment grands par rapport au travail original, et comme une variation du taux des profits seuls peut entraîner une variation de valeur, il est douteux que l'on puisse appeler le travail le seul régulateur de la valeur, d'autant plus qu'il refuse en outre d'admettre que des capitaux d'une valeur actuellement égale représentent des quantités de travail égales étant donné qu'il subissent aussi l'influence des autres agents de la valeur.

Tout en critiquant son étalon primitif, que la reconnaissance de l'opération simultanée de deux facteurs de la valeur devait nécessairement lui faire abandonner, Ricardo s'est attaché à justifier, sans indulgence du reste, la nouvelle mesure adoptée, l'or, qui dès la première édition des *Principes* servait de mesure pratique, mais à vrai dire, avait alors peu à faire avec la théorie de la valeur. Ricardo s'était contenté d'affirmer que ses variations peu importantes n'influaient pas sur la valeur relative des marchandises, que l'on pouvait donc les négliger et, dans les développements ultérieurs, le supposer invariable. Et quand il y avait fait appel dans son étude de la valeur, c'était pour mesurer la valeur absolue des marchandises, lorsqu'il s'agissait d'en établir le coût de production pour illustrer son chapitre de ces exemples frappants qui servaient en même temps sa « thèse » ; cela n'impliquait pas une véritable théorie de la mesure de la valeur par la monnaie, malgré le constant rappel de son invariabilité supposée, survivance de la controverse du Bullion.

Mais, la grande instabilité que l'influence reconnue des variations des salaires et profits sur les valeurs relatives

apportait à celles-ci, rendait suspecte cette invariabilité absolue supposée des métaux monétaires, car même si les conditions techniques de leur production, la quantité de travail nécessaire ne variaient pas, leur valeur suivrait cependant les variations du second facteur de valeur. Par conséquent une modification du taux des profits, qui entraînerait des changements dans les valeurs relatives des différentes marchandises, transformerait aussi leurs rapports avec les métaux précieux eux-mêmes altérés.

Malthus, de même qu'il avait critiqué le travail dépensé comme mesure de valeur¹, critiqua l'or que ses conditions de production exposaient à subir l'influence des variations des profits, sans pouvoir, de même que le travail incorporé, mesurer les variations de valeur provenant de causes étrangères au travail. Avant même que ne paraissent ses *Principes*, dans sa correspondance avec Ricardo, il propose un étalon imaginaire, idéal, les grains d'argent ramassés en un jour sur les rives de la mer, étalon invariable où n'entrait pas de capital².

Mais Ricardo, tout en reconnaissant la vulnérabilité de son étalon, ne l'abandonna pas ; dans une lettre à Mac Culloch³, cette lettre où, pour la première fois, il affirmait que le temps, à côté de la quantité relative de travail, était une cause de variations de la valeur relative des marchandises, il modifie pour la première fois aussi sa « thèse » primitive, selon laquelle toute hausse des salaires, entraînait une baisse des marchandises produites avec du capital fixe, baisse proportionnelle à la quantité et à la durée de celui-ci.

1. Il lui préféra d'abord le travail commandé, ou une moyenne entre le travail commandé et le blé, pour corriger les imperfections du premier (*Principes*, 1820), puis il revint au travail commandé, exclusivement (*Measure of Value*, 1823).

2. Nous n'avons malheureusement pas pu avoir la lettre de Malthus, mais voir celle de Ricardo où une première allusion y est faite, 21 septembre 1819 éd. Bonar, p. 158, puis toute la *Correspondance*, *passim*.

3. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 2 mai 1820, éd. Hollander, p. 64-65. Appendice.

L'étalon n'est qu'une marchandise produite avec le concours d'un certain capital, employé pour un temps déterminé, qui varie aussi proportionnellement à cette quantité et à ce temps. Considéré donc, dans la masse des autres marchandises, une hausse des salaires, c'est-à-dire une baisse des profits, ferait moins baisser sa valeur que celle d'une marchandise produite avec une proportion de capital fixe plus grande ou en un plus long temps, et la ferait au contraire baisser davantage par rapport à une autre pour laquelle ces proportions seraient moindres. Par conséquent, si cette marchandise étant prise pour étalon, c'est par rapport à elle que l'on détermine toutes les variations nées d'une modification du taux des profits, le sens des variations relatives établies plus haut se renverse; quand leur production demande plus de capital fixe ou de temps, les marchandises baissent par rapport à l'étalon, quand elle en exige moins elles montent, et naturellement, si les conditions sont les mêmes il ne s'opère aucun changement relatif.

« Si beaucoup de capital fixe était employé dans les mines ou si un temps considérable devait s'écouler avant que le capital circulant ne revienne par la vente de l'argent... chaque marchandise mesurée par un tel agent hausserait quand le travail monte, si elle était le produit du travail seulement, ou d'une moindre portion de capital qu'il n'en était employé à la production de la monnaie et au contraire par la même raison, ces marchandises qui seraient produites avec de plus grandes proportions de capital fixe, ou qui exigeraient plus de temps pour être finies baisseraient de prix. Ceci est tout ce qu'implique mon livre, mais je n'ai pas été suffisamment explicite, j'aurais dû dire que si l'agent est produit dans certaines circonstances, il y a beaucoup de marchandises qui peuvent monter en conséquence d'une hausse du travail, bien qu'il y en ait beaucoup qui baisseraient, et qu'une grande partie varierait très peu. Vous, je le sais, vous me comprenez, mais je crains de n'avoir

pas été assez précis en montrant les portées variées de cette question... »¹.

Mais, ces résultats nouveaux, que nous retrouvons peu après dans la seconde édition des *Principes*², sont bien, comme le dit Ricardo, une précision apportée à sa théorie générale, aussi, cette question ne présente pas un très grand intérêt doctrinal quant à la théorie ricardienne de la valeur, d'autant plus que, malgré ces retouches, le résultat final ne sera pas modifié, l'or — car c'est l'or qui en dernière analyse devient l'étalon — sera toujours supposé invariable et par conséquent tout changement rattaché, comme auparavant, à des causes propres aux marchandises, et non pas à l'étalon, Ricardo invoquant encore une fois l'influence minime d'un changement du taux des profits sur les valeurs relatives.

Cependant, comme avec la faillite de la mesure par rapport au travail, ce procédé, qui à l'origine n'était qu'un moyen commode et secondaire de mesure, deviendra prépondérant, sinon, à la fin, exclusif, quand la division se sera opérée entre les fonctions du travail et de l'or dans la théorie générale de la valeur, le travail étant le *régulateur* de la valeur, l'or étant sa *mesure*³. Ricardo fut conduit par cette substitution à édifier une théorie de la mesure directe de la valeur par rapport à une chose de valeur, ou plutôt une théorie de l'étalon, précisée dans ses discussions avec Malthus, car si celui-ci avait critiqué l'étalon de Ricardo parce qu'il l'avait supposé invariable alors qu'il ne l'était peut-être pas, ce dernier, à son tour, lui reprocha à la fois d'avoir choisi un étalon variable, et de ne pas avoir toujours rapporté à lui les variations de la valeur des marchandises⁴.

Dans cette polémique, Ricardo établit les qualités qui

1. *Ibid.*

2. *Princ.*, 3^e éd., chap. I, sect. VI. D'une mesure invariable de la valeur.

3. Pour cette opposition, voir *Princ.*, *ibid.*, dernier paragraphe et *Notes on Malthus*, éd. Hollander et Gregory, p. 85 (note sous Malthus, p. 110).

4. *Notes on Malthus et Lettres, passim*, le reproche était d'autant plus aisé que Malthus n'avait pas tout à fait dégagé la valeur des prix, et par conséquent invitait souvent à croire qu'il prenait l'argent pour mesure de la valeur.

devaient décider du choix d'un étalon¹. Mais ces règles à vrai dire, ne sont, elles aussi, que la réunion et la précision d'idées déjà anciennes, puisque, pour être une mesure de valeur, une marchandise doit :

avoir de la valeur ; or, c'était pour observer cette règle déjà latente, que Ricardo avait considéré la valeur du travail comme étalon de valeur, lorsqu'il recourait à cette mesure, malgré les difficultés qui en découlait² ;

être invariable ; c'est pourquoi le travail dépensé avait été choisi à l'exclusion du travail commandé, pourquoi, dès le *Haut Prix des Lingots*, Ricardo avait supposé l'or invariable ;

être judicieusement et non arbitrairement choisie ; ainsi, le travail dépensé avait été choisi de préférence au travail commandé, parce que Ricardo avait montré les imperfections de ce dernier ; et l'or, pour sa relative stabilité.

Mais, à cette première justification du choix de l'or, d'autres vinrent s'ajouter.

D'abord, mais moins qu'une justification, c'est une « raison » d'adopter l'or pour mesure générale de la valeur, ce fut en 1818 la renaissance de la « controverse du Bullion », préalable à la reprise progressive des paiements en espèces par la Banque d'Angleterre, de l'achèvement d'une période de cours forcé qui durait depuis 1797³. Dès 1817 la Banque

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, 3 août 1823. Appendice, éd. Bonar, p. 225 ;

2. Du reste, en dépit des transformations opérées sur ce point, les rapports entre le travail et la valeur seront, jusqu'à la fin établis quant à la valeur du travail. Cf., *Lettre de Trower*, 26 août 1823, dans Ricardo, *Minor papers...*, p. 220 qui restait fidèle au principe primitif, comme aussi *James Mill*, cf., *Lettres*, dans Ricardo, *op. cit.*, p. 206 (8 août 1823).

3. Le cours forcé qui devait expirer en 1818 fut prolongé jusqu'en 1819 et l'on proposa même tde l'étendre jusqu'au 1^{er} mars 1820, mais l'opinion publique se souleva en deux comités, élus secrètement aux communes et à la Chambre des Lords en 1818 étudièrent les conditions de la reprise des paiements.

Peel fut nommé Président de cette Commission parlementaire, il présenta un 1^{er} rapport le 5 avril 1819 et obtint un premier bill pour le paiement des billets supérieurs à £ 5, puis un 2^e rapport le 6 mai 1819 et obtint le « Bill de Peel » (mai 1819-59 Geo III, c. 49) qui établit le remboursement en lingots au prix de 4£1^s, l'once à partir du 1^{er} février 1820 et à 3£17^s.10 1/2 à partir du 1^{er} mai 1821. 2 ans au moins et 3 ans au plus après cette date le paiement en espèces monnayées reprendrait.

avait commencé à rembourser les billets de faible valeur, d'un montant inférieur à £ 5 et un léger rétrécissement de la circulation monétaire avait accéléré le mouvement de baisse des prix, dont, depuis 1815, sinon 1809, souffrait l'Angleterre¹. En l'absence de données statistiques, l'on ne pouvait apprécier la chute des prix que rapport à un étalon général de valeur², plus spécialement l'étalon monétaire.

Nous retrouvons, à la dernière phase de l'évolution de la théorie ricardienne les discussions qui avaient été l'origine d'une de ses parties primitives et, dans les deux cas, un même glissement s'opéra d'une doctrine à l'autre. Les conceptions monétaires de Ricardo n'ayant pas changé, il combattit en faveur de l'adoption d'une circulation à base monométallique, d'or en lingot (Gold Bullion Standard), et transporta encore une fois son étalon métrique de la monnaie dans la théorie de la valeur.

Mais, entre ces deux apports, la véritable théorie de la valeur s'était élaborée, et cette seconde transmission qui diffère de la première parce qu'elle met la dernière touche à une œuvre dont l'autre n'avait esquissé qu'une partie, en diffère plus encore parce qu'elle a décidé du choix de Ricardo entre une mesure pratique de la valeur et cette mesure idéale, dont la recherche avait, à l'origine, réduit l'influence théorique de la controverse monétaire, et empêché que la monnaie, sinon l'or, ne fut prise pour étalon véritable.

Ce contact avec les faits, ne fut pas étranger à la justification théorique du choix de ce nouvel étalon pratique.

De toutes les mesures reconnues imparfaites (c'est pourquoi, il faut en justifier l'emploi) parce que la production

1. Cf. Simiand, *op. cit.*, p. 209-210, d'aucuns feraient partir le mouvement de baisse de 1818.

2. J.-H. Hollander, Introduction, I, aux *Notes on Malthus*, éd. Hollander et Gregory.

d'aucune marchandise n'exige, de tout temps, la même quantité de travail, et même alors elle varierait avec le taux des salaires et des profits¹, l'or est la moins criticable². En effet, la valeur de toutes les choses est faite de salaires et de profits, de travail et de capital, mélangés en toutes proportions, depuis l'étalon de Malthus, les grains d'argent ramassés sur la côte par le travail d'un jour qui ne contiennent que du travail, jusqu'à de vieux chênes cinquantenaires, qui ne contiennent que des profits accumulés. L'or, comme la plupart des marchandises, étant fait de capital et de travail, est un étalon parfait pour les marchandises produites dans les mêmes conditions techniques que lui, c'est-à-dire qui contiennent les mêmes proportions de salaires et de profits accumulés; pour les autres marchandises, il est un étalon moins parfait, mais l'on peut cependant le considérer comme une *moyenne* assez proche de la majorité des produits échangeables, pour n'engendrer que de faibles perturbations sous l'influence elle-même très faible des variations des salaires et des profits, altérations minimales qui peuvent être négligées. Par conséquent, la *relative* invariabilité de l'or *par rapport à la grande masse des marchandises*, permet de le choisir pour étalon de mesure de la valeur³. « Cette irrémédiable imperfection de la plus parfaite des mesures qui puisse être conçue... peut affecter quelques marchandises d'une façon, d'autres de la façon contraire, la moyenne générale cependant ne sera pas beaucoup affectée. Le principe général n'est pas, au plus léger degré, invalidé par l'imperfection nécessaire de la mesure »⁴.

Cette dernière conclusion, qui est en même temps le seul apport vraiment nouveau de cette ultime transformation de la théorie de la valeur est en même temps celle

1. *Princ.*, chap. I, sect. VI, 3^e éd., et *Lettres*.

2. *Id.*, *Lettre à Malthus*, 3 août 1823, Appendice. *Notes on Malthus*, p. 15, 25, 35, 37, 38.

3. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 13 juin 1820, éd. Hollander, p. 70-71. Appendice.

4. *Notes on Malthus*, éd. Hollander et Gregory, p. 152.

dont l'intérêt doctrinal est le plus grand, car, en s'élevant contre l'étalon artificiel que Malthus proposait, Ricardo ramena la discussion au niveau de la vie réelle et renversa les attitudes adoptées par les deux auteurs ; lui, dont on fait le plus souvent le modèle du théoricien abstrait, et il le prétendait lui-même, refusa de souscrire à la mesure théorique et abstraite de Malthus dont la préoccupation essentielle était pourtant de toujours garder un étroit contact avec les faits.

Cette dernière controverse nous montre donc un aspect presque nouveau de la pensée ricardienne, nous avons déjà vu que dans son raisonnement le rôle de l'induction, et par conséquent l'influence des faits, était plus grand que l'on ne s'accorde généralement à le reconnaître. Nous voyons maintenant poindre, sous l'apparence ancienne d'une recherche des lois permanentes universelles et générales, un souci de vérité réelle et non plus abstraite ou hypothétique, déjà rencontré dans l'étude du rôle du capital et surtout du temps sur la valeur, une préoccupation « pratique » qui, aussi bien ici que là, conduit Ricardo à des solutions beaucoup plus nuancées, bien mieux d'accord avec cette réalité véritable avec laquelle les événements l'avaient remis en contact, et qu'il s'efforçait désormais de peindre.

CONCLUSION

SYNTHESE

Au cours de « l'évolution » que nous avons essayé de retracer, nous avons vu la valeur, notion empruntée à Smith, se transformer en une théorie véritable par la démonstration du principe qui règle la valeur sur les quantités de travail dépensées à la production des marchandises, et son extension aux sociétés capitalistes par la réduction du capital en travail. Puis, l'intervention du temps dans la valeur, indépendamment de tout travail, est venue fonder celle-ci sur une seconde cause, l'accumulation des profits du capital, et, en définitive, Ricardo qui avait fait découler son étude d'une critique de la dualité des mesures adoptées par Smith, le travail dépensé à la production d'un objet ou celui qu'il commande, ayant glissé de la mesure au fondement de la valeur, l'a finalement rattachée au coût de production des marchandises, somme des salaires, des annuités d'amortissement, des profits et des intérêts du capital mis en jeu dans l'œuvre de production.

Cet aboutissement n'est au fond que le perfectionnement de la notion de valeur rencontrée dans les œuvres de Ricardo antérieures aux *Principes* qui, les premiers, comportèrent une étude indépendante de la valeur.

La question de la mesure a suivi les transformations de celle du fondement de la valeur. Après son édification pro-

gressive en mesure de la valeur, son individualisation dans les dépenses de production, les critiques de la théorie de Smith puis de Malthus, le travail dépensé vit son rôle progressivement se réduire, car les effets de la seconde cause de formation de la valeur y rendaient trop complexe la part du travail, pour que l'on pût songer à lui garder sa fonction d'étalon, et il n'en fut plus qu'un régulateur approximatif.

L'or, au contraire, étalon monétaire et par extension étalon de valeur dans les premiers ouvrages de Ricardo, après avoir subi une éclipse pendant le règne du travail, reprit son empire, en même temps que la théorie générale revenait vers le coût de production.

Dans ces conditions, il peut paraître vain de parler d'une « évolution » de la théorie ricardienne en la matière, et effectivement, lorsque l'on replace les *Principes* dans l'ensemble des œuvres de Ricardo, et que l'on cherche, comme nous l'avons tenté, à faire le point de la position de la valeur dans le système doctrinal tout entier, il n'y aurait plus d'évolution véritable, mais un perfectionnement continu, par l'analyse de plus en plus précise de la notion de coût de production, et les corrections corrélatives de la mesure de la valeur. Mais, cependant, la dualité temporaire de la théorie de la valeur travail et de la valeur coût de production, l'apparition puis la quasi-disparition de la première, manifeste une évolution certaine, quoique d'une partie seulement, de la doctrine. Par conséquent, la conception des partisans de l'« évolution » serait juste, au moins en partie, mais il leur reste à expliquer l'intervention de la théorie de la valeur travail, comme l'on ne peut le faire que par l'étude des antécédents de la théorie des *Principes* — cependant ils ne sont partis que de ceux-ci¹ — nous avons cru devoir y recourir, bien que l'« évolution » en fût singulièrement

1. M. Hollander, cependant remonte à l'Essai sur le bas prix du blé, mais c'est le moment où apparaît la théorie de la valeur travail.

réduite. Mais, nous cherchions moins à prouver que les conceptions fondamentales de Ricardo avaient changé, qu'à essayer de comprendre ce qu'était sa véritable théorie, son importance et sa place dans l'ensemble du système. Or, la théorie de la valeur nous a permis de montrer le processus de la pensée de Ricardo, la part de la déduction et de l'induction, des faits et des principes abstraits dans son raisonnement, et elle nous a révélé, que ce fut après avoir été conduit par les événements à faire une place à la rente dans la division d'abord bipartite du produit annuel du travail et du capital entre les ouvriers et les capitalistes, que Ricardo en vint à étudier la valeur qui devait lui permettre d'établir les lois d'une division tripartite du produit annuel de la terre entre les capitalistes, les ouvriers et les propriétaires.

Il emprunta à Smith les bases d'une théorie abstraite dont, à mesure que l'idée de répartition se précisait et que l'étude de la valeur devenait plus nécessaire, les principales lignes apparaissaient.

Introduite par un raisonnement abstrait sur la partie également abstraite de la théorie de Smith, la doctrine de la valeur travail fut progressivement résorbée, une fois les problèmes de la valeur et de la répartition posés, dans une discussion objective, fondée désormais sur l'étude des faits économiques, qui ramène Ricardo à la théorie de la valeur coût de production, prolongement de cette partie, sinon pratique du moins plus proche de la réalité, de la doctrine de Smith, empruntée primitivement à l'état brut par Ricardo et transformée maintenant par les apports ininterrompus d'une constante élaboration.

En dépit de ces remaniements successifs, Ricardo ne fut jamais satisfait de sa théorie de la valeur «... mon attention est tournée vers ce sujet, mais je crains de ne pouvoir arriver à aucune conclusion plus solide que celles, reconnues imparfaites, que j'ai déjà publiées... »¹.

1. *Letters of Ricardo to Trower*, 24 juillet 1823, éd. Bonar et Hollander p. 207. Voir la réponse de Trower dans Ricardo, *Minor papers...*, p. 220-23.

Une fois même, il vint à douter du rôle accordé à la valeur. « Après tout, les grandes questions de rente, salaires et profits doivent être expliquées par les proportions dans lesquelles le produit entier est divisé entre les propriétaires, les capitalistes et les travailleurs, et qui ne sont pas essentiellement liées à la doctrine de la valeur ». Mais, cette abdication reste isolée, puisque dans une de ses dernières lettres il reconnaît encore «... que les idées contraires que les hommes attachent au mot valeur empêchent beaucoup les progrès de la science »¹, et nous n'aurions pas cité ce passage plus impulsif que volontairement écrit, et qui ne traduit pas la véritable pensée de Ricardo, si les conclusions qu'il en a tirées ne jetaient une lumière précieuse sur sa théorie de la répartition, qui vient corroborer l'interprétation que nous avons proposée de la formation historique de son système.

« En nous débarrassant de la rente, ce que nous pouvons faire sur le blé produit avec le capital employé en dernier, et sur toutes les marchandises produites par du travail dans les manufactures, la distribution entre le capitaliste et le travailleur devient d'une considération beaucoup plus simple. Plus la portion du résultat du travail qui est donnée au travailleur est grande, plus le taux des profits doit être petit et vice-versa. Or cette portion doit essentiellement dépendre de la facilité de produire les choses nécessaires au travailleur... »² ce qui nous montre bien la véritable place de la rente, comment elle s'oppose au groupe salaires et profits, et confirme l'idée qu'elle fut introduite dans une théorie des profits déjà formulée, marquant le véritable moment de l'orientation nouvelle de l'Economie Politique, qui de science de la nature et des causes des richesses des nations, devient une science de la division de ces richesses entre les différentes classes sociales.

Mais les deux conceptions subsistent dans le système ricardien, dont le but essentiel, le souci d'élever les profits

1. *Id.*, p. 206.

2. *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, 13 juin 1820, éd. Hollander, p. 72.

seul moyen d'accroître la richesse du pays, ou, dans la théorie de la distribution, l'importance du rôle accordé aux profits, sont le reflet de la survivance de l'économie de la prospérité nationale.

Ils manifestent en même temps « l'industrialisme » de Ricardo, qui marque finalement sa théorie de la valeur, une théorie dont l'âme est la notion de profits, le principal objet, la préoccupation constante d'étendre aux produits de la terre une règle faite pour les produits des manufactures, de réduire le rôle du fermier à celui du capitaliste et l'intérêt d'éclairer, par ses transformations successives le système ricardien tout entier.

TROISIÈME PARTIE

CRITIQUE ET IMPORTANCE DE LA THÉORIE RICARDIENNE DE LA VALEUR

Malgré de constants remaniements, la théorie définitive de la valeur n'apparaît pas sans défauts. Nous devons alors rechercher dans quelles mesures Ricardo lui-même, ou les théories qu'il avait adoptées, sont responsables d'un échec, dont nous rechercherons ensuite l'intérêt, en nous efforçant de dégager l'enseignement que nous devons retirer de ses efforts infructueux .

CHAPITRE PREMIER

CONTRADICTIONS ET INSUFFISANCES DES THEORIES RICARDIENNES

Ricardo, suivant l'exemple d'Adam Smith, avait limité sa théorie de la valeur aux choses reproductibles, librement reproductibles dans un régime de concurrence.

Cette limitation est doublement criticable. D'abord, parce que l'on peut se demander si une théorie qui ne s'applique délibérément qu'à une partie des biens économiques mérite encore ce nom. Une explication devrait être générale ou ne pas être, et Ricardo lui-même concevait cette nécessité quand, dans les premières éditions des *Principes*, il reprochait à Adam Smith d'avoir limité à l'enfance des sociétés le principe de la valeur travail dépensé qu'il se proposait au contraire d'étendre à toutes les civilisations, et dont il affirmait, *a priori*, l'universalité. Ayant conçu cette nécessité « dans le temps » il est singulier, que Ricardo n'ait pas vu que la même obligation s'imposait à lui « dans l'espace » et que si sa règle ne pouvait rendre compte de la valeur des choses rares, c'est qu'elle n'était pas la véritable règle de la valeur.

D'autre part, et bien qu'il soit possible de poser certaines conditions à l'application d'un principe, — les lois, mêmes les plus rigoureuses, des sciences physiques ne s'appliquent que « toutes choses égales d'ailleurs » —, encore faut-

il que ces conditions soient précises, tandis que Ricardo n'a pas établi de limites exactes entre les choses rares et les choses reproductibles.

A partir de quel moment un vin devient-il un objet de monopole ? S'agit-il du cru ? Alors pourquoi acquiert-il plus de valeur en vieillissant ? S'agit-il de l'âge alors pourquoi certaines années plus récentes ont-elles plus de valeur que d'autres plus anciennes ? Admettons que ces questions ne soient que des facteurs qui jouent à l'égard d'objets dits de monopole en influant sur la volonté des acheteurs, il reste à expliquer pourquoi certains crus, dont l'abondance n'est pourtant pas supérieure à celle d'autres crus réputés rares, ne sont cependant pas considérés comme des objets de monopole ?

Lorsque les marchandises ne sont pas reproductibles, lorsque l'on considère les œuvres d'art, une séparation objective et nette s'établit entre elles et toutes les marchandises reproductibles. Mais lorsque, à l'intérieur de cette dernière catégorie, Ricardo prétend établir une nouvelle limite entre les choses facilement ou difficilement, abondamment ou non-abondamment reproductibles, un élément psychologique doit alors intervenir pour fixer le départ entre l'application de la théorie « subjective » de la valeur des produits rares et de la théorie « objective » de la valeur des autres produits.

Malgré les efforts de Ricardo pour éliminer le rôle de la demande et faire prévaloir l'offre ou le coût de production sur elle, il semble que dans son système, elle doive jouer un rôle plus complexe que celui qu'il prétendit lui assigner, et que non seulement elle crée « l'utilité » des produits dont la valeur ne serait plus alors réglée que par la concurrence des vendeurs, mais encore doit-elle décider du moment où cette concurrence pourra jouer, du moment où s'appliquera la théorie de la valeur coût de production, (ou de la valeur travail).

D'un autre côté, lorsque Ricardo a reconnu l'opération du temps dans la formation de la valeur des marchandises

reproductibles, il a encore rapproché les deux catégories, car s'il faut un temps considérable avant que la marchandise puisse être apportée au marché, tout est en fait comme si elle n'était pas reproductible. Ou bien sa valeur sera réglée, à un moment donné, par la concurrence des acheteurs, et dès lors la théorie générale cesse de s'appliquer à elle; ou bien elle lui reste soumise et dès lors, si sa valeur est réglée par son coût de production y compris les profits accumulés ou les intérêts du capital primitivement investi en elle, il n'y a plus aucune raison de soustraire les marchandises de monopole à cette règle.

De deux côtés, donc, la distinction établie par Ricardo entre les choses rares ou reproductibles, est sujette à objection. Pour concilier ses développements, il faut introduire soit un élément subjectif dans la théorie générale, soit étendre sa théorie générale objective aux produits de monopole dont il prétend cependant que la valeur n'est réglée que par les goûts et les désirs, la fortune des acheteurs.

Ricardo du reste fut lui-même sensible à cette imperfection, quand il eut admis l'influence du temps sur la valeur. « Je ne puis surmonter la difficulté du vin que l'on conserve trois ou quatre ans dans une cave, ou celle d'un chêne, pour lequel l'on n'a à l'origine peut-être pas dépensé plus de 2 sh. en travail et qui cependant arrive à valoir £ 100. Il n'y a pas de difficulté à les estimer tous les deux dans une mesure de valeur telle que la nôtre, mais la difficulté est de montrer pourquoi nous nous fixons sur cette mesure, et de prouver qu'elle est, ce que toute mesure doit être, invariable¹ ». Mais il ne vit pas que pour ces produits particuliers deux problèmes pouvaient ou plutôt, devaient se poser.

Il a considéré les effets de l'accumulation des profits, ou intérêts, sur le coût de production des marchandises,

1. *Letters et Ricardo to Mac Culloch*, 8 août 1823, éd. Hollander, p. 153. Voir aussi lettres à Malthus, 13 juillet 1823, éd. Bonar, p. 222. Appendice.

et, bien qu'il ne se préoccupe, par hypothèse, que des choses reproductibles, n'a pas songé à rechercher l'influence que le *temps* pouvait avoir sur leur *reproduction*. Dans ses *Notes sur Malthus* cependant, il avait défendu les produits agricoles d'être des produits de monopole, car tant que du capital pouvait être investi sur la terre, la quantité de blé pouvait augmenter et la concurrence des fermiers, producteurs de la dernière portion nécessaire, continuait à régler la valeur de ces marchandises, dont la reproduction ininterrompue assurait toujours l'approvisionnement régulier du marché préalable.

Mais, Ricardo ne s'est préoccupé de la question de la reproduction qu'à propos des produits agricoles, à cause des caractères particuliers d'une demande impérieuse et non élastique; d'un autre côté, le retour régulier des saisons, la vente ou l'écoulement périodique des récoltes permettaient d'écarter l'influence du temps sur ces produits.

Quand la préoccupation essentielle de Ricardo fut d'étudier les effets de ce second facteur, il considéra surtout ces produits qui, à la fois, exigent des temps de fabrication très différents et dont la reproduction continue apparaît moins nécessaire parce qu'ils sont destinés à satisfaire des besoins moins impérieux, qui souffrent aisément la substitution d'un produit à l'autre. Il se limita alors à étudier les effets de l'accumulation des profits sur le seul coût de « production », à déterminer son influence sur la valeur à un moment donné, d'après le temps déjà écoulé, sans penser à tout temps qu'il faudrait à nouveau, si, les produits considérés ayant été consommés, il devenait nécessaire de les remplacer pour satisfaire une demande sans cesse renaissante, analogue à celle des produits alimentaires, ou d'en augmenter la quantité pour satisfaire une demande croissante.

Tant que l'offre ne se serait pas adaptée à la demande, tant que le temps de production ne se serait pas écoulé, la concurrence des acheteurs, et non celle des vendeurs, réglerait nous semble-t-il la valeur de ces marchandises

reproductibles cependant. Ricardo, il est vrai, aurait sans doute vu là un phénomène temporaire, qui disparaîtrait lorsque, les choses étant redevenues normales, la demande pourrait à nouveau être satisfaite, et ces considérations « dynamiques » ne l'auraient peut-être pas aidé à découvrir ce défaut capital de la théorie de la valeur.

Si quelqu'autre raison, du reste, l'a empêché de voir l'atteinte portée par le facteur temps à sa théorie, ce fut précisément la façon dont il fut amené à en reconnaître l'influence.

Il fut introduit dans l'étude de la valeur par l'intermédiaire du capital, et les effets qui lui sont attribués ne sont que le prolongement de la théorie des profits qui fut à l'origine de la théorie de la valeur et qui en explique bien des parties. Le temps n'agit sur la valeur que parce que du capital a été investi dans les marchandises, ou mis en œuvre dans leur production, or, si leur valeur ne remboursait pas, entre autre, les profits accumulés pendant tout le temps où le capital a été investi, où le capitaliste n'a pas joui de ses revenus, la règle fondamentale de l'unité du taux des profits cesserait d'être vraie. Mais, pour Ricardo, il est impossible que cette règle ne joue, l'intérêt personnel et la libre concurrence ramenant toujours nécessairement les profits à leur niveau inélectable.

Introduite *a priori* dans l'analyse de la valeur des choses reproductibles, et étudiée en fonction d'un des facteurs de la production, la notion de temps leur est restée propre et Ricardo n'a pas songé à rechercher les modifications qu'elle pouvait apporter à la distinction fondamentale qu'il avait établie à la base de son système et qui le marque d'une imperfection qu'un tel rapprochement aurait pu atténuer.

Mais si le système de la valeur est imparfait parce que deux conceptions objective et subjective s'opposent, sans que le domaine de chacune soit nettement établi, la seule conception objective, qui est au fond seule la théorie de la valeur de Ricardo est elle-même imparfaite, car plusieurs

doctrines s'y mêlent, malgré la réduction progressive de l'une au cours de la dernière phase de « l'évolution » ricardienne et il en résulte des contradictions et des imprécisions non seulement dans la valeur mais dans tout l'édifice doctrinal.

La coexistence des théories de la valeur travail et de la valeur coût de la production devait faire naître une controverse fameuse que l'imprécision terminologique de Ricardo et aussi l'esprit de système de ses interprètes renouvelle sans cesse, car suivant la solution qu'on lui donne le socialisme peut se réclamer ou non de Ricardo. A ceux qui prétendent établir cette filiation s'opposent ceux qui veulent « *réhabiliter* » Ricardo. Ce sujet est trop vaste pour que nous puissions seulement nous proposer d'en esquisser les principales lignes dans cette étude, nous ne pouvions cependant pas ne point y faire allusion, mais, notre seul dessein est ici de montrer comment ce problème a pu se poser.

Ricardo, lorsqu'il se consacre à l'analyse de la valeur travail dit indifférent que le travail est la source, le fondement, la cause de la valeur. Dans nos développements nous avons admis qu'il avait à l'origine, dès la première édition des *Principes* posé en postulat que la valeur dépendait du travail, se fondant du reste sur Adam Smith qui lui-même n'a pas démontré la nature du lien qui selon lui unissait la valeur au travail. Comme nous avons vu d'autre part que Ricardo, lorsqu'il choisissait le travail dépensé à la production des marchandises comme mesure de leur valeur, avait érigé le travail en étalon, nous devons admettre que la valeur dépendait du travail parce que *la valeur du travail* s'incorporait aux marchandises qu'il produisait, en d'autres termes, si le travail crée la valeur c'est que, dans la production des marchandises, il transmet sa propre valeur à celles-ci, ce que l'on traduit en disant que le travail est le fondement de la valeur.

Mais nous avons vu qu'en même temps Ricardo admettait aussi que la valeur était réglée par le coût de produc-

tion des marchandises lequel se décomposait en annuité d'amortissement et profits du capital fixe, en capital circulant avec ses profits.

Le capital circulant représentant la rémunération du travail, nous avons donc trois éléments qui lui étaient étrangers ; en admettant même que le capital se réduise en travail, les profits du capital fixe et surtout du capital circulant, car ici la chose est beaucoup plus évidente, sont absolument indépendants du travail dépensé à la production des marchandises, puisqu'ils rémunèrent le capitaliste, qui a avancé son argent en machines ou en rémunération du travail effectif, en salaires, et non pas les ouvriers qui ont fourni ce travail. Dans ces conditions, et bien que Ricardo n'explique pas pourquoi le capitaliste reçoit une rémunération pour cette avance de capital, le travail n'est plus le fondement, au moins le seul fondement de la valeur.

Quand enfin Ricardo admettra l'intervention du temps dans la formation de la valeur il reconnaîtra que le temps et le travail sont les deux causes de la valeur et il oppose alors le temps (profits) au travail.

Cependant, la Troisième édition des *Principes* qui est postérieure avons-nous vu ¹, à cette admission est en même temps celle où pour la première fois Ricardo a démontré que la valeur dépendait du travail.

Mais peu après, dans sa *Correspondance*, où s'est essentiellement manifesté la transformation engendrée par le temps, Ricardo reconnaîtra que la plus grande partie de la valeur d'une marchandise peut être étrangère au travail qui l'a produite et il doutera alors que l'on puisse même le prendre pour mesure ou seulement pour régulateur de la valeur.

A ce dernier moment, le travail peut apparaître comme tout à fait étranger au fondement de la valeur.

Toutes ces altérations et ces hésitations offrent naturellement des armes aux partisans des socialisme comme à ceux du capitalisme, chacun pouvant trouver dans la théorie de Ricardo des arguments en faveur de la doctrine.

Mais ils prétendent en même temps exclure toute interprétation contraire, or peut être est-ce un tort. L'étude impartiale de l'évolution ricardienne nous a persuadé que l'on pouvait y trouver, à juste titre, des arguments en faveur des deux systèmes.

Les deux théories de la valeur travail et de la valeur coût de production ont coexisté sans se mêler tout à fait dans la pensée de Ricardo. L'une nous apparaît comme la doctrine philosophique de la valeur, et l'autre sa doctrine pratique ou plutôt vulgaire : la première s'est édifiée par un raisonnement abstrait en critique d'une théorie abstraite elle aussi, celle d'Adam Smith, mais la seconde n'a été à l'origine, et est restée, la traduction théorique de connaissances purement empiriques, la valeur n'ayant été d'abord qu'une expression abstraite pour désigner le prix de revient des marchandises.

De même, si l'on veut fonder une politique sociale sur la théorie de Ricardo nous rencontrons deux tendances qui s'opposent.

La théorie de la valeur travail prolongement de la tradition scientifique anglaise fut en même temps incorporée dans la philosophie utilitaire qui imprégnait déjà une partie de l'opinion anglaise¹, et qui, par Bentham et James Mill, n'avait pu manquer de retenir l'attention de Ricardo et de le convaincre aussi sans doute. Bien qu'aucune préoccupation morale n'apparaisse dans sa pensée, l'on peut cependant, sous les grands principes qui forment le cadre de ses théories, retrouver les principaux dogmes du radicalisme : dans le principe fondamental de l'intérêt personnel nous trouvons la traduction de la morale hédonistique : la la recherche du plaisir à l'exclusion de la peine ; la base même de sa théorie de la rente le traduit aussi, car si les progrès de la civilisation conduisent les hommes à mettre en culture des terres de moins en moins fertiles pour satisfaire les besoins d'une population croissante, c'est que les

1. Cf., E. Halévy. *La formation du radicalisme philosophique*, *passim*.

terres les plus fertiles ont été appropriées et exploitées les premières parce qu'elles demandaient une moins grande somme d'efforts, parce qu'elles permettaient d'obtenir le plus grand plaisir avec la moindre peine. Mais ce ne sont là que des questions de degré, l'homme doit toujours sacrifier une partie de son repos pour acquérir les biens qui peuvent satisfaire ses besoins, lui procurer un plaisir, c'est pourquoi le travail est la source de toute valeur. Rappelons du reste que Ricardo, dans sa théorie de la valeur travail dépensé, considère à la fois l'effort et sa rémunération, mais que la notion d'effort seule lui permet d'affirmer l'invariabilité du travail comme mesure de valeur, puisqu'il se base sur les développements de Smith qui avait montré que le travail était une peine, un sacrifice.

Mais le radicalisme comportait une autre règle normative il ne s'agit pas de permettre aux individus seuls de rechercher leur plus grand bien, il faut que, dans cette recherche, ils assurent aussi le plus grand bien du plus grand nombre.

Or, Ricardo ne s'est pas préoccupé des moyens d'amener les individus à comprendre et appliquer cette morale sociale, mais, dans sa théorie, la survivance d'une économie de la richesse nationale correspond à cette tendance, car nous savons que le souci essentiel de la doctrine ricardienne est d'assurer aux capitalistes un taux de profits élevés, indice de la prospérité *générale*, qui se traduit entre autre, par une grande demande de travail et l'élévation des salaires, du prix courant du travail, qui assure donc le bonheur du plus grand nombre, car si l'intérêt des propriétaires se trouve sacrifié par ce calcul ils ne sont cependant qu'une minorité opposée à la grande majorité des ouvriers et des capitalistes¹.

Cette préoccupation, dans la théorie de la valeur, se traduit par la place faite au capital et à ses profits, annuels ou accumulés, et finalement la collaboration du

1. E. Halévy, *op. cit.*, p. 239 et ss.

travail et du capital dans la formation de la valeur. Ricardo il est vrai a cherché à réduire le capital en travail, sous l'influence de Mac Culloch, mais il n'a nulle part cherché à expliquer pourquoi le capital touchait un profit, il n'a pas songé à le justifier, il n'a même pas pensé que l'on pourrait un jour demander une justification du profit. C'est pourquoi, nous croyons paradoxal d'invoquer Ricardo contre le système capitaliste, tout en reconnaissant que sa théorie de la valeur travail peut fournir des arguments contre lui.

Dans un système aussi cohérent que celui de Ricardo il y a danger, nous semble-t-il à n'invoquer qu'une de ses parties, qu'une théorie particulière en faveur d'une doctrine déterminée, et plus encore à se tenir à la lettre du texte sans rechercher ce que fut au fond la véritable pensée d'un auteur dont l'œuvre ne fut en somme qu'une vaste théorie du profit et la politique, une politique capitaliste, toujours en étroit rapport avec ses conceptions doctrinales.

Si les alternatives contradictoires de la théorie de la valeur ont engendré des controverses passionnées quant aux conséquences sociales que l'on pouvait en tirer, d'autres insuffisances ont soulevé des critiques non moins passionnées, et l'on a souvent accusé Ricardo d'avoir confondu le fondement et la mesure de la valeur.

Cette discussion est en liaison directe avec celle que nous venons de rappeler, les partisans de la « réhabilitation » de Ricardo prétendent qu'il n'a fait du travail que la mesure de la valeur, les autres prétendent qu'il en a fait aussi le fondement. Nous pensons que cette dernière opinion, qui cadre le mieux avec l'ensemble de la théorie ricardienne, doit encore subir quelques réserves. Bien que ces deux idées soient intellectuellement distinctes dans l'esprit de Ricardo, ses développements révèlent cependant souvent une certaine confusion.

Lorsqu'il avait critiqué le travail commandé comme mesure de la valeur, il avait reproché à Smith d'avoir érigé

le travail dépensé en fondement de la valeur et de lui avoir cependant préféré une autre mesure, mais par contre il admet, pour ne s'en préoccuper plus jamais ensuite, que l'utilité tout en étant le fondement de la valeur n'en est pas la mesure. D'un autre côté, lorsqu'il recourt à l'or pour mesurer la valeur des marchandises, il est évident que le fondement et la mesure de la valeur sont deux notions indépendantes, c'est pourquoi et malgré la confusion de certains passages, nous pensons que la distinction existait néanmoins dans son esprit, et qu'une chose pouvait être la mesure sans être le fondement de la valeur, ou qu'inversement elle pouvait aussi, tout en accomplissant les deux rôles, le faire à des titres différents. C'est ainsi qu'à l'origine le travail fut à la fois le fondement et la mesure de la valeur¹, et cette opposition subsiste très nettement dans le corps de l'ouvrage de Ricardo, conservés malgré l'anéantissement progressif de la théorie de la valeur travail².

Mais si des discussions sont nées quant au fondement de la valeur, à la distinction entre le fondement et la mesure de la valeur, cette dernière question enfin, est elle-même une source de difficultés assez grandes.

1. M. Gonner, *Introductory Essay* à son édition des Principes de Ricardo, p. XLVIII et note 1, p. 8 sous le chap. de la Valeur ; admet que l'utilité seule est le fondement de la valeur, et le travail sa seule mesure.

M. H. Denis, *op. cit.*, p. 149, pense que la valeur aurait un double fondement, l'utilité et la rareté, et l'utilité et le travail, dans ce dernier cas (chose reproductibles) le travail serait aussi la mesure de la valeur.

Il nous semble cependant difficile d'admettre que l'utilité soit pour Ricardo le véritable fondement de la valeur ; ce serait peu compatible avec la distinction entre la valeur d'usage et d'échange, puisqu'il admet que des choses ont une grande valeur en usage qui n'ont que peu de valeur en échange et inversement ; l'utilité (car Ricardo assimile valeur d'usage et utilité) serait alors un fondement singulier qui varierait précisément en sens inverse du pouvoir d'échange qu'il devrait cependant créer.

L'utilité nous apparaît n'être, aux yeux de Ricardo, qu'une qualité des marchandises, une condition d'application de sa théorie de la valeur, qui ne s'entend que des choses utiles, reproductibles, dans un régime de libre concurrence et demandées, car demande et utilité ne se confondent pas.

2. « En faisant du travail le fondement de la valeur des marchandises, et de la quantité comparative de travail nécessaire à leur production, la règle qui détermine la quantité de l'une que l'on doit donner en échange de l'autre... ». *Princ.*, chap. IV. Du prix naturel et du prix courant. Wks., p. 47, Guill., p. 63.

En admettant que le travail soit la mesure, ou plutôt un étalon de mesure de la valeur, une première insuffisance nous est apparue, et nous avons vu qu'elle avait conduit Ricardo lui-même à abandonner son étalon primitif, c'était l'absence d'unité de mesure. Ricardo allait-il prendre l'heure de travail, la journée, le mois ou l'année ? il est resté indécis et malgré ses discussions avec Malthus, ses critiques d'un étalon imaginaire de travail pur journalier (les gains d'argent ramassés sur la cote par le travail d'un jour), il n'a pas opté pour une unité définitive.

Mais une seconde difficulté existe, non plus du côté de l'étalon mais du côté de la valeur à mesurer, car l'on s'est demandé quelle quantité de travail fixait la valeur des marchandises ? ¹

Nous avons vu que toute la théorie supposait que des marchandises identiques avaient une même valeur, que des blés produits par des terres de qualités très différentes valaient le même prix, bien que leurs coûts de production fussent très inégaux ². Quelle est alors la quantité de travail qui réglera la valeur unique de ces choses ?

Parlant précisément de la valeur du blé, Ricardo a précisé que la quantité de travail qui la déterminait était la plus grande qui soit nécessaire, celle qu'exige la production de la dernière portion de blé demandée par la population, et qui est produite par la terre la moins fertile ou par le capital le moins productif. Puis, généralisant ce principe, il l'a étendu aux objets manufacturés ³. D'où il semble ressortir que la plus grande quantité de travail est la mesure de la valeur échangeable de produits semblables dont la production peut cependant exiger des quantités effectives différentes de travail.

Mais par ailleurs, Ricardo reconnaît que des travaux de qualités diverses engendrent des valeurs inégales ⁴,

1. Cf., Aymard, H. Denis, Petit, Turgeon, etc...

2. *Supra*, p. 52.

3. *Supra*, p. 52.

4. *Id.*, p. 77.

fonctions de la dextérité ou de l'habileté de l'ouvrier, de la durée de son apprentissage, il apparaît alors que la valeur devrait être réglée par le travail effectivement dépensé à la production¹, puisque des valeurs différentes correspondent à des efforts différents. Du reste, dans les *Notes sur Malthus*, nous trouvons la confirmation de cette interprétation : « En comparant un jour de travail dans un pays, avec un jour de travail dans un autre nous devons prendre en considération les quantités différentes de travail qui peuvent être comprises dans le terme général de jour de travail »².

Devant cette incertitude, ou ces contradictions, les interprètes de la doctrine ricardienne se sont demandés quelle solution adopter ; ils ont même élargi la question discutée, et trois opinions s'opposent — la plus grande quantité ou la quantité effective de travail dépensé, ou encore la quantité moyenne.

Nous avons vu que Ricardo après avoir recouru à la quantité moyenne de travail pour expliquer la valeur des produits agricoles a changé de doctrine et dans les *Principes* il a indiscutablement pour eux, choisi la plus grande quantité de travail nécessaire, aussi, et bien qu'il soit certain que cette solution seule puisse expliquer la règle de l'unité de prix nous croyons devoir écarter cette interprétation³.

Quant à la quantité effective de travail dépensée, qui correspond évidemment le mieux à l'idée même de travail dépensé, à la réduction du capital en travail accumulé et aux effets différents que la durée des capitaux produi-

1. Du côté de l'ouvrier par contre la valeur engendrée ne correspond pas à l'effort immédiatement dépensé mais à une moyenne entre les efforts passés et l'effort présent.

2. *Notes on Malthus*, éd. Hollander et Gregory, p. 37.

3. M. H. Denis, *op. cit.*, p. 152-3 admet cependant cette solution, se basant sur l'expression fréquemment employée par Ricardo : quantité relative de travail. Mais il s'agit toujours alors de la valeur échangeable et quantité relative ne nous semble pas se rapporter aux différentes unités d'un groupe déterminé de produits, mais exprime bien plutôt le rapport des quantités de travail réalisées dans des marchandises appartenant à des groupes différents et que l'on échange les unes contre les autres.

ront alors sur la valeur, elle ruinerait la théorie de la rente, et le principe de l'unité des prix.

Mais, si la quantité la plus grande explique parfaitement la valeur des produits agricoles, elle est trop large pour celle des produits manufacturés, car, à moins d'admettre que Ricardo ait eu idée de la rente différentielle, elle détruit son système général.

S'il existe des situations différentes entre les industriels quant aux difficultés de production, et que les prix, ou plutôt la valeur soient cependant les mêmes pour tous leurs produits, comme les salaires sont des salaires nécessaires qui ne dépendent pas de la productivité du travail, les profits différeraient selon les entreprises, le principe fondamental de l'unité du taux des profits tomberait et avec lui toute la théorie de la valeur.

Or, Ricardo a-t-il songé au principe de la rente différentielle ? Dans le seul passage qui permettrait de l'inférer, où rapprochant des produits agricoles les produits manufacturés, il décide que dans tous les cas c'est la plus grande quantité de travail qui règle la valeur, il considère non pas les différences qui peuvent exister entre des industries travaillant dans des conditions presque analogues, mais il compare toutes les exploitations « normales », à un établissement charitable subventionné par les fonds d'assistance¹. Or, si ce cas exceptionnel rapproche évidemment cet établissement de celles des terres qui donnent une rente, puisque tous les deux bénéficient d'un avantage extrinsèque à l'entrepreneur lui-même, une générosité gouvernementale pour l'un, une moindre avarice de la nature pour l'autre, nous ne croyons pas pouvoir en induire que Ricardo ait conçu la théorie de la rente différentielle, car, ce n'est pas entre ce cas extraordinaire et tous les cas ordinaires, mais entre ces derniers, qu'existent des différences, et Ricardo ne fait aucune allusion à ce problème particulier.

1. *Supra*, p. 52, note 1.

Dans ces conditions, il paraît impossible de décider quelle quantité de travail doit mesurer la valeur des marchandises. En fait, l'effort constant de Ricardo pour ramener les produits agricoles aux produits industriels, nous conduit à penser que sa théorie était destinée à ces derniers, et qu'appel ne fut fait à la quantité de travail maximum que pour permettre d'assimiler les deux catégories de marchandises et d'écarter la rente du coût de production.

Mais, ceci nous conduirait à reconnaître deux règles concourantes selon la loi de production des marchandises, la plus grande quantité de travail pour celles qui sont soumises au rendement décroissant, la quantité effective pour les autres¹. Or, bien que Marshall² ait prétendu que Ricardo aurait eu conscience des lois du rendement décroissant, constant ou croissant, mais aurait volontairement négligé cette question, afin que sa théorie puisse s'appliquer indifféremment à toutes les marchandises, ce serait, nous le croyons, introduire un élément étranger à la pensée de Ricardo, et nous nous sommes défendus de chercher à adapter ses conceptions à des théories certes meilleures, mais qui lui furent étrangères³.

Du reste, les difficultés que nous venons de rencontrer nous révèlent une nouvelle imperfection de la théorie de la valeur.

C'est que la théorie de la valeur, qui devait être construite pour seconder la théorie de la Répartition des richesses que Ricardo cherchait à établir a été en réalité édiflée sur elle.

Nous avons vu dans quelles circonstances le problème de la Répartition était né⁴, comment les lois de la division des produits se sont modelées sur celles de leur production,

1. M. Petit, *op. cit.*, p. 89-90, pense aussi que la quantité effective de travail fut vraisemblablement choisie par Ricardo.

2. Marshall, *Princ.*, t. II, p. 220.

3. C'est pourquoi nous ne pouvons davantage faire appel à la théorie de l'utilité finale.

4. *Supra*, p. 71 et suiv.

comment les trois classes qui se partageront les biens sont celles qui collaborent pour les produire. Alors que la théorie de la valeur devait lui permettre d'apprécier les parts des copartageants, Ricardo a considéré les lois qu'il se proposait d'établir comme établies, et de même qu'il avait emprunté les facteurs de la division à ceux de la production, remontant maintenant de la division à la production, il a conclu de la distribution à la formation de la valeur¹, et invoqué, aussi bien dans sa théorie de la valeur travail que dans celle du coût de production des lois que la théorie de la valeur devait cependant permettre de trouver.

Son système devient alors un magistral cercle vicieux. Nous avons vu que la valeur dépendait de la valeur du travail, or, non seulement celle-ci doit se mesurer elle-même par la valeur des marchandises données en rémunération, mais encore faut-il au préalable savoir de quelle quantité de marchandises dépend la valeur du travail, et l'on est obligé alors de faire appel à la théorie du salaire, à la règle du salaire nécessaire. Nous avons vu aussi que la théorie du coût de production ne supposait pas seulement la théorie des profits dont elle n'est que le développement, mais en outre celles des salaires et même de la rente. Que le principe de l'unité du taux des profits, — le cœur de la doctrine —, ne se vérifie pas et nous assistons à la ruine de cet édifice dont les fondations ne sont que pétitions de principe.

Seulement pour Ricardo la règle paraissait inattaquable. Nous ne devons pas oublier qu'il était financier en même temps qu'économiste, et s'il a eu conscience de ce qu'était le profit, sous le nom de taux des profits, il a moins considéré le profit véritable que l'intérêt du capital. Il était un prêteur, entre ses mains les capitaux étaient mobiles et leur marché assez uniforme, sinon régulier².

1. Alors que tout son système tendait à montrer que la distribution différerait de la production (Rente exclue du coût de production).

2. « Dans tous les pays il existe un certain nombre d'hommes appelés capitalistes (monied men) ils n'exercent aucun métier mais vivent de l'intérêt

Là encore, il a généralisé un peu trop hâtivement et ce point de départ criticable, s'il a imprimé ses doctrines de la marque de sa puissante personnalité a rendu son système entier d'autant plus fragile qu'il était plus cohérent.

Mais ce dernier défaut, à la vérité, tient plus aux théories choisies par Ricardo¹, qu'à Ricardo lui-même.

Du moment que l'on fait du travail ou du coût de production la cause de la valeur, ce ne peut être que la valeur du travail qui explique celle des marchandises produites et qui doit évidemment toujours s'expliquer par elle-même. Si l'on recourt au coût de production, ce serait le coût de production de ses divers éléments, mais, les choses seront encore plus complexes puisque pour résoudre la question de savoir quels éléments en feront partie, il faudra toujours invoquer une théorie de la répartition, sans qu'il soit certain que la répartition, la rémunération des différents agents de la production soit proportionnelle à la part qu'ils prennent à celle-ci.

Indépendamment de ces défauts inhérents les deux théories en présentent un autre, non moins grave, c'est de ne pas rendre compte de la réalité des choses : la *valeur de production* (travail ou coût de production) est différente de la valeur d'échange.

de leur argent, qu'ils emploient à l'escompte d'effets de commerce ou en prêts à la partie plus industrielle de la communauté. Les banquiers emploient aussi de grands capitaux aux mêmes objets. Le capital ainsi employé forme un capital circulant d'un montant considérable, qui est employé en plus ou moins grande proportion par toutes les entreprises du pays. Il n'y a peut-être aucun manufacturier, quelque riche qu'il soit, qui limite son activité à l'étendue que ses propres fonds seuls lui permettraient de remplir : il a toujours une portion de son capital flottant qui augmente ou diminue selon l'amplitude de la demande pour ses produits. Quand la demande de soieries augmente et que celle du drap diminue, le drapier ne transporte pas son capital dans l'industrie de la soie, mais il renvoie quelques-uns de ses ouvriers, il cesse d'emprunter aux banquiers et aux capitalistes (monied men), cependant que le cas est inverse pour les fabricants de soieries... » Ricardo. *Princ.*, ch. IV. Du prix naturel et du prix courant, Wks., p. 4748. Guill., p. 64.

1. Cf., Aymard, Thèse Paris, 1905. Bohm Bawerk, Critique... ; Cornelissen, Théorie de la valeur ; Houcques-Fourcades, Traité d'Économie Politique, t. II ; Marshall, Principes, Petit, Thèse Paris, 1897 ; St-Jevons, Théorie de l'Écon. Pol., Turgeon. La valeur.

Que l'on fasse du travail le fondement ou la mesure de la valeur, c'est ramener l'échange de deux marchandises, à l'échange de deux quantités de travail supposées égales. Mais, l'accomplissement d'une même tâche ne présente pour aucun individu la même difficulté, non plus qu'à des moments différents pour les mêmes individus. Comment, *a fortiori* concevoir la réduction des différents travaux à une unité commune ? bien que Smith, suivi par Ricardo, ait prétendu que l'effort exigeait toujours un même sacrifice de repos¹. Le temps, pas plus que l'effort ne saurait être un bon criterium, puisqu'une heure de travail ne représente jamais la même peine.

Le travail diffère selon les individus et le milieu dans lequel ils doivent agir (âge, pays, ville ou campagne, climat), la nature du travail qu'ils doivent accomplir, et les conditions techniques dans lesquelles ils les accompliront d'une part. D'autre part, des facteurs psychologiques interviennent aussi, l'amour du travail ou l'indolence, l'honneur en lequel sont tenus certains travaux ou même le travail. Par conséquent il n'est pas possible d'établir une unité de travail, et même alors pourrait-on trouver une unité de valeur qui logiquement devrait y correspondre ? d'une pierre habilement lancée un homme primitif peut tuer un animal de valeur qu'un autre, accomplissant le même geste, manquerait. Un même effort employé à la même fin, donnerait des résultats très diférents selon la conjoncture.

Cependant, et malgré ces résultats décevants, un élément de travail subsiste dans tous ces cas, mais, de même qu'un travail peut être inutilement dépensé, et ne pas engendrer de valeur, il existe des biens de grande valeur qui n'ont coûté aucun travail : les sources thermales ou de pétrole, les chutes d'eau.

Lorsqu'il s'agit du coût de production nous voyons des produits qui ne coûtent que fort peu valoir beaucoup, des

1. En réalité ils s'en tiennent à une évaluation empirique d'après la rémunération effective.

valeurs différentes naître de conditions de production semblables et des coûts dissemblables engendrer des valeurs égales.

Dans les deux cas enfin, il est des marchandises dont la valeur est totalement indépendante de la quantité de travail ou du coût de production originaire, ces marchandises que Ricardo qualifiait de rares, les objets de monopole, de fait ou de volonté, ces produits dont le prix est fixé indépendamment de toutes ces considérations par des cartels ou des trusts.

Par conséquent les deux théories de la valeur travail ou de la valeur coût de production sont insuffisantes pour rendre compte d'une réalité plus complexe qu'elles ne le supposent.

La valeur est un fait social. Aux producteurs, aux vendeurs s'opposent les acheteurs, les consommateurs. Les uns mettent en œuvre les agents nécessaires à la production de biens destinés à satisfaire les désirs des autres : l'*utilité* est une des premières conditions de la valeur.

Ricardo ne l'a pas méconnu, il n'a négligé ni l'utilité, ni l'influence de la demande sur la valeur, deux choses qui se réduisent l'une à l'autre ; mais nous avons vu qu'il s'est borné à leur reconnaître un rôle conditionnel, l'utilité ou la demande ne sont effet que des conditions d'application de la théorie de la valeur, faite pour les seules choses reproductibles, dans un régime de libre concurrence, *utiles* et *demandées*, et nous avons suivi ses efforts pour subordonner le rôle de la demande des produits agricoles à celui de l'offre et du coût de production. Or, ce rôle semble moins passif qu'il ne l'a peint, et Malthus, mieux que Ricardo, avait vu l'influence que la demande pouvait exercer sur la valeur. La concurrence des acheteurs s'oppose à celle des vendeurs, et elle élèvera ou abaissera la valeur par rapport au coût de production ou à la quantité de travail dépensée selon la quantité de marchandises offerte par rapport à la demande ; la *rareté économique*, en même temps que l'utilité et que les frais de production

sont quelques-uns des éléments qui réagissent les uns sur les autres pour fixer à un moment donné la valeur d'une marchandise.

En réalité la valeur découle moins de l'œuvre de production que celle-ci ne vient de celle-là. C'est dans l'espoir de créer une valeur et d'en retirer un bénéfice d'autant plus grand qu'elle est relativement plus rare, que la production est entreprise. Le travail ou les frais de production ne créent pas la valeur, mais ils produisent des choses valables parce que la valeur préexistait à la production. Du côté de la demande par contre, la valeur apparaît totalement indépendante de la production, les frais ou le travail que celle-ci aurait coûtés au vendeur importent peu à un acheteur qui cherche seulement à acquérir le bien le plus apte à satisfaire son désir, au mieux de ses intérêts.

Néanmoins, et si les théories objectivistes, mais il en serait de même des théories subjectivistes, toute théorie unilatérale est impuissante à expliquer la valeur qui est un fait social, donc plurilatéral, néanmoins certains points des théories étudiées sont vrais et demeurent acquis à la science économique. La production est une œuvre volontaire et réfléchie, et elle ne se poursuit que tant que la valeur créée rembourse les frais de production.

Mais, au lieu d'être, comme le prétendait Ricardo, le pivot du prix de marché, le coût de la production nous semble être une limite, un minimum que les prix ou la valeur échangeable ne peuvent dépasser lorsqu'il s'agit de marchandises à rendement décroissant, un maximum quand elles obéissent à une loi de rendement croissant, car ce sont les conditions nécessaires à la production. En fait, la plupart des marchandises, comme l'était le blé dans la théorie de Ricardo, ont une valeur totalement indépendante du coût véritable c'est-à-dire du remboursement des frais de production.

L'on voit alors combien il est dangereux de modeler la valeur sur la répartition des biens. Dans la plupart des

marchandises, grâce aux conditions différentes de la production, il existe une marge entre la valeur d'échange et la valeur de production¹. Cette marge crée une « rente » au profit du producteur, la *rente différentielle*, qui, de même que Ricardo le prétendait pour sa rente foncière, peut être considérée comme étrangère au coût ou à la valeur de production, mais qui forme cependant un élément de la valeur d'échange. C'est ce que Walker appellera le « sur-profit », qui se manifeste dans la réalité par les différences parfois considérables du taux de la rémunération du capital selon les entreprises, par différence des dividendes distribués. Cette rente différentielle est bien alors, comme le prétendait Ricardo une conséquence des hauts prix par rapport aux frais de production. Par contre sa rente foncière, nous apparaît au contraire comme un élément des frais de production, car elle se trouve en fait mêlée au loyer de la terre, le fermier achète par un loyer élevé le droit d'exploiter une terre fertile, la rente du propriétaire est alors vis-à-vis du fermier un supplément de frais et elle fait par conséquent partie de son coût de production.

Qu'il s'agisse donc de la théorie du travail ou du coût de production, la théorie de la valeur de production est insuffisante à rendre compte de la valeur échangeable des marchandises, car d'autres éléments interviennent qui agissent sur les échangistes. En outre la théorie de la valeur travail simplifie trop la réalité en négligeant les différents facteurs de la production, et la théorie de la valeur coût de production est dangereuse parce qu'elle mêle la répartition à la production bien que les deux problèmes soient indépendants et que l'on ne puisse assurer *a priori* la symétrie qui

1. Qui s'établit d'autant plus facilement que le contrat d'échange est moins librement débattu entre l'acheteur et le vendeur. La vente à prix fixe, en supprimant le marchandage facilite la vente d'objets obtenus dans des conditions différentes à des prix d'autant plus éloignés du coût de production que les conditions de production sont plus différentes selon les entreprises.

serait cependant nécessaire pour que l'on pût conclure de l'une à l'autre. Mais, les deux théories contiennent cependant un élément de vérité, et dans cette mesure elles collaborent à la résolution du plus complexe des problèmes économiques.

CHAPITRE II

DE L'INTERET DE LA THEORIE RICARDIENNE

Le moment est venu maintenant de nous demander quels enseignements nous devons retirer de « l'évolution » ricardienne. Quel est l'intérêt scientifique d'une théorie dont l'importance peut se mesurer au fait que, tout en subissant des retouches successives et multiples si bien que, tout en étant ricardiennes, les doctrines cessaient d'être celles de Ricardo ¹, elle a dominé la pensée anglaise jusqu'à Stanley Jevons ², qui introduisit un élément subjectif dans la valeur, pour reprendre ensuite indirectement ce pouvoir, concouramment avec lui, par l'intermédiaire de Marshall qui releva la tradition tout en empruntant à Jevons les éléments nécessaires pour corriger les insuffisances de la théorie première. Une théorie à qui, d'autre part, Marx a rattaché le socialisme, bien qu'il soit infiniment probable, malgré un texte composite, que la pensée véritable de Ricardo a été tout à fait étrangère au problème

1. En Angleterre, comme en France du reste, le style difficile de Ricardo a rebuté les économistes qui l'ont souvent, sinon le plus souvent étudié à travers ses disciples, Stuart Mill d'abord puis Marshall. Mais ceux-ci avaient largement interprété ses doctrines, et n'exposaient pas la pensée de Ricardo telle qu'elle était, mais telle qu'ils auraient voulu qu'elle fût. Chacun y imprimant ensuite sa marque particulière, l'on fut bientôt loin de la théorie originale.

2. Théorie de l'Économie Politique, 1871, voir aussi Cairnes, Foxwell, Edgeworth.

socialiste qui se posait cependant au moment où il écrivait ¹. Nous avons vu en effet que toute sa théorie de la valeur est liée à l'idée de profit, qu'elle fut engendrée par le souci d'élever ceux-ci, et que les modifications apportées à la théorie empruntée à Smith étaient venues de l'affirmation progressive du rôle des profits, du moins de ce que Ricardo appelle profits, dans la valeur coût de production.

C'est dans la dualité de ces deux théories qu'est le véritable intérêt du système ricardien. C'est en recherchant ses causes que nous allons rencontrer cet enseignement de méthode ou de philosophie que, disions-nous dans notre introduction, devait nous donner une étude comme celle que nous nous proposons d'entreprendre.

Pourquoi Ricardo a-t-il adopté deux théories de la valeur ?

Dans son système, la théorie de la valeur travail s'oppose à la théorie du coût de production parce que l'une est une théorie philosophique, et l'autre une théorie vulgaire. La première a été édifiée par un raisonnement abstrait et logique pour tenter d'universaliser une théorie elle-même abstraite, l'autre, a été primitivement la traduction théorique d'une idée assez banale, la première qui vienne à l'esprit lorsque l'on recherche les circonstances qui peuvent agir sur la formation des prix, l'idée que les prix, ou la

1. H. Denis, *op. cit.*, t. II, p. 131 ; — 1819 et 1827. Les nouveaux Principes de *Sismondi* ; 1822. Assoc. domest. agric. *Fourier* ; 1822, Distrib. des Richesses, *Thompson*, 1828, *Ecole de Saint-Simon* ; 1826, l'État isolé, *Thunen* ; 1831, Essai sur la distrib. des richesses, *Richard Jones*.

M. H. Denis, qui unit Ricardo aux socialistes, reconnaît cependant la sérénité de Ricardo à l'égard des conclusions que l'on pourrait tirer de ses doctrines quant aux questions sociales, p. 127.

Voici du reste le jugement porté par Ricardo lui-même sur *Sismondi* : « ... Je lirai... le dernier ouvrage de *Sismondi*, que je me prépare à trouver exactement du genre que vous m'avez décrit, c'est-à-dire un ouvrage non moins extraordinaire que celui du Dr *Purves*, si une telle personne existait réellement ». *Letters of Ricardo to Mac Culloch*, éd. *Hollander*, p. 31.

Le livre du Dr *Purves* dont il est question ici est : *All classes productive of National Wealth, or the Theories of Dr Quesnay, Dr A. Smith and Mr. Gray concerning the various classes of men, as to the Production of Wealth of the Community*, Londres, 1817.

valeur sont engendrés par les dépenses nécessaires à la production des marchandises. Cette seconde théorie a été construite de façon différente, Ricardo a pris quelques exemples particuliers pour édifier sur eux ses règles générales, les lois des variations de la valeur coût de production ont donc été établies par induction ; toutefois, à l'origine, la base même de cette théorie a été arbitraire, puisqu'aucune justification des éléments du coût de production n'avait été donnée, sauf pour la rente qui en était exclue ; enfin les cas sur lesquels les principes ont été construits étaient absolument hypothétiques.

Mais, une analyse plus précise de la réalité a conduit Ricardo à la fois à abandonner sa théorie abstraite dont l'utilisation pratique lui apparaissait de plus en plus irréalisable, et à affirmer sa seconde théorie pseudo-expérimentale ; il y introduisit par démonstration, non plus arbitrairement, un élément nouveau, le temps, c'est-à-dire l'accumulation des profits (ou intérêts) pendant la durée de l'investissement du capital.

Des deux théories il est indiscutable que la seconde, qui avait été établie en partant d'une réalité plus ou moins hypothétique cependant est préférable à l'autre. Quant à la méthode qu'il avait suivie pour l'établir, elle était apparue à Ricardo supérieure à la méthode logique et déductive choisie pour la théorie de la valeur travail, puisque, lorsqu'il fit un dernier effort pour la conserver, il recourut à la méthode expérimentale pour convaincre ses adversaires, Smith, Malthus, que c'était le travail dépensé et non le travail commandé qui réglait la valeur ¹.

Mais bien que la théorie du coût de production soit supérieure à l'autre, nous venons de voir ² qu'elle était très fragile parce qu'elle avait été construite dans le cadre des grands principes ricardiens et classiques, et qu'elle reposait entièrement sur la règle de l'unité du taux des profits,

1. *Supra*, 1^{re} partie, chap. I^{er}, pp. 45 et ss., et chap. II, p. 56 et ss.

2^e partie, chap. II, pp. 104 et ss.

2. *Supra*, 3^e partie, chap. I^{er}, pp. 176 et ss.

établie déductivement, inexacte en réalité. En fait, les lois des variations relatives des marchandises, avec les variations des salaires et des profits, établies avec tant de minutie par Ricardo, sont inexactes ; mais le principe de cette seconde théorie est meilleur.

La dualité du système de la valeur nous montre donc que la véritable méthode de l'Economie Politique n'est pas la méthode déductive, puisque celle-ci avait conduit Ricardo à une théorie abstraite et artificielle et que d'autre part, conjuguée avec un constant recours à des cas d'expérience hypothétiques, elle a faussé les résultats de la théorie positive du coût de production.

La véritable méthode économique est donc une méthode expérimentale, une méthode positive seule, convenant à une science positive, à la science des faits sociaux économiques ¹.

Recherchons maintenant, indépendamment de toute question de méthode, l'origine de la dualité des théories de Ricardo. Pourquoi a-t-il choisi la théorie de la valeur travail et la théorie de la valeur coût de production ?

La théorie de la valeur travail est venue prolonger la tradition anglaise ² qui tendait à rattacher la valeur au travail, prolongement de cette conception, mi-économique, mi-éthique, de l'Economie Canonique qui avait moins étudié la valeur économique que la valeur morale, le juste prix, et avait admis que les prix s'établissaient en fonction du travail en juste rémunération, conformément aux préceptes de l'Evangile. Mais, avec Adam Smith et Ricardo, cette philosophie économique que nous retrouverons après eux chez Carlyle et chez Ruskin avait changé, le principe du travail avait cessé d'être évangélique pour devenir utilitaire, la valeur créée est toujours la récompense de l'effort, mais l'homme a consenti à l'effort parce

1. Voir en différents sens, Cairnes, Cournot, Jevons, Cl. Leslie, Marshall, Menger, Simiand, Walras.

2. Ed. Cannan — *A review of Economic Theory*. 2^e éd. 1930 p. 155

qu'il espérait que la satisfaction retirée compenserait largement la peine prise. Le travail n'est plus un devoir transcendantal, mais un acte volontairement quoique nécessairement accompli¹, transformation où nous retrouvons l'influence de l'athéisme français, de la philosophie de Voltaire, que Smith, qui l'admirait profondément, avait suivi sur ce point, et qui avait imprégné la philosophie radicale anglaise, et confirmé, le propre athéisme de Ricardo que sa « conversion » nominale nous avait déjà révélé².

Mais d'autres raisons beaucoup plus apparentes, devaient conduire Smith à choisir le travail pour règle de valeur. Il écrivit au moment où la puissance et la suprématie industrielle de l'Angleterre commençaient à s'affirmer en même temps que sa richesse toujours croissante, où l'augmentation de la population et sa concentration dans les villes développaient considérablement le nombre de la classe ouvrière. La réunion de ces différentes circonstances l'incita naturellement à reprendre la tradition de Petty et de Locke, et à rattacher la valeur à la production, et au travail, parce que ces grands mouvements démographiques pouvaient masquer la part effectivement prise par les causes extrinsèques à l'homme, par la force mécanique dans la production, à qui cependant il dut faire une place, lorsque glissant de la valeur travail à la valeur coût de production il admit que le capital (et la terre) jouaient un rôle dans la formation de la valeur.

Enfin, une autre influence ne fut pas étrangère à la formation de la théorie de Smith.

La manière dont il justifia sa doctrine du travail, ce retour hypothétique aux sociétés primitives porte la marque de la philosophie du XVIII^e siècle, où l'étude des peuplades non civilisées tient une si grande place, favorisée par le développement de la colonisation et les grands voyages, l'évangélisation aussi, et les récits qui découlèrent de ces

1. Dans le dogme évangélique ou biblique, la valeur serait la récompense du travail, dans le dogme utilitaire elle en est le prix.

2. *Supra*. Introduction, pp. 17-18.

exploits. C'est le moment où, en France, la théorie du « bon sauvage » venait de naître¹, inspirée précisément par ces récits des Jésuites colonisateurs de l'Amérique, où Rousseau va se plaire à établir un parallèle assez artificiel entre l'homme primitif et l'homme civilisé, où Voltaire illustrera l'idée que l'exotisme n'est que le renouvellement de l'Antiquité. Dès lors, l'idée d'évolution pouvait naître, et qu'il était possible de remonter aux sociétés primitives pour comprendre les institutions des sociétés civilisées ou au moins y trouver leur germe.

Le contact de Smith avec Voltaire et les Encyclopédistes, plus encore son contact avec Adam Ferguson², l'avait conduit à remonter vers cet état primitif et grossier où le travail seul permet à l'homme de vivre, et ce mouvement pré-sociologique nous semble avoir contribué lui aussi, à la formation de sa théorie de la valeur travail³.

L'ambiance utilitaire et le développement de plus en plus grand de l'industrie et de la richesse ont permis à Ricardo de reprendre cette théorie de Smith. Par contre et bien que l'idée de progrès historique soit fondamental chez lui, il est probable que toute préoccupation sociologique fut étrangère à son choix⁴, et qu'il n'a invoqué l'exemple des sociétés primitives, que parce que son maître y avait recouru, du reste, la filiation, l'emprunt est si manifeste, qu'il est presque inutile de rechercher les influences qui ont pu agir sur sa décision qui, grâce à son absence de formation classique et au rôle joué par Smith sur la pensée théorique de Ricardo, aurait bien pu être semblable dans des circonstances différentes. Par contre lorsque nous avons recherché les influences qui ont pu guider « l'évolution » ricardienne où celles qui ont rendu nécessaire

1. R. Maunier, Introduction à la Sociologie, pp. 70-71 et tout le chap. VI, Histoire de la sociologie, La Préparation.

2. 1723-1816, Professeur comme Smith à l'Université d'Edimbourg, publie *Essay on the History of civil Society*, 1767.

3. Smith avait beaucoup lu les « voyages » cf., l'éd. par Cannan de « *Wealth of Nations* », t. II, p. 50, suiv.

4. E. Halévy, *op. cit.*, p. 231.

la formation même de la théorie de la valeur, nous avons vu qu'elles étaient nées d'un ensemble de circonstances complexes qui avaient, dans la pensée de Ricardo, fait prévaloir le capital sur tout autre phénomène.

Comme citadin et comme agent de change, il avait été doublement sensible à l'importance du capital, il en avait tout naturellement fait la condition de toute prospérité nationale, et il avait vu, dans le taux des profits, le signe le plus certain de celle-ci. Une crise agricole et la renaissance des discussions politiques autour des Corn Laws engendrèrent la théorie de la rente, elles posèrent les problèmes de la répartition des richesses et de la valeur. En même temps, le souci de développer les profits du capital entraîna Ricardo à utiliser la théorie de la valeur comme argument en faveur de la libre importation du blé, il y introduisit la théorie du coût de production afin d'étudier l'influence de la hausse des salaires, que de nouveaux droits à l'entrée du blé entraîneraient nécessairement selon lui, sur les valeurs relatives des marchandises et montrer, en réalité, que le libre échange était opportun parce qu'il élèverait les profits mais sans entraîner de baisse des prix.

Toute l'évolution se fit ensuite par l'intermédiaire de la théorie des profits, sur la règle de l'unité du taux des profits que les principes classiques de Smith, l'intérêt personnel et la libre concurrence, le nouveau principe de la population de Malthus et la théorie du salaire nécessaire avaient permis à Ricardo d'élaborer.

Ainsi, les circonstances qui avaient révélé à Ricardo l'importance du profit l'ont conduit à édifier sur lui sa propre théorie de la valeur, en opposition à celle de Smith que des circonstances différentes avaient faite différente. L'un comme l'autre furent induits par l'essor prodigieux que prenait, ou qu'avait pris, l'industrie à fonder la valeur sur la *production*, mais le mouvement pré-sociologique auquel Smith s'est trouvé mêlé l'a conduit à remonter

vers les sociétés primitives pour chercher à y trouver le phénomène simple sur lequel édifier une théorie que la complexité croissante des phénomènes avec les progrès de la civilisation lui fit corriger, bien qu'il ait cependant crû avoir trouvé un étalon général de valeur. Ricardo emprunta à Smith sa théorie primitive, et voulut en faire une théorie universelle, quoi que de nouveaux apports doctrinaux, le principe de la population de Malthus. et la théorie de la rente, l'aient convaincu de l'idée de progrès historique, sans qu'il admette cependant, que les institutions devaient par là même se modifier ; mais les événements l'amenèrent à résipiscence, et il transforma lui-même sa propre doctrine, manifestant en même temps l'importance du capital dans la production, par quoi Ricardo devint le premier « industriel ».

La théorie de Ricardo, comme celle de Smith, nous semblent donc représenter exactement le moment historique et les circonstances dans lesquelles elles furent conçues ; nous avons vu cependant que Ricardo avait subi, par l'intermédiaire de James Mill, l'influence de l'Ecole française, et l'on sait aussi que Smith, au contact des Encyclopédistes, des Physiocrates, de Turgot, avait ajouté à la *Richesse des Nations* sa théorie de la répartition, esquisse du véritable problème. Or, au moment même où paraissait la *Richesse des Nations*, en 1776 aussi, Condillac publiait son *Traité du commerce et du gouvernement*, et Turgot avait déjà donné ses *Réflexions sur la richesse et la valeur et les prix* (1766). Chez ces deux auteurs nous rencontrons des théories de la valeur, qui, pour n'être pas parfaites, sont cependant très supérieures aux théories anglaises car, théories composites, elles font une part aux deux protagonistes de l'échange, au vendeur et à l'acheteur, au producteur et au consommateur, bien qu'elles tendent à faire prédominer le rôle du second sur celui du premier¹.

1. Même en Angleterre, la théorie de *Cantillon* présentait des caractères analogues.

Nous savons que Ricardo connaissait Turgot¹, si par contre il est peu probable qu'il ait connu Condillac², mais J. B. Say est venu aussi lui proposer une théorie sub-jectiviste de la valeur.

Comment expliquer alors qu'aucune influence ne se soit fait sentir d'une école à l'autre ?

C'est que l'individualisme Anglo-saxon ne présente pas les mêmes caractères que l'individualisme français ; il est plus discipliné, il est objectif. La morale utilitaire qui était venue l'imprégner soumet la libre recherche de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous et la construction d'un monde économique abstrait (libre concurrence et intérêt personnel absolu), où règne un déterminisme intransigeant, qui réalise précisément cet intérêt général par la poursuite des intérêts individuels, malgré l'opposition irréductible des propriétaires fonciers et des membres des deux autres classes de la société, incitaient peu à accorder un rôle à des

1. Voir Introd. des *Principes*.

Turgot distingue la valeur *estimative* et la valeur *appréciative*.

La valeur *estimative*, ou degré d'estime que l'homme attache à ses désirs, est fondée, sur : 1° l'*utilité* ou aptitude à procurer une jouissance ou calmer un désir ; 2° le *degré d'excellence*, ou mesure dans laquelle une chose satisfait un désir ; 3° le *degré de rareté* ou difficultés de production.

Ces trois facteurs se ramenant du reste à l'*utilité*.

Celle-ci se mesure par le rapport entre l'ensemble des facultés de l'homme et la fraction dépensée pour satisfaire le désir correspondant à la chose.

— La valeur *appréciative*, ou taux de l'échange est la moyenne des valeurs *estimatives* : chaque co-échangiste offre un superflu et estime nécessairement plus haut celui qui lui est offert, que celui qu'il offre, sinon l'échange ne se ferait pas. Mais, l'échange se faisant à *gain égal*, les différences entre les valeurs *estimatives* sont égales, et la valeur *appréciative* est fixée à la demi-somme des valeurs *estimatives* portées sur chaque objet par les deux individus.

Si A et B veulent échanger α et β , pour A qui offre α , la valeur α^a de α et inférieure à la valeur β^a de β ; pour B, qui offre β , β^b est inférieur à α^b . Mais, $\beta^a \cdot \alpha^a = \alpha^b \cdot \beta^b$, et la valeur *appréciative* $V = 1/2 (\alpha^a + \alpha^b) = 1/2 (\beta^a + \beta^b)$.

Il est aisé de rapprocher les expressions de Turgot de la terminologie classique, et l'on voit que la valeur *estimative* correspond à la valeur d'usage, la valeur *appréciative* à la valeur d'échange, et par conséquent la valeur *appréciative* ou d'échange dépend de la valeur *appréciative* ou d'usage, ou de l'utilité.

2. Toutefois, il a dû le connaître à travers Destutt de Tracy, mais il ne parle de ce dernier que dans sa 3^e édition des *Principes*.

consommateurs, individus dans l'intérêt de qui la production se trouvera naturellement organisée, lorsque les producteurs, qui font la prospérité du pays ont la faculté de poursuivre librement leur propre intérêt, Ajoutons que l'avènement politique de la bourgeoisie capitaliste contribua singulièrement à répandre l'idée de la suprématie absolue du monde économique de la production.

Mais l'individualisme français est beaucoup plus subjectif que l'individualisme anglais, aussi les Economistes rapportèrent-ils à eux l'analyse de la valeur, et comme ce n'est pas une Bible ou une Ethique sous le bras et une balle de coton à la main qu'ils défendirent leurs convictions, ils reconnurent qu'ils étaient avant tout les consommateurs, ils contruisirent leurs théorie de ce point de vue, tout différent du point de vue britannique, et assez naturellement alors, ils firent de la valeur une notion subjective.

Nous comprenons maintenant pourquoi Ricardo ne s'est pas laissé pénétrer à l'influence française. La puissance croissante de l'industrie *devait* le conduire à rapporter la valeur à la production, et les multiples conditions philosophiques ou morales, politiques ou doctrinales *ne pouvaient lui permettre* d'en adopter aucune autre.

La théorie ricardienne de la valeur est une manifestation éclatante de déterminisme. C'est la leçon de Philosophie que nous devons retirer de son étude.

CONCLUSION

Si malgré de multiples et successives retouches la théorie ricardienne est restée un échec, était-il inutile d'essayer cependant de suivre pas à pas ses transformations alors que l'on pouvait prévoir à l'avance qu'elle serait toujours vouée à l'impuissance ?

Son élaboration nous a montré quelle était la véritable base de l'économie ricardienne : la théorie des profits, point de départ du système de la répartition, pivot de la théorie de la valeur, but de la politique économique, qui lui a donné son caractère propre : l'industrialisme.

Les erreurs de la théorie de la valeur nous ont montré qu'elle devait être la véritable méthode de la science économique : la méthode positive.

Les origines du système de la valeur nous ont montré que les doctrines ne naissaient pas arbitrairement, mais qu'elles étaient commandées par les circonstances au milieu desquelles elles apparaissaient : le déterminisme.

D'un autre côté, enfin, nous avons reconnu que certains éléments de la théorie ricardienne de la valeur étaient justes sinon suffisants.

Comme c'est moins, nous semble-t-il, dans cet apport restreint à la théorie de la valeur que dans les enseignements philosophiques que nous devons en retirer que réside le

véritable et très grand intérêt scientifique de la théorie de Ricardo, nous serons, pensons-nous, justifiée d'avoir entrepris l'étude d'un système qui, tel une monade de Leibnitz reflète un univers entier tout en lui ajoutant quelque chose de particulier.

Vu :

Le Doyen :

Edgard ALLIX

Vu :

Le Président de la thèse :

G. PIROU.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris :

S. CHARLÉTY.

APPENDICE ¹

LETTRES DE RICARDO

A Mac Culloch, 18 décembre 1819.

... Le Colonel Torrens m'a montré une copie de l'article qu'il vous avait envoyé. Je suis plus convaincu que jamais que le grand régulateur de la valeur est la quantité de travail nécessaire pour produire la marchandise évaluée. Il y a beaucoup de modifications qui doivent être admises à cette doctrine, par le fait que les marchandises réclament des temps inégaux avant d'être portées au marché, mais cela n'invalide pas la doctrine elle-même. Je ne suis pas satisfait de l'exposition que j'ai donnée des principes qui régissent la valeur. Je voudrais qu'une plume plus expérimentée l'entreprît. La faute n'est pas dans l'inaptitude de la doctrine à rendre compte de toutes les difficultés mais dans l'inaptitude de celui qui a tenté de les expliquer ²...

A Mac Culloch, 2 mai 1820.

Dans le Scotsman de samedi dernier, qui vient juste de m'atteindre, j'ai vu avec grand plaisir que vous aviez rencontré M. Malthus sur ce que je considère comme son terrain le plus fort. Je vous assure que je suis très heureux d'avoir réussi à vous engager à défendre mes exposés imparfaits, car je n'aurais eu aucune chance d'obtenir qu'ils fussent admis par l'opinion publique, sans le concours de votre puissante assistance. Je pense qu'à cause de la nature très compliquée du sujet de la valeur, M. Malthus a plus de chance de découvrir quelques défauts dans

1. Pour permettre au lecteur de suivre la dernière phase de l'Evolution de la Théorie de la valeur qui n'apparaît pas dans les œuvres dogmatiques de Ricardo, nous donnerons ici la traduction des « *Lettres* » qui la revèlent, et que les différents éditeurs ont bien voulu nous autoriser à publier.

2. *Letters of David Ricardo to J. R. Mc. Culloch*, ed. Hollander, p. 47. publiées avec l'autorisation de Monsieur J. H. Hollander.

le raisonnement du chapitre qui en traite, que dans toute autre partie du livre et cette chance est encore accrue par le fait que j'ai supposé un agent qui serait lui-même invariable. On peut supposer que cet agent est produit sous des circonstances variées. Il peut être soit le résultat du travail seul, comme le suppose M. Malthus, quand il suppose qu'on le recueille sur la côte, où la seule avance d'un jour de subsistance est nécessaire ; ou il pourrait être produit par du capital fixe, employé en portions différentes et variées, et pour des temps différents. S'il était produit par du travail seulement, si une demi-once d'argent pouvait être ramassée sur la côte par le travail d'un jour, le prix naturel du travail serait toujours une demi-once d'argent ; il ne pourrait jamais monter ni baisser. Le blé cependant pourrait être produit avec plus de difficultés, et la hausse de son prix rendrait les salaires des travailleurs moins aptes à leur procurer le bien-être et l'aisance. Dans ce cas je dirais que les salaires monteraient, car je mesure toujours la hausse de toute chose par la quantité de travail nécessaire à la produire, et quoique moindre en quantité, il faudrait plus de travail pour produire les salaires. Mais si beaucoup de capital fixe était employé dans les mines, ou si un temps considérable devait s'écouler avant que le capital circulant ne revienne, par la vente de l'argent, le travail pourrait être excessivement variable en un tel agent. Chaque marchandise mesurée par un tel agent hausserait quand le travail monte, si elle était le produit du travail seulement, ou d'une moindre portion de capital fixe qu'il n'en était employé dans la production de la monnaie, et au contraire, par la même cause ces marchandises qui seraient produites avec de plus grandes proportions de capital fixe, ou qui exigeraient plus de temps avant d'être finies, baisseraient de prix. Ceci est tout ce qu'implique mon livre, mais je n'ai pas été suffisamment explicite, car j'aurais dû dire que si l'agent est produit dans certaines circonstances il y a beaucoup de marchandises qui peuvent monter en conséquence d'une hausse dans le travail, bien qu'il y en ait beaucoup d'autres qui baisseraient, et qu'une grande partie varierait très peu. Vous je le sais, vous me comprenez, mais je crains de n'avoir pas été assez précis en montrant les portées variées de cette question. Après la meilleure considération que je puisse donner au sujet, je pense qu'il y a deux causes qui occasionnent des variations 1^o, la quantité relative de travail requise pour les produire ; 2^o, les temps relatifs qui doivent s'écouler avant que le résultat d'un tel travail puisse être apporté au marché. Toutes les questions de capital fixe viennent sous cette seconde règle, que j'entrepris d'expliquer si vous le souhaitiez.

Je pensais noter les points particuliers sur lesquels, M. Malthus et moi différons, et donner quelque défense de mes opinions, mais j'aurais peu de chose à faire que de reprendre les arguments de mon livre, car je ne pense pas qu'il les ait touchés. M. Malthus adopte une mesure de valeur très différente de la mienne, mais il n'y adhère nulle part, quelquefois, quand il parle de la hausse des marchandises, il entend leur hausse en monnaie, d'autres fois leur hausse en travail. Il parle même de la hausse et de la baisse de son étalon. En quel agent hausse-t-il ou baisse-t-il ? En des marchandises dont la valeur est estimée par la quantité d'étalon même qu'il mesure ainsi. Le tissu a monté, dirait-il parce que 100 yards commandent plus de travail. Bien, alors la variation est dans le tissu, et le travail est l'étalon par lequel elle est mesurée ; mais le travail est abondant, la population excessive, les salaires sont bas, et la preuve est qu'on donne plus de travail qu'avant pour 100 yards de tissus, et pour beaucoup d'autres marchandises. Le chapitre de M. Malthus le plus sujet à objections est peut-être celui des mauvais effets d'une trop grande accumulation de capital et le manque conséquent de demande des marchandises produites. Cette doctrine conduit naturellement à la conclusion que M. Malthus en tire. Je n'aurais pu croire qu'il fut possible, si je ne l'avais vu, qu'un homme aussi éclairé que M. Malthus recommande l'impôt comme remède à nos détresses présentes. Il ne sait pas que le produit d'un pays est toujours consommé, et que l'épargne signifie seulement qu'une plus grande portion sera consommée par ceux qui reproduisent une valeur supérieure à leur consommation. Ils peuvent être capables, à cause du nombre insuffisant des travailleurs, de commander une quantité telle du produit qu'ils en laissent peu pour les profits, et détournent par là le capitaliste d'employer aucun capital additionnel à la reproduction ; mais ces bas profits si la société n'est pas à la fin de ses ressources, proviennent seulement du nombre insuffisant des travailleurs pour faire le travail requis. Il ne peut jamais arriver que le capital et le travail puissent être en même temps surabondants, à moins que, comme je l'ai dit plus haut, vous ne soyez arrivé à la fin de vos ressources ; mais M. Malthus parle de bas profits causés par un manque de demande, et pense qu'il est tout à fait possible qu'on puisse avoir plus de capital qu'on ne peut en employer, en même temps qu'une population surabondante. Selon lui vous produisez trop et, consommez trop peu, et comme vous êtes si obstiné que vous ne voulez pas consommer vous-même, il recommande que des impôts soient établis, et que le gouvernement dépense pour vous. M. Malthus ne semble pas m'avoir compris quant aux améliorations de la

terre. Je n'ai pas nié qu'elles se sont éventuellement très avantageuses aux propriétaires, mais leur effet immédiat est d'abaisser la rente. Quand la même terre est à nouveau cultivée en conséquence d'un accroissement de population, la rente en blé du propriétaire sera plus haute mais sa rente en monnaie sera la même qu'avant, car le prix du blé sera plus bas. Comme cependant les terres inférieures peuvent être cultivées avec un prix plus bas du blé, l'amélioration ne peut manquer de devenir, à une période non éloignée, très avantageuse pour le propriétaire. Je pense que j'ai admis tout cela, si je ne l'ai pas fait, j'aurais dû le faire. Il n'a pas très bien agité avec moi dans ses remarques sur ce passage de mon livre qui dit que l'intérêt des propriétaires est opposé à celui du reste de la communauté. Je ne voulais faire aucune réflexion envieuse contre les propriétaires. Leur rente est l'effet de circonstances sur lesquelles ils n'ont pas de contrôle, excepté, il est vrai ; qu'ils sont les législateurs et mettent des restrictions à l'importation du blé.

Je suis surpris qu'il parle encore de la rente comme un surplus de produit, différente en cela du produit des manufactures. Est-ce autre chose qu'une valeur transférée ? Pourrait-elle exister au même degré qu'elle le fait si les terres étaient toutes plus fertiles, ou variaient moins de fertilité relative ? Ne pourrions nous pas avoir plus de produit avec une rente moindre ?

Telles sont les observations que j'ai l'intention de faire sur l'ouvrage. Si vous écrivez quelques remarques sur elles, j'aimerais beaucoup les voir, et je vous dirais sans scrupules ce qui m'apparaît en les parcourant. A présent, je rencontre une réelle difficulté car je confesse que je ne perçois pas clairement ce qu'est le système de M. Malthus. Lui et moi différons dans nos opinions sur les bénéfices résultants du commerce extérieur, mais ce qu'est son opinion, je ne le sais pas bien. J'ai lu son livre assez rapidement, et à différentes reprises, de sorte que je ne lui fais pas tout à fait justice. J'ai l'intention de le lire attentivement à nouveau.

Je pense que la pétition des marchands va être présentée dans quelques jours. Je suis heureux de voir que la doctrine des avantages à attendre du libre-échange fait journellement des convertis. Je suis sûr que le public vous est grandement recevable pour l'avoir éclairé sur ces sujets importants ¹.

1. *id.*, p. 63, 68.

A Mac Culloch, 13 juin 1820.

De nombreux engagements auxquels j'ai été obligé de donner mon temps et mon attention, m'ont empêché de répondre plus tôt à votre lettre. Je crains d'avoir quelque difficulté à m'expliquer sur les effets que les temps relatifs, écoulés, avant que les marchandises, puissent être apportées au marché, ont sur leurs prix, ou plutôt sur leur valeur relative. Toutes les marchandises qui ont de la valeur sont produites par du travail. Le travail employé pour faire une machine à vapeur peut être le même en quantité, et être exercé pendant la même durée de temps que le travail employé à faire un meuble de valeur ; par conséquent, la machine à vapeur et le meuble seraient de la même valeur. Le marchand de meubles vend son meuble à la fin de l'année pour £ 1.000. La machine à vapeur vaut aussi £ 1.000, mais elle n'est pas vendue ; elle sera employée l'année suivante comme capital. Si les profits sont de 10 % indépendamment de la quantité de travail et de la circulation de capital que le propriétaire de la machine doit employer, et pour lesquels il est au pair avec le marchand de meubles, il doit avoir, à la fin de l'année, remplacé sa machine à vapeur dans son état original d'efficacité, et il doit faire payer £ 100 à ses marchandises, pour les profits des £ 1.000 de capital employé comme capital fixe. S'il faut deux ans avant qu'il puisse recevoir la rentrée du travail fait par la machine à vapeur, il doit avoir £ 100 pour le profit de la première année et £ 110, pour celui de la deuxième, et cela est totalement indépendant de la quantité de travail accumulé en fait dans la marchandise apportée au marché. Maintenant si j'emploie une machine de valeur qui ne me donne pas de rentrée avant deux ans, ma machine et mes marchandises ensemble doivent être de la valeur de tout le travail employé à les produire en plus du profit accumulé du capital qui ne donne pas de revenu pour ce temps. Mais le même résultat se produirait si j'employais seulement du capital circulant et ne voulais pas apporter ma marchandise au marché de deux ans. A la fin des deux ans ma marchandise ne vaudrait pas seulement tout le travail investi dans elle, mais aussi tous les profits accumulés pendant le temps que mon capital fut ainsi employé. Strictement parlant alors, les quantités relatives de travail investies dans les marchandises régissent leur valeur relative, quand rien que du travail est employé pour elles, et pour des temps égaux. Quand les temps sont inégaux, la quantité relative de travail employé sur elles est encore le principal facteur qui règle leur valeur relative ; mais ce n'est pas le seul facteur, car le prix de la marchandise en plus de ce qu'il doit rembour-

ser le travail, doit aussi compenser la longueur du temps qui doit s'écouler avant qu'elle puisse être apportée au marché. Toutes les exceptions à la règle générale viennent sous celle du temps, et comme il y a une telle variété de cas dans lesquels le temps pour achever, une marchandise, peut différer, il est difficile de se fixer sur quelque marchandise qui puisse être justement choisie comme mesure générale de la valeur, même si nous pouvions surmonter la difficulté de n'en avoir pas qui exige toujours la même quantité de travail pour être produite. Les deux extrêmes semblent être ceux-ci : l'un où la marchandise est produite, sans délai, et par du travail seulement, sans intervention de capital ; l'autre, où elle est le résultat d'une grande quantité de capital fixe, contient très peu de travail et n'est pas produite sans un délai considérable. Le milieu entre les deux est peut-être le mieux adapté à la masse générale des marchandises. D'un côté de ce milieu, les marchandises hausseraient en valeur comparativement avec lui, avec une hausse dans le prix des travaux, et une baisse dans le taux des profits ; et celles de l'autre côté pourraient baisser pour la même cause. M. Malthus a pris avantage de ce défaut de mesure de valeur, dont la sienne n'est pas exempte, et il n'a pas manqué, comme il pouvait justement le faire, d'en faire le plus grand cas. M. Malthus en fait ne se tient à aucune mesure de valeur. Tantôt il parle d'une hausse ou d'une baisse des marchandises, et entend une baisse ou une hausse dans le prix en monnaie ; quelquefois il estime leur baisse et leur hausse, par leur pouvoir de commander le travail, et quelquefois par leur valeur échangeable en blé. Sa mesure réelle de valeur est elle-même variable, et à un degré qui n'est pas inférieur à la variabilité de la plupart des autres choses, et il parle de cette variabilité sans sembler être sensible à ce qu'il montre par là combien sa mesure de valeur est peu apte à aucun usage utile. Il faut confesser que ce sujet de la valeur est entouré de difficultés ? Je serais très heureux si vous réussissiez à les démêler, et à établir pour nous une mesure de la valeur qui ne fut pas sujette aux objections qui ont été dirigées contre toutes celles proposées jusqu'ici. Je pense parfois que si j'avais à récrire le chapitre de la valeur de mon livre, je reconnaîtrais que la valeur relative des marchandises est réglée par deux causes au lieu d'une seule, à savoir, par la quantité relative de travail nécessaire pour produire les marchandises en question, et par le taux des profits pour le temps pendant lequel le capital reste dormant, et jusqu'à ce que les marchandises soient apportées au marché. Peut-être trouverais-je des difficultés aussi grandes dans cette conception du sujet que dans celle que j'ai adoptée. Après tout, les grandes questions de rente, de salaires et de profits,

doivent être expliquées par les proportions dans lesquelles le produit entier est divisé entre les propriétaires, les capitalistes et les travailleurs, et qui ne sont pas essentiellement rattachées à la doctrine de la valeur. En se débarrassant de la rente ce que nous pouvons faire avec le blé produit avec le capital employé en dernier, et avec toutes les marchandises produites par du travail dans les manufactures, la distribution entre le capitaliste et le travailleur devient beaucoup plus simple à considérer. La plus grande est la portion du résultat du travail donnée au travailleur, le plus petit doit être le taux des profits, et vice-versa. Or cette portion doit essentiellement dépendre de la facilité de production des choses nécessaires au travailleur. Si la facilité est grande, une petite portion de toute marchandise, résultat du capital et du travail sera suffisante pour procurer au travailleur les choses qui lui sont nécessaires, et par conséquent les profits seront hauts. On peut j'estime, absolument démontrer la vérité de cette doctrine, cependant, je pense que M. Malthus ne l'admet pas pleinement.

L'exemple que vous prenez pour soutenir votre opinion qu'il est de la plus grande importance pour les travailleurs que les impôts soient établis sur les objets de luxe des riches ou sur les choses qui lui sont nécessaires, est bien choisi. Vous supposez qu'un subside doit être (*annuellement* je suppose), remis de l'Irlande à la Russie, et vous demandez s'il n'importe pas que les taxes pour percevoir ce subside soient imposées sur les pommes de terre ou sur le bordeaux ou les voitures ? Comme le Gouvernement n'emploiera pas davantage de travailleurs, et par conséquent il ne peut y avoir de concurrence plus grande pour les employer, vous concluez, qu'en dépit des impôts sur les choses nécessaires des pauvres, leurs salaires, ne seront élevés qu'après qu'ils sont réduits à une misère extrême, et que la famine ou l'opération ralentie des principes de la population ont égalisé l'offre et la demande. Dans ce cas, selon votre propre conception, quand la demande a à opérer sur l'offre diminuée, les salaires monteront très hauts, non seulement assez haut pour rembourser au travail l'impôt qu'il paie, mais beaucoup haut, car à aucune autre condition il ne peut remplir le vide que la misère a creusé dans le nombre des travailleurs. Avant l'impôt les salaires étaient seulement suffisants pour maintenir une offre égale à la demande. Si vous ajoutez l'impôt à son salaire, il ne peut pas faire plus ; et par conséquent si la famine et la misère ont entraîné la dépopulation, il doit y avoir un stimulant extraordinaire pour remplacer les choses sur leur plan antérieur. Je dirais alors que selon ce que vous admettez, le travailleur aurait en moyenne des

salaires augmentés d'une somme égale au montant de l'impôt ; mais il souffrirait d'abord de ce qu'ils sont extraordinairement bas, puis alors il bénéficie de ce qu'ils montent extraordinairement haut. En vérité, toutefois, je pense qu'ils ne seront ni très bas ni très hauts, mais qu'ils subiront une augmentation assez modérée qui remboursera au travailleur l'impôt établi sur les choses qui lui sont nécessaires. Il est de l'intérêt de toutes les parties qu'ils haussent ainsi. Je considère que la quantité de choses nécessaires que les salaires d'un travailleur lui permettent d'acheter est réellement le régulateur effectif de la population. L'état du pays exige que la population continue à augmenter au même taux après que le subside est assuré à la Russie qu'avant ; car la demande de travail n'a pas diminuée, et la question entre nous revient à ceci : la population sera-t-elle d'abord très déprimée et ensuite violemment stimulée ou continuera-t-elle à ce rythme que l'état du capital et la demande de travail exigeaient originellement qu'elle eut ? Je crois que la valeur des choses est influencée non seulement par l'offre et la demande immédiates, mais aussi par l'offre et la demande éventuelles. Vous ne devez pas supposer que je plaide pour les impôts sur les choses nécessaires de préférence aux impôts sur les choses de luxe, car ce n'est pas la question ; mais j'entreprends d'établir en quoi ces impôts diffèrent réellement. J'admets tout à fait avec vous, et pour les mêmes raisons que vous, que l'income tax n'est en aucune façon un impôt désirable, dans la situation où nous sommes, à la place des impôts levés actuellement.

Ce que j'ai dit de la question agricole, à la Chambre des Communes a été, à beaucoup d'égards, mal rapporté. Je vous assure que j'ai soutenu avec force ces principes que, vous le savez, j'estime être corrects. M. Brougham a très mal compris ce que j'ai dit, et a lui-même avancé des principes qui étaient entièrement insoutenables, mais la Chambre était beaucoup trop partiiale pour un aspect du sujet, pour me permettre de les réfuter. J'aurais probablement quelque occasion de le faire.

Votre article de l'*Edinburgh Review* est excessivement bon, je suis sûr qu'il sera très utile pour répandre la bonne cause. Votre article sur le blé du Scotsman d'aujourd'hui est, aussi, fait pour convaincre les sceptiques honnêtes. Vous vous trompez en pensant que je pourrais être utile au Parlement, en introduisant la question du libre-échange avec la France. D'abord je n'ai pas de talents pour une telle entreprise et, en second lieu, je suis traité comme un ultra-réformateur un visionnaire des sujets commerciaux, à la fois par les « agriculturistes » et les « industrialistes ». N'avez vous pas remarqué que même M. Baring, l'ami

reconnu mais je pense tiède, du libre-échange ne m'a pas nommé dans son Comité ?¹.

A Malthus, 10 octobre 1820.

J'admets tout à fait avec vous que les lettres que M. Say vous adresse ne sont pas très bien faites. Il ne défend même pas sa propre doctrine avec habileté, et sur quelques autres des questions complexes qu'il touche, il me semble très insatisfaisant. Il n'a certainement pas une notion correcte de ce qu'il veut dire par valeur, quand il prétend qu'une marchandise a de la valeur en proportion de son utilité. Ceci serait vrai seulement si les acheteurs réglaient la valeur des marchandises ; alors vraiment nous pourrions penser que tous les hommes seraient disposés à donner un prix aux choses en proportion de l'estime dans laquelle ils les tiennent ; mais le fait me semble être que les acheteurs ont le moins au monde à faire pour régler le prix ; tout est fait par la concurrence des vendeurs, et bien que les acheteurs puissent désirer réellement donner plus pour le fer que pour l'or, ils ne le pourraient pas, parce que l'offre serait réglée par le coût de la production et par conséquent l'or serait inévitablement dans la proportion où il est maintenant au fer, bien qu'il soit probablement considéré par toute l'humanité comme le métal le moins utile.

Je pense que plus peut être dit pour défendre la doctrine des services, ils sont j'estime les régulateurs de la valeur et, s'il voulait céder pour la rente nous ne différerions pas très matériellement sur ce sujet. Dans ce qu'il dit des services il est trop contradictoire avec son autre doctrine de l'utilité. Il me semble parler avec ignorance de l'impôt en Angleterre. Dans la note p. 101, il concède trop. La difficulté de trouver un emploi pour la capital dans les pays que vous mentionnez provient des préjugés et de l'obstination avec laquelle les hommes persévèrent dans leurs vieux emplois, ils attendent chaque jour un changement vers le mieux et continuent par conséquent à produire des marchandises pour lesquelles il n'y a pas de demande adéquate. Avec un capital abondant et un bas prix du travail, il ne peut manquer d'exister des emplois qui donneraient de bons profits ; et si un génie supérieur avait la distribution du capital du pays sous son contrôle, il pourrait, en très peu de temps, rendre le commerce aussi actif que jamais.

1. *Id.*, p. 69, 75.

Les hommes se trompent dans leur production, il n'y a pas d'insuffisance de demande. Si je désirais du drap et vous du coton ce serait une grande folie de nous deux, si, en vue d'échanger entre nous, l'un de nous produisait du velours et l'autre du vin ; nous sommes un peu coupables d'une telle folie maintenant, et je peux à peine rendre compte de la durée de cette illusion. Après tout le mal peut n'être pas si grand qu'il paraît. Vous avez très bien représenté le point débattu entre nous. Je ne peux concevoir qu'il soit possible, sans la plus grossière faute de calcul, qu'il existe une surabondance de capital et de travail au même moment.

Quand je dis que ma foi est la vraie foi, j'entends seulement dire que ma ferme conviction est que j'ai raison ; j'espère que vous n'attachez rien d'arrogant à cette expression. J'ai l'habitude de vous affirmer avec force mon opinion, et je suis sûr que vous ne souhaiteriez pas que je fisse autrement. Et j'ose dire que vous admettez avec moi que vous n'êtes pas plus incliné à reconnaître la simple autorité, sans en être convaincu, que je ne le suis.

J'affirme avec vous que « si le fermier n'a pas de marché adéquat pour son produit, il cessera bientôt de distribuer les choses nécessaires à ses travailleurs », en vue de produire davantage, mais laissera-t-il alors cette partie de son capital inactif, ne l'emploiera-t-il pas, lui ou quelqu'un d'autre à quelque chose qui trouvera un marché adéquat ? Vous parlez de l'utilité relative de nos deux définitions de la valeur. Je confesse que votre définition n'approche en rien l'idée que je me suis toujours faite de la valeur. Dire que la valeur réelle en tant qu'elle est appliquée aux salaires implique la quantité des choses nécessaires données au travailleur en même temps que vous admettez que ces choses nécessaires sont aussi variables que tout autre chose me semble une contradiction. Vous pensez que l'Economie Politique est une recherche de la nature et des causes de la richesse ; je pense qu'elle devrait plutôt être appelée une recherche des lois qui déterminent la division du produit de l'industrie entre les classes qui concourent à sa formation. Aucune loi ne peut être formulée quant à la quantité, mais une loi assez correcte peut être donnée quant aux proportions.

Chaque jour je suis plus persuadé que la première recherche est vaine et illucire, et que la deuxième seulement est le véritable objet de la science. Vous dites que ma proposition « qu'à peu d'exception près, la quantité de travail employée sur les marchandises déterminera le taux auquel elles s'échangeront l'une contre l'autre », n'est pas bien fondée. Je reconnais que cela n'est pas strictement vrai ; mais je dis que c'est, de toutes les règles dont j'ai entendu jamais parler pour mesurer la valeur relative, celle qui approche le mieux de la vérité.

Vous dites que la demande et l'offre régulent la valeur ; ceci, je pense ne veut rien dire, pour la raison que j'ai donné au commencement de cette lettre : c'est l'offre qui règle la valeur, et l'offre est elle-même contrôlée par le coût comparatif de production. Le coût de production, en argent, signifie aussi bien la valeur du travail que les profits. Or si ma marchandise est de valeur égale à la vôtre, son coût de production est, avec quelques déviations, en proportion du travail employé. Ma marchandise et votre marchandise sont toutes les deux d'une valeur de £ 1.000 elles comporteront probablement, par conséquent, la même quantité de travail incorporé en chacune d'elles. Mais la doctrine est moins exposée aux objections quand elle est employée non à mesurer la valeur absolue des marchandises comparées, mais les variations qui prennent place de temps en temps dans la valeur relative. A quelles causes, j'entends à quelles causes permanentes, ces variations peuvent-elles être attribuées ? A deux et à deux seulement, l'une insignifiante dans ses effets, la hausse ou la baisse des salaires ou ce que je considère comme la même chose, la hausse ou la baisse des profits. — l'autre d'une importance immense, la plus grande quantité de travail qui peut être nécessaire pour produire les marchandises. De la première cause il ne peut résulter de grands effets parce que les profits eux-mêmes ne constituent qu'une petite portion du prix, et aucune grande addition ou déduction ne peut être faite à leur égard ; à l'autre cause, aucune limite vraiment définie ne peut être assignée, car la quantité de travail nécessaire pour produire les marchandises peut varier du simple au double ou au triple.

Le sujet est difficile, et je ne suis qu'un pauvre maître de langage et par conséquent je ne réussirai pas à exprimer ce que je veux dire.

Mon premier chapitre ne sera pas matériellement altéré en principe je pense qu'il ne sera pas changé du tout... » ¹.

A Mac Culloch, 25 janvier 1821.

Puisqu'il n'y a pas affaire ce soir à la Chambre des Communes, je ne peux employer mon temps plus agréablement qu'en vous envoyant mes sincères remerciements pour la manière très franche et amicale dont vous m'avez donné votre opinion sur mes papiers. Soyez assuré qu'elle a le plus grand poids pour moi, et qu'elle confirme l'idée que j'avais moi-même de l'inoppor-

1. *Letters of David Ricardo to R. Malthus*, éd. Bonar, p. 173-177, publié avec l'autorisation des éditeurs : *The Clarendon Press, Oxford*.

tunité de publier mes notes sur l'ouvrage de M. Malthus. Pour l'instant, je n'en ferais rien. Je ne peux prendre le temps d'essayer d'en extraire ce qui pourrait y être le plus utile, ni celui de le mettre en la forme que vous me conseillez et je crains que la même raison m'empêche de reprendre le chapitre de l'accumulation de mon précédent ouvrage, dont en ce moment l'éditeur prépare une troisième édition. Si cependant avant qu'il n'arrive à ce chapitre je trouve que j'ai assez de temps et de talent pour l'améliorer, je ne manquerais pas de le tenter. J'ai fait quelques altérations au chapitre 1^{er} « De la valeur » qui, je le crains par les remarques de votre lettre, ne rencontreront pas votre approbation. J'aurais souhaité vous avoir envoyé le chapitre, qu'on imprime maintenant, avec les autres papiers pour pouvoir profiter de votre opinion sur lui, avant de procéder si loin dans sa publication. J'admets tout ce que vous dites quant aux variations qui se produiront dans la valeur relative des marchandises en supposant qu'elles soient produites avec des capitaux de durées graduées comme 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, « puisque tout étalon avec lequel elles peuvent être comparées doit lui-même être produit par l'emploi d'un capital d'une certaine durée. Quand les salaires montent, ces marchandises qui sont produites avec les capitaux moins durables semblent monter et celles qui sont produites par des capitaux plus durables semblent baisser. En vérité, cependant l'ensemble aurait baissé, si l'étalon avait été produit par du capital dont la durée était égale à 1, elles auraient presque toutes baissées, comparées avec cet étalon, tant il est clair qu'aucune ne pouvait avoir monté ». Voici mon opinion, mais exprimée dans un langage dix fois plus clair que je n'aurais pu le faire. Mais je pense que là est la difficulté. Vous dites « Si l'étalon avait été produit par du capital dont la durée était égale à 1, elles auraient presque toutes baissé, comparées à cet étalon, tant il est clair qu'aucune n'aurait monté. C'est vrai, si l'étalon était ainsi produit, mais M. Malthus et nos adversaires disent que l'étalon sera produit par du travail sans capital du tout, ou au plus, ce capital seul qui est nécessaire pour entretenir un homme un seul jour. Dans cet étalon notre n^o 1 baisserait avec une hausse de la nourriture et des choses nécessaires, et le travail ne pourrait jamais monter du tout. Malthus a supposé le cas d'un homme capable par le travail d'un jour de ramasser un certain nombre de grains d'or ou d'argent sur la côte. Supposons qu'il puisse ramasser autant d'argent que nous en frappons dans un shelling, le travail ne pourrait jamais baisser au-dessous d'un shelling par jour ; et si le blé montait en argent, le travail ne pourrait monter et toutes les marchandises produites avec du capital, qui ne pourraient

être apportées au marché d'un an, d'un mois, ou même de dix jours, baisseraient dans un tel étalon, avec chaque hausse dans le prix de la nourriture et des choses nécessaires. Si nous pouvions nous établir au n° 1 nous ferions très bien, mais nous en sommes chassés, et il est prouvé qu'une chose qui est produite et apportée au marché en un jour par le travail de dix hommes n'a pas autant de valeur qu'une autre marchandise produite et apportée au marché à la fin de dix jours, après que le travail d'un homme a été employé sur elle pour ce temps. Etes-vous disposé à adopter l'étalon du travail journalier ? Il est possible qu'il puisse être l'étalon correct, mais les circonstances dans lesquelles, il est produit s'accordent si peu avec les circonstances dans lesquelles la plupart des autres marchandises sont produites, qu'en l'adoptant, nous introduisons une cause de variation de prix, que nous évitons si nous choisissons un étalon produit dans les circonstances ordinaires analogues à celles des autres marchandises. Je ne suis pas satisfait, comme je vous l'ai souvent dit, de l'exposé que j'ai donné de la valeur, parce que je ne sais pas exactement où fixer mon étalon. Je suis entièrement persuadé qu'en nous arrêtant sur la quantité de travail réalisée dans les marchandises comme règle gouvernant leur valeur relative, nous sommes dans la bonne voie, mais quand je désire fixer un étalon de valeur absolue, je suis indéterminé quant à choisir le travail d'un an, d'un mois, d'une semaine ou d'un jour. Je ne vous aurais pas, sitôt après la réception de votre lettre, (car je l'ai reçue ce matin avec la paquet), exposé mes pensée sur ce sujet difficile, si je m'étais flatté que par plus de considération je pourrais arriver à des conclusions plus satisfaisantes ; mais je suis sûr que je ne le pourrais pas, car j'y ai tant réfléchi que je désespère de devenir plus éclairé sur lui par mes seuls efforts¹.

A Malthus, 28 mai 1823.

Je vais, au mieux de mes pouvoirs établir mes objections à vos arguments quant à la mesure de la valeur. Vous avez vous-même établi, comme une objection à mon opinion sur ce sujet, qu'une marchandise produite par du capital et par du travail unis ne peut être une bonne mesure de valeur pour d'autres marchandises que celles produites précisément dans les mêmes circonstances, et là, j'estime avec vous que vous avez raison. Si toutes les marchandises étaient produites dans un jour et par du travail seulement,

1. *Letters of D. Ricardo, to Mc. Culloch*, éd. Hollander, p. 93-96.

sans l'assistance du capital, elles varieraient en proportion de ce que la quantité de travail employée à leur production augmente ou diminue. Si la même quantité de travail était constamment employée à la production de la monnaie, la monnaie serait une mesure exacte de la valeur absolue, et si les crevettes ou les noisettes montaient ou baissaient, ce serait seulement parce que plus ou moins de travail est nécessaire pour se les procurer. Dans de telles circonstances, chaque marchandise qui était le produit d'un jour de travail, commanderait naturellement un jour de travail, et par conséquent la valeur d'une marchandise serait en proportion de la quantité de travail qu'elle commanderait ; mais bien qu'une telle monnaie mesure exactement la valeur de toute marchandise produite dans des circonstances exactement semblables, elle ne serait pas une mesure exacte de la valeur des autres marchandises produites avec une grande quantité de capital et employés pour un certain temps. Dans le cas qu'on vient de supposer une quantité de crevettes serait une mesure exacte de la valeur de même qu'une quantité de monnaie produite par la même quantité de travail ; mais quand le capital est employé et que du tissu est le produit du travail et du capital vous dites justement que le tissu n'est pas une mesure correcte de la valeur des crevettes et de l'argent, recueillis par du travail seulement, sur le bord de la mer et cependant, avec une singulière inconsistance, comme je ne peux m'empêcher de le penser, vous prétendez que les crevettes et l'argent, recueillis sur le bord de la mer par le travail seul, sont des mesures exactes de la valeur du tissu. Si vous avez raison, alors le tissu doit être aussi une mesure exacte de valeur, car la chose mesurée doit être une aussi bonne mesure que la chose avec quoi vous mesurez. Quand je dis que £ 4 et un quartier de blé sont de la même valeur, je peux mesurer d'autres valeurs par le quartier de blé aussi bien que par les £ 4. Vous dites « Il est admis que, quand le travail seul est entré dans la production des marchandises et qu'il n'y a pas de question de temps, à la fois les valeurs absolues et d'échange des dites marchandises, peuvent être exactement mesurées par la quantité de travail employé sur elles ». Rien je pense ne peut être plus correct, et c'est parfaitement d'accord avec ce que j'ai dit. Votre faute m'apparaît être ceci : vous nous montrez que sous certaines conditions une certaine marchandise serait une mesure de la valeur absolue, et alors vous l'appliquez dans des cas où ces conditions ne sont pas remplies et vous supposez qu'elle est, dans ces cas aussi, une mesure de la valeur absolue. Vous me semblez aussi vous trompez vous-même quand vous pensez que vous prouvez votre proposition, parce que votre preuve revient seulement à

ceci, que votre mesure est une bonne mesure de valeur d'échange mais pas de valeur absolue. Vous dites : « Si le travail accumulé et immédiat investi dans une marchandise était de quelque valeur admise £100 par exemple, et les profits de la valeur de £ 20, y compris les profits composés sur la valeur du travail employé dans les matériaux, l'ensemble sera de la valeur de £ 120. Sur cette valeur $1/6$ seulement appartient aux profits, le reste ou $5/6$ peut être considéré comme le produit du pur travail ». Ceci est tout à fait vrai que nous évaluons la marchandise par la quantité de travail employé sur elle, par la quantité qu'elle achètera quand elle est apportée au marché, ou par la quantité de monnaie ou de toute autre marchandise, contre quoi elle est échangée ; $5/6$ dans tous les cas appartiendront aux ouvriers et $1/6$ au maître. « Par conséquent la valeur de $5/6$ du produit est déterminée par la quantité de travail employée sur l'ensemble ; et la valeur de l'ensemble du produit par la quantité de travail employé sur lui en ajoutant $1/6$ de cette quantité ». Ceci n'est en réalité pas dire plus que, quand les profits sont de $1/6$ de la valeur de toute la marchandise (dans laquelle il n'entre pas de rente) les autres $5/6$ vont à la rémunération des travailleurs, que la portion allant ainsi aux travailleurs peut elle-même être résolue en travail et profit dans la même proportion de 5 et 1. Cinq hommes produisent 6 pièces d'étoffe, on leur en donne cinq en paiement, si les profits baissent de moitié, les hommes recevront cinq pièces et demie, et alors vous dites quel'étoffe est de moindre valeur ; mais dans quel agent ? En travail répondez-vous. Vous me semblez avancer une proposition que l'étoffe est de moindre valeur quand elle s'échangera pour moins de travail, et vous le prouvez en montrant le fait, simplement, qu'actuellement elle s'échange bien pour moins de travail.

Vous dites « Mais, quand le travail est envisagé, il suit de ce qui a été admis, que la valeur du produit est déterminée par la quantité de travail employé sur lui ». Par valeur, ici vous voulez dire valeur absolue ; et alors vous appliquez immédiatement cette mesure de valeur absolue qui est seulement admise dans un cas particulier, à une proposition générale, et vous dites « En conséquence » — en conséquence de quoi ? dans ce cas particulier, « En conséquence la valeur de $5/6$ du produit est déterminée par la quantité de travail employé sur le tout ». C'est-à-dire « En conséquence, la quantité de travail que $5/6$ du produit commandera est déterminée par la quantité de travail employé sur le tout ; la même chose est vraie, dans le même sens de $5/6$, $5/7$, $5/8$, $5/9$, ou toute autre proportion dans lesquelles le tout peut être divisé. Mon seul objet a été de montrer, et si je ne me

suis pas trompé, j'ai réussi à montrer, qu'une mesure de valeur, qui est seulement reconnue exacte dans un cas particulier où par de capital n'est employé, est arbitrairement appliquée par vous à des cas où du capital et du temps entrent nécessairement en considération.

Je crains de m'être beaucoup répété. Je ne le regretterai pas, cependant, si je me suis fait comprendre ¹.

(La fin de la lettre est perdue).

A Malthus, 13 juillet 1823.

Mac Culloch et moi n'avons pas fixé la question de la valeur avant de nous séparer. C'est une question trop difficile pour l'établir dans une conversation ; j'ai écouté tout ce qu'il invoque en faveur de son opinion, et promis, durant les vacances, d'y apporter une grande attention. Il entend exactement ce que vous dites, il ne prétend pas que les marchandises s'échangent l'une contre l'autre selon la quantité de travail actuellement incorporée en elles, mais il fait d'une marchandise une mesure générale, par rapport à laquelle il estime la valeur de toutes les autres. Une pipe de vin gardée trois ans n'a pas plus de travail investi en elle qu'une pipe de vin gardée un jour, mais il dit que la valeur additionnelle apportée par le temps doit être estimée par les accumulations d'un capital de même montant employé activement à entretenir du travail pendant le même temps. Un chêne de deux cents ans a très peu de travail effectivement investi en lui, mais sa valeur doit être estimée par le capital accumulé que le travail originellement employé donnerait dans le même temps. Vous et lui, en fait, différez, quant à votre mesure originale. Je pense qu'il ne pourrait donner aucune autre bonne raison de choisir un agent qui exige du capital et du travail pour être produit, plutôt qu'un qui n'exige que du travail, excepté que les marchandises, en général, exigent la combinaison des deux, et qu'une mesure pour avoir quelque titre à être même une ébauche de mesure exacte, doit elle-même être produite dans des circonstances quelque peu semblables à celles des marchandises qu'elle doit mesurer. Si toutes les choses exigeaient précisément les mêmes quantités de capital et de travail, et le même espace de temps, pour être produites, chacune d'elles serait une mesure exacte des autres ; mais ce n'est pas le cas ; les conditions admettent d'infinies variétés, et par conséquent celle que nous choisissons ne peut être

1. *Letters of D. Ricardo to Malthus*, éditeur Bonar, p. 218, 221.

seulement qu'une vérité approximative, et nous sommes tenus de donner de bonnes raisons de la préférer.

Je manquerais vraiment de bonne foi si je refusais d'admettre qu'une mesure en ma monnaie ne mesurerait pas les quantités de travail investies dans les marchandises. Je l'ai admis maintes et maintes fois. Je suis aussi prêt à admettre qu'une mesure en votre monnaie mesurera exactement la quantité de travail et de profits ensemble, dont les marchandises sont composées, mais ma mesure en monnaie le fera aussi. Aucune d'elles ne mesurera la quantité de travail seul investi dans les marchandises, mais toutes deux elles mesureront la quantité de travail et les profits dont les marchandises sont faites. Supposons que l'or exige toujours la même quantité de travail, pour un an, avant qu'il puisse être apporté au marché, direz-vous que toutes les variations dans les salaires et les profits ne peuvent être estimées dans cet agent ? Vous diriez en vérité que beaucoup de ces variations devraient être attribuées aux variations de la valeur de l'agent et non à quelque altération dans la valeur de la chose mesurée, parce que vous ne pensez pas que ce soit une preuve quelconque de l'invariabilité d'une marchandise, qu'elle requiert toujours la même quantité de travail et le même temps de production. Si j'admets la justesse de votre objection, je suis libre de l'appliquer aussi à votre agent. La même quantité de travail employée pour un jour produira toujours la même quantité donnée d'or ; par conséquent, dites-vous, l'or est une mesure invariable. Je trouve que l'or varie par rapport à une autre marchandise qui exige toujours la même quantité de travail et de capital pour être produite, vous dites que ce n'est jamais l'or, mais toujours la marchandise qui varie, et, quand on vous demande pourquoi, vous répondez parce que le travail ne varie jamais. Doublez le nombre des travailleurs dans un pays ou diminuez le de moitié, en laissant toujours le fonds qui les emploie au même montant, et vous nous dites, bien que dans un cas la condition du travailleur soit très malheureuse, et dans l'autre très prospère, que la valeur du travail n'a pas varié. Je ne peux souscrire à la justesse de ce langage. La question est de savoir si vous avez raison, non si j'ai tort. Supposez qu'un homme, dans l'Inde, puisse recueillir dans un jour précisément la même quantité d'or qu'en Angleterre, et que tout commerce d'approvisionnement soit défendu entre ces deux pays. La petite quantité de riz et de tissu qui sont nécessaires dans l'Inde à l'entretien du travailleur serait exactement de la même valeur que la quantité de blé et de vêtements nécessaires à un travailleur anglais. Mais cela ne durerait pas longtemps. Toute marchandise manufacturée aurait une valeur en monnaie

comparativement haute dans l'Inde, et par conséquent nous exporterions des marchandises manufacturées et nous importerions de l'or ; la rémunération du travailleur, en Angleterre, atteindrait une quantité d'or très supérieure à celle qu'il obtenait effectivement. L'or ne serait alors obtenu en Angleterre que par le moyen de l'importation. Dans ces circonstances vous diriez que la monnaie était à une basse valeur en Angleterre, et vous auriez raison si tous les hommes s'accordaient à ériger le travail en mesure de valeur ; mais ils ne s'accordent pas en cela et nous trouverions que, au moment même où cet or était bas, relativement au travail, en Angleterre, il était haut relativement aux marchandises manufacturées de toutes sortes, avec quoi, en fait, l'or serait acheté à l'Inde, si nous prenions ces marchandises pour mesure, nous serions tenus de dire que l'or était bon marché en Angleterre et cher dans l'Inde. Vous devez vous rappeler que le point discuté est si le travail est la mesure correcte de la valeur ; vous ne devez donc pas prendre le fait pour admis et alors l'offrir comme preuve de la correction de votre conclusion ¹...

A Malthus, 3 août 1823.

La valeur de presque toutes les marchandises est faite de travail et de profits, mais en choisissant une mesure de valeur il n'est pas nécessaire qu'elle doive posséder la propriété de déterminer quelle proportion de la valeur de la marchandise mesurée appartient aux salaires et quelle proportion appartient aux profits. Vous reprochez à la mesure proposée de ne pas le faire, et vous préférez la vôtre car elle le fera. Or, comme je ne pense pas que cette qualité soit essentielle à une mesure de valeur, je ne défendrais pas la mienne pour ne pas posséder cette qualité. Cette considération me semble entièrement étrangère à la question en discussion.

Nous admettons, je crois, que rien ne peut être une mesure de valeur qui ne possède soi-même de la valeur. Nous admettons aussi, je crois, qu'une mesure de la valeur, pour être bonne, doit elle-même être invariable, et en outre, qu'en choisissant une chose comme mesure de valeur plutôt qu'une autre, nous sommes tenus de fournir quelque bonne raison pour un tel choix, car, si une bonne raison n'est pas donnée, il serait entièrement arbitraire. Or, la mesure proposée par vous a de la valeur, et par conséquent on ne lui fera pas d'objections en raison de quelque absence de cette qualité ; mais je ne pense pas qu'elle soit inva-

1. *Id.*, p. 221-224.

riable et par la concession que vous faites dans votre dernière lettre vous semblez abandonner votre mesure, car vous dites que « vous vous exprimez sans assez de soin, quand vous déclarez que si un nombre quelconque de travailleurs était importés ou exportés, la valeur du travail resterait la même ». Ceci est vraiment une large concession, et je pense qu'elle renverse entièrement votre mesure, car, si cela est vrai pour les travailleurs exportés et importés, cela doit être vrai aussi pour les travailleurs nés ou morts dans le pays. Si, par les lois des pauvres, des mariages imprudents sont encouragés et que la population devienne excessive, l'effet sur la valeur du travail sera précisément le même que si des travailleurs avaient été importés, et si une maladie épidémique éclatait et que beaucoup de travailleurs meurent, il en sera de même que s'ils étaient exportés. De même, si les hommes étaient bien éduqués et qu'on leur eut appris à être prudents et prévoyants, quant à l'augmentation de leur nombre, qui dira que l'effet sur la valeur du travail ne serait pas le même qu'une exportation de travailleurs ? Vous avez, je pense, été imprudent, ce qui est tout à fait contraire à votre pratique habituelle, en concédant ce point, et vous nous permettez d'entrer dans votre forteresse et de désarmer vos fusils. Vous ajoutez en vérité « Ceci sera seulement vrai après que l'offre vient à être affectée par le nombre accru ou diminué de travailleurs ».

Quant l'offre ne sera-t-elle pas affectée par l'augmentation ou la diminution du nombre ? Ce qui suit ne vous aide pas, car vous dites « Si le blé obtenu par vingt hommes est divisé en dix, alors la valeur des salaires de dix hommes sera moindre que la quantité de travail employée à les produire avec l'addition des profits et vice versa ». Quels profits ? Ils pouvaient être de 50 % et peuvent par les circonstances mentionnées être réduits à 5 % Vous parlez des profits à cet endroit comme s'ils étaient d'un montant fixe, et vous oubliez qu'ils baissent quand les salaires montent. En outre, je n'admettrai pas la supposition extravagante que le blé, obtenu par le travail de vingt hommes, est affecté aux salaires de dix hommes ; mais je supposerai que le blé obtenu par vingt hommes a été suffisant pour commander le travail de trente puis, que par une diminution de l'offre de travail, cette même quantité de blé obtenue par le même nombre d'hommes est affectée aux salaires de vingt-deux hommes. Dans ce cas je vous demande si le blé a baissé en valeur dans la proportion de trente à vingt-deux ? Si vous dites oui, alors vous n'admettez pas que le travail puisse hausser en valeur en conséquence de l'exportation des travailleurs ; et si vous dites non, c'est la fin de votre mesure parce que vous reconnaissez alors que les marchandises

ne varient pas selon la quantité de travail qu'elles peuvent commander. Je ne vois pas comment vous vous sortirez du dilemme. Je ne peux découvrir ce que la valeur des métaux précieux dans les différents pays peut avoir à faire avec cette question. Une pièce de tissu ou une pièce de mousseline peut acheter plus de travail dans l'Inde qu'en Angleterre ; sur cela nous sommes d'accord, mais nous ne sommes pas d'accord pour expliquer ce fait. Vous dites que la pièce de tissu ou de mousseline a plus de valeur dans l'Inde qu'en Angleterre, et votre preuve est qu'elle peut commander plus de travail dans l'Inde. Vous le diriez aussi, quoique à la fois, le tissu et la mousseline soient exportés de l'Inde en Angleterre, du pays où ils sont chers au pays où ils sont bon marché ? Moi, au contraire, je dis que ce ne n'est pas l'étoffe et la mousseline qui sont chers dans l'Inde et bon marché en Angleterre, mais que c'est le travail qui est bon marché dans l'Inde et cher en Angleterre, et que le tissu et la mousseline iraient à l'Angleterre de l'Inde même s'il n'existait pas sur terre des marchandises telles que l'or et l'argent. Je dis, en outre, que vous êtes tenus d'admettre cela par la concession que vous avez faite, car vous devez admettre que le travail pourrait être rendu bon marché en Angleterre aussi bien en forçant les travailleurs Anglais à être satisfaits de la modeste rémunération de nourriture payée dans l'Inde, qu'en important des travailleurs, et, si vous ne l'admettez pas, je vous demande pourquoi vous vous refusez à le faire. Je vous prie de montrer la différence entre l'offre de travailleurs de l'étranger, et en conséquence, une rémunération en nourriture réduite, et une offre de travailleurs par le principe de la population, et une réduction, en conséquence, de la rémunération payée en nourriture. Peut-on dire que vous avez donné une bonne raison du choix que vous avez fait d'une mesure de valeur alors qu'elle ne supporte pas un examen serré ? Vous avez dit à plusieurs reprises qu'une marchandise, sur laquelle une quantité de travail a été employée, s'échangera toujours pour une même quantité, plus une quantité additionnelle qui constituera les profits sur les avances. Or, je considère ceci comme étant votre principale proposition, et de sa vérité doit dépendre, selon votre opinion, la correction de votre mesure. Est-il vrai alors que chaque marchandise s'échange pour deux quantités de travail, une égale à la quantité actuellement investie dans elle, l'autre égale à la quantité que les profits commanderont ? Je dis que ça ne l'est pas. Cette année le blé est bon marché, et, je dois en donner une certaine quantité pour me procurer le travail de dix hommes qui doit être investi dans une marchandise que je manufacture ; mais l'année prochaine quand j'apporterai

ma marchandise au marché, le blé est cher et les salaires hauts ; et par conséquent pour me procurer une certaine quantité de travail, je dois donner plus de ma marchandise finie que je n'en aurais donné si le blé avait été abondant et les salaires bas. Si le blé avait été bon marché et les salaires bas, mes profits auraient été hauts ; dans ces conditions ils sont bas. Je voudrais savoir si, dans ces deux cas, la marchandise s'échange bien réellement pour les deux quantités spécifiques de travail mentionnées plus haut. Vous répondez à ma question en disant que vous avez toujours fait une réserve sur la première quantité et vous appelez profit tout ce qui la dépasse. Mais je prétends que du travail d'une valeur a été dépensé sur la marchandise, et quand elle vient au marché, elle est échangée pour du travail d'une autre valeur, et c'est la seule raison pourquoi la balance, au-dessus du travail dépensé pour elle, est petite. Pourquoi est-elle petite ? Mais parce que la valeur du travail est haute. Ce n'est pas cette raison, dites-vous, le travail ne varie jamais ; et cependant vous ne pouvez que reconnaître que, si le blé avait été abondant, et si les salaires étaient restés les mêmes, la marchandise manufacturée se serait échangée pour une plus grande quantité de travail. Vous dites « comment arrive-t-il que le travail reste de même valeur dans le progrès de la société, quand il est connu qu'il faut plus de travail pour le produire ? Vous devez vouloir dire « pour produire la rémunération payée pour lui » ; et vous ajoutez « la réponse à cette question est que, comme les profits dépendent de la proportion du produit entier qui va au travail, il doit nécessairement arriver que l'augmentation de la valeur du travail occasionnée par la quantité additionnelle de travail soit exactement contrebalancée par la diminution dans le montant des profits, laissant la même valeur au travail ». Je confesse que je ne peux comprendre cette réponse. Nous recherchons la signification qui devrait être attachée à ces mots « augmentation de valeur », « diminution de valeur ». Vous me dites qu'augmentation de valeur signifie un pouvoir augmenté de commander du travail. Je nie que cette définition soit correcte, car je nie l'invariabilité de l'étalon de valeur que vous avez choisi ; et pour prouver son invariabilité vous parlez de la proportion dans laquelle le produit total est divisé, et dites que, si les salaires ont plus, les profits ont moins ; tout ceci est vrai, mais quel rapport prouvez-vous entre cette proposition et l'invariabilité de votre mesure de valeur ? Dans votre réponse vous employez les mots « augmentation de valeur » c'est expliquer la signification des mots qui ont besoin d'être compris par l'emploi des mots eux-mêmes. Vous vous méprenez

sur l'objection de Mac Culloch, et la mienne, à votre doctrine, si vous supposez qu'elle est basée sur ce qu'elle reconnaît la même valeur à la même quantité de travail, cependant que la condition des travailleurs est très différente, nous n'objectons pas à votre doctrine pour cette cause, car, comme vous l'observez justement, nos propres doctrines le supposent aussi ; mais nous objectons à ce que vous dites que, qu'elle que soit la cause qui diminue la condition du travailleur, il reçoit toujours la même valeur comme salaire. Quand nos travailleurs sont dans une situation gênée quoique (disons-nous) ils aient des salaires de la même valeur, les profits doivent nécessairement être très hauts ; selon vous les salaires seraient de la même valeur que les profits soient 2 % ou 5 %.

Je pense vous avoir montré que votre longue lettre était acceptable puisqu'elle m'a fait, ce qui est réellement une tâche difficile pour moi, en écrire une plus longue moi-même. J'ai, cependant seulement travaillé selon mon penchant et essayé de comprendre la plus difficile question de l'Economie Politique. Tout ce que j'ai fait jusqu'ici est de me convaincre moi-même de l'extrême difficulté de trouver une mesure de la valeur indiscutable. Autant que j'ai jusqu'ici été capable de réfléchir sur les suggestions de Mac Culloch et de Mill, je n'en ai pas été satisfait. Il font la meilleure défense à ma mesure, mais il ne la délivre réellement pas de toutes objections. Je crois cependant que, quoique pas sans défaut, elle est la meilleure.

J'ai écrit, quelques pages en faveur de mon projet d'une Banque Nationale, dans l'intention de prouver que la nation ne perdrait aucun profit en abolissant la Banque d'Angleterre, et que le seul effet du changement serait de transférer une partie des profits de la Banque au Trésor national ¹.

A Mac Culloch, 8 août 1823.

Le sujet difficile de la valeur a retenu mes pensées, sans que je sois capable de trouver un chemin satisfaisant pour sortir de ce labyrinthe. J'ai reçu deux longues lettres de Malthus sur ce sujet, et comme cela peut vous aider à connaître le pour et le contre de la doctrine de Malthus je joins sa dernière lettre et ma réponse.

Je souhaite aussi que vous m'envoyiez en écrivant vos propres opinions sur ce sujet. Dans votre article sur l'Economie Politique

1. *Id.*, p. 225-231.

dans l'Encyclopédie, je pense que vous ne faites pas tout à fait justice à l'argument de nos adversaires. Je ne peux surmonter la difficulté du vin qui est conservé dans une cave pendant trois ou quatre ans, ou celle du chêne pour lequel, à l'origine, l'on n'a peut-être pas dépensé 2 sh. de travail, et qui cependant arrive à valoir £ 100. Il n'y a pas de difficulté à les estimer tous, dans une mesure de valeur telle que la nôtre, mais la difficulté est de montrer pourquoi nous nous fixons sur cette mesure et de prouver qu'elle est bien ce que toute mesure de valeur doit être, invariable¹.

A Malthus, 15 aout 1823.

C'est un pas prudent pour vous de retirer votre concession, car je suis sûr que votre théorie ne pourrait se soutenir avec elle. Vous trouvez un défaut à ma mesure de valeur parce que, dites-vous, elle varie lorsque les profits varient dans les autres marchandises. Je reconnais que c'est là une imperfection pour elle, quand elle est employée à mesurer d'autres marchandises dans lesquelles il entre plus ou moins de profits, qu'il n'en entre dans ma mesure ; mais vous ne semblez pas voir que la même objection tient bon contre votre mesure, car votre mesure ne contient pas de profits du tout, et par conséquent ne peut jamais être une mesure de valeur exacte pour les marchandises qui contiennent des profits. Si je n'avais pas d'autres arguments à offrir contre votre mesure celui que je vais mentionner *quand il vous est appliqué* lui serait fatal. Vous dites que ma mesure ne peut mesurer des marchandises produites par du travail seul. D'accord, mais, si c'est vrai, comment votre mesure peut-elle être la mesure des marchandises produites avec du travail et des profits réunis ? Vous pourriez aussi bien dire que trois fois deux font six et que deux fois trois ne font pas six, ou qu'un pied métrique était une bonne mesure pour un yard, mais qu'un yard n'était pas une bonne mesure pour un pied. Si votre mesure peut mesurer ma marchandise exactement, la mienne doit aussi le faire pour la vôtre. Ce sont des propositions identiques et je confesse que je ne vois pas de réponse qu'on puisse m'objecter. Le fait est réellement qu'aucune mesure de valeur absolue ne peut être trouvée. Personne ne doute de la désirabilité d'en avoir une, mais tout ce que nous pouvons jamais espérer obtenir, en est une assez bien calculée pour mesurer le plus grand nombre possible de marchandises et par conséquent je n'hésiterais pas à admettre votre

1. *Letters of D. Ricardo to Mc Culloch*, édit. J.H. Hollander, p. 153.

mesure pour la meilleure dans toutes les circonstances, si vous pouviez montrer que le plus grand nombre des marchandises est produit par du travail seul, sans intervention du capital. D'un autre côté, si un plus grand nombre de marchandises est produit dans les circonstances que j'ai supposées présider à la production de celle que j'ai choisie pour mesure, alors celle-ci sera la meilleure mesure. Vous comprendrez que dans chaque cas je suppose qu'il entre un certain arbitraire dans notre choix et je prétends seulement qu'il serait mieux employé pour décider du choix de la mienne.

Quand vous dites que ma grande faute est de considérer des marchandises faites de travail seul et non de travail et de profits, je pense que cette erreur est la vôtre car c'est précisément ce que vous faites ; vous mesurez par du travail seulement des marchandises qui contiennent à la fois du travail et des profits. Vous ne direz sûrement pas que la monnaie, produite par du travail et du capital, avec laquelle je propose de mesurer d'autres choses, omet les profits. La vôtre le fait ; quels profits y a-t-il dans des crevettes ou de l'or recueillis par le travail journalier au compte du travailleur, sur la côte ? Combien plus justement alors cette accusation pourrait être portée contre vous !

Vous m'objectez que je suis inconséquent en écartant la considération de la valeur de la monnaie ici et dans l'Inde, en parlant de la valeur du travail et des marchandises dans ce pays et dans l'Inde. Vous dites que j'écarte la considération de la valeur des métaux précieux, moi qui ai proposé une mesure formée par eux ! Il n'y a rien d'inconséquent dans cela. En examinant votre proposition qui rejette ma doctrine et en adopte une autre, je dois l'essayer par votre doctrine et non par la mienne que vous rejetez. Une conclusion fondée sur mes prémisses pourrait être une conclusion juste, mais si vous discutez mes prémisses et en substituez d'autres, la conclusion ne peut plus être la même ; or, en examinant vos doctrines je dois m'occuper seulement des conclusions auxquelles vos prémisses me conduiraient. Vous demandez « Diriez-vous réellement que le tissu et la mousseline ne soient pas chers dans l'Inde où ils coûtent quatre ou cinq fois autant de travail qu'en Angleterre ? ». Vous savez que je ne le ferais pas car j'estime la valeur par la quantité de travail investie dans une marchandise ; mais par le coût en travail du tissu et de la mousseline dans l'Inde vous ne voulez pas dire la quantité de travail actuellement employée dans leur production, mais la quantité que la marchandise finie peut commander en échange. La différence entre nous est celle-ci : vous dites qu'une marchandise est chère parce que elle achètera une grande quantité de travail, je dis

qu'elle est seulement chère quand une grande quantité de travail a été employée à sa production. Dans l'Inde, une marchandise peut-être produite par vingt jours de travail, et peut en commander trente. En Angleterre, elle peut-être produite par vingt-cinq jours et n'en commander que vingt-neuf. Selon vous cette marchandise est plus chère dans l'Inde, selon moi, elle l'est plus en Angleterre.

Maintenant voici mon objection contre votre mesure comme mesure générale de la valeur, c'est que, en dépit de ce que plus de travail peut être employé sur une marchandise, elle peut baisser en valeur estimée dans votre mesure ; elle peut s'échanger pour une moindre quantité de travail. Ceci est impossible quand vous appliquez légitimement votre mesure à ces objets seulement qu'elle est faite pour mesurer. Serait-il possible, par exemple, d'employer plus de travail à la production des crevettes ou pour ramasser les grains d'or sur la côte, et cependant de vendre ces marchandises pour moins de travail qu'avant ? Certainement pas ; mais il serait tout à fait possible d'appliquer plus de travail à fabriquer une pièce de tissu, et cependant que le tissu s'échangeât pour une moindre quantité de travail qu'avant. Ceci est un autre argument, dans mon esprit concluant, contre la possibilité d'adopter votre mesure. Je répète une fois de plus que précisément le même commerce se poursuivrait entre l'Inde et l'Europe, quant à ce qui regarde les marchandises, si une chose telle que la monnaie faite d'or et d'argent n'existait pas dans le monde. Toutes les marchandises, dans ce cas aussi bien que maintenant, commanderaient une beaucoup plus grande quantité de travail dans l'Inde qu'en Angleterre ; et, si nous avions besoin de savoir combien plus, chacune de ces marchandises, aussi bien que la monnaie, nous permettrait de le déterminer. La même raison qui abaisse la valeur de la monnaie en Angleterre, y abaisserait la valeur de beaucoup d'autres marchandises, et l'économiste en expliquant la basse valeur de l'une, rend compte en même temps de la basse valeur des autres. Je ne m'oppose pas à rendre compte de la basse valeur de l'or dans les pays particuliers ; mais je dis que ce n'est pas indispensable à l'étude d'une mesure générale de la valeur, particulièrement si cela lui est objecté comme prenant quelque part à cette mesure.

Supposons qu'un fermier ait une certaine quantité de bétail de matériel et cent quarters de blé, — qu'il dépense ce blé à l'entretien d'une certaine quantité de travail, et que le résultat soit de cent dix quarters de blé et une augmentation de $1/10$ aussi à son bétail et à son matériel ; ses profits ne seraient-ils 10 % quelque puisse être le prix du travail l'année suivante ?

Si les cent dix quarters ne pouvaient pas commander plus de travail que les cent quarters pouvaient le faire avant, selon vous, il n'aurait pas fait de profits, et vous avez raison si nous admettons que votre mesure est une mesure de valeur correcte ; il aurait un profit en nature mais pas en valeur. Si le blé était la mesure de valeur, il aurait un profit en nature et le même profit en valeur. Si la monnaie était la mesure correcte de valeur et qu'il commençât avec £ 100, il aurait 10 % de profit si la valeur de son produit était £ 100. Tous ces résultats laissent la question de la mesure de la valeur irrésolue, et ne prouvent rien sinon l'avantage, selon vous, d'adopter l'une de préférence à l'autre. Le travailleur, toutefois qui vivait de son travail, trouverait difficile d'être persuadé que son travail était de la même valeur aux deux périodes, dans l'une d'elles il avait la nourriture et les vêtements en abondance et dans l'autre il mourrait d'inanition. Ce qu'il pourrait penser n'affecterait sûrement pas la philosophie de la question, mais ce serait au moins une aussi bonne raison contre la mesure que vous proposez, que, en sa faveur, celle du fermier lorsqu'il trouvait qu'il n'avait pas de profits parce qu'il n'avait pas une plus grande commande de travail, quoiqu'il put avoir plus de blé ou plus de monnaie. Vous appelez nominale toute augmentation de valeur qui n'est pas une augmentation dans la mesure que vous proposez. Je n'objecte pas à ce que vous le fassiez ; mais ceux qui ne sont pas d'accord avec vous quant à la convenance d'adopter cette mesure peuvent arguer très justement en disant qu'ils sont en possession de plus de valeur quand ils ont £ 110 que quand ils avaient £ 100, bien que la plus grande somme ne puisse, quand elle est réalisée, commander autant de travail que la plus petite somme le faisait avant, parce que non seulement ils admettent, mais prétendent, que le travail peut augmenter et diminuer en valeur, et donc, quant au travail, ils peuvent être plus pauvres, bien qu'il possède une plus grande valeur.

J'ai dit que la valeur de la plupart des marchandises est faite de travail et de profits. S'il en est ainsi, observez-vous « il est aussi clair que le soleil que les salaires variables qui commandent la même quantité de travail doivent être de la même valeur, parce que leur production coûtera toujours la même quantité de travail avec l'addition des profits sur ce travail ». Je confesse que je ne peux voir le lien de cette conclusion avec les prémisses. Si vous divisez une marchandise en huit, sept, ou six divisions, elle sera toujours divisée en deux portions, portions variables, mais toujours deux. Si la division est en huit ; les portions peuvent être six et deux, cinq et trois, sept et un. Si c'est sept elles peuvent

être six et un, cinq et deux, quatre et trois, etc... Or c'est ce que j'admets. Ce que nous avons besoin de savoir est quel est le nombre de ces divisions ou quelle est la valeur de la marchandise, si c'est huit, sept ou six ? Et suis-je venu un peu plus près de cette connaissance en admettant que quelle que la valeur puisse être elle sera toujours divisée entre deux personnes ? Quoique vous donniez au travailleur, c'est fait de travail et de profits et par conséquent la valeur du travail est constante ! Ceci est votre proposition. Pour moi elle manque de clarté. Il se trouve qu'à un certain moment je donne à un homme dix boisseaux de blé pour une quantité de travail pour laquelle, à un autre moment, je lui donne huit boisseaux. Le blé, selon vous, tombe dans la proportion de dix à huit. Je demande pourquoi ? Et votre réponse est parce que « comme la valeur positive du travail investi dans les salaires augmente, la valeur positive des profits (l'autre partie composante de leur valeur entière) diminue exactement du même degré ». Or cette valeur positive se réfère-t-elle à la même quantité de blé ? Certainement pas, mais à deux quantités différentes, à dix boisseaux une fois, à huit une autre. Vous ajoutez « Si ces deux propositions (à savoir ce que je viens de mentionner et l'invariabilité du travail comme mesure de valeur) « peuvent être considérées comme n'ayant aucun rapport entre elles, je me suis égaré sur ces sujets et je pourrais à peine espérer, montrer jamais ce rapport, par quoi que je puisse dire ensuite. J'espère que vous ne m'accusez pas de fermer les yeux contre conviction ; mais si cette proposition est vraiment aussi claire qu'elle l'est pour vous, je ne peux expliquer mon manque de pouvoir à la comprendre. Je pense encore que l'invariabilité de votre mesure est la *définition* dont vous partez, et non la *conclusion* à laquelle vous arrivez par une légitime argumentation. Ce que je vous reproche est de prétendre nous avoir donné une mesure exacte de valeur, et je m'oppose à votre prétention non parce que j'ai réussi et que vous avez échoué, mais parce que nous avons tous les deux échoué, parce qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de mesure exacte de valeur, et parce que le plus qu'aucun homme puisse faire est de découvrir une mesure applicable à un grand nombre de cas, et qui ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité dans beaucoup d'autres. Ceci est tout ce que j'ai prétendu faire ou du moins prétends avoir fait ; et si vous ne portiez si haut vos réclamations, je serais plus humble ; mais je ne peux croire que vous ayez réussi dans le grand objet que vous visiez. En vous répondant j'emploie réellement ces armes par lesquelles seules dites vous pouvoir être vaincu, et qui sont, je le confesse, également applicables à votre mesure et à la mienne, je veux dire l'argument

de la non existence d'aucune mesure de valeur absolue. Une telle chose n'est pas, votre mesure aussi bien que la mienne mesurera les variations provenant de ce que plus de travail est exigé pour la production des marchandises, mais la difficulté est quant aux proportions différentes qui vont au travail et aux profits. L'altération dans ces proportions altère la valeur relative des choses selon le degré où plus ou moins de travail ou de profit entrent en elles ; et à cause de ces variations il n'y a jamais eu et je pense il n'y aura jamais, aucune mesure parfaite de valeur.

Je n'ai pas perdu mon temps en répondant à votre lettre, car je suis maintenant tout bouillant du sujet, et ne peux mieux faire que de me confier au papier...¹

A Mac Culloch, 21 août 1823.

Vous aurez reçu deux nouvelles lettres qui ont été échangées entre M. Malthus, et moi au sujet de sa mesure de la valeur et que je vous ai envoyées il y a quelques jours. Je crains que vous ne vous accordiez avec aucun de nous, mais que vous combattiez encore pour l'exactitude mathématique de la mesure que vous et moi préférons tous les deux. Je ne vois pas la grande différence que vous mentionnez entre les circonstances qui déterminent la valeur échangeable des marchandises, et l'agent de cette valeur. J'admets avec vous que si vous avez à mesurer la valeur vous devez la mesurer par l'intermédiaire d'une marchandise ou d'une autre possédant de la valeur. C'est ce que M. Malthus et nous tous nous proposons de faire et la seule différence entre nous est quant aux circonstances qui doivent déterminer la valeur, la valeur invariable, de la marchandise que nous choisissons pour mesure. N'est-il pas clair alors que, dès que nous connaissons les circonstances qui déterminent la valeur des marchandises, nous devenons capables de dire ce qui est nécessaire pour nous donner une mesure de valeur invariable ? Nous reconnaissons tous aussi, que deux sh. avec ses accumulations annuelles, à un taux composé, donnera à la longue £ 100, et les donnerait pour conserver l'égalité des profits ; mais je doute de la correction d'appeler des profits accumulés du nom de travail, et de dire que la marchandise valant ainsi £ 100 était évaluée en proportion de la quantité de travail investie sur elle. L'arbre qui à l'origine coûta deux sh. de travail acquiert ensuite une valeur de £ 100,

1. *Letters of Ricardo to Malthus*, éd. Bonar, p. 231, 237.

n'a jamais, strictement, plus de deux sh. de valeur en travail employé sur lui.

Une marchandise, produite par le travail d'un homme en cinquante deux semaines est, et doit être, de plus de valeur qu'une autre produite par cinquante deux hommes en une semaine. Oui, dites-vous, parce que le capital employé pendant cinquante deux semaines donne plus d'emploi au travail que le capital employé pendant une semaine ; mais en fait il y a seulement des quantités équivalentes de travail dans ces deux marchandises par le travail investi dans le capital ou l'agent par lequel la marchandise est produite. Ceci est, je pense, la façon d'estimer la valeur de Torrens, car c'est en fait dire que les marchandises ont de la valeur selon le capital employé à leur production, et le temps pour lequel il est ainsi employé. C'est une chose différente que de dire que les marchandises ont de la valeur selon la quantité de travail réalisée en elle toutefois, je ne suis d'accord avec aucune de ces propositions, et je demanderais quels moyens vous avez de certifier la valeur égale des capitaux ? Vous dites « s'il faut un capital de £ 1.000 pour mettre en mouvement les muscles du maçon qui me construit une maison et s'il faut aussi £ 1.000 pour mettre en mouvement la fermentation, la purification et les autres opérations qui produiront une pièce de vin, n'est-il pas évident que toutes les deux, la maison et la pièce de vin coûtent la même quantité de travail, si elles sont produites dans le même temps ? Et n'est-il pas aussi évident que s'il faut des temps différents pour les produire, ce ne peut être que parce que des quantités différentes de travail sont réalisées en elles ? »

Ceci ne me semble pas aussi évident. Vous affirmez que ces quantités égales de capital valant maintenant £ 1.000 chacune seront toujours de valeur égale, mais il est très probable que l'un deviendra de plus de valeur que l'autre. Ces capitaux ne sont pas de la même sorte. Celui qui emploie une série d'ouvriers n'est pas précisément le même que celui qui emploiera une autre série, et s'ils sont eux-mêmes produits dans des temps inégaux, ils sont soumis aux mêmes fluctuations que les autres marchandises. Jusqu'à ce que vous ayez fixé le critérium par lequel nous aurons à déterminer la valeur, vous ne pouvez rien dire de capitaux égaux, car ce qui est égal aujourd'hui peut être inégal dans un an. La question est, quelles sont les circonstances qui sont nécessaires pour donner l'invariabilité à une marchandise, car tel doit être le caractère de notre mesure. Ceci est l'épreuve à laquelle toutes les mesures de valeur doivent être soumises, et à laquelle je dois soumettre toutes les mesures que vous pourrez proposer. Si vous dites « de toutes les marchandises que je connais, celle-ci dans

laquelle le travail entre pour un certain temps, et qui requiert toujours la même quantité de travail, est la meilleure mesure de valeur », je serais d'accord avec vous, mais vous ne devez pas la proposer comme une mesure contre laquelle aucune objection ne puisse raisonnablement être faite, car si vous le faisiez, Malthus pourrait retourner contre vous l'argument que j'emploie contre lui, et dire « si votre marchandise est une bonne mesure pour mes crevettes ou pour mon or ramassés sur la côte par le travail journalier, pourquoi ma mesure (crevettes ou or ramassés ainsi) n'est-elle pas une bonne mesure pour la vôtre ? ». Il me semble à moi que nous avons seulement le choix parmi des mesures imparfaites, et que nous ne pouvons en avoir une parfaite, car une telle chose n'est pas dans la nature. Quand nous mesurons la longueur d'une pièce de toile, nous mesurons la longueur seulement, et nous la mesurons par une marchandise qui a une longueur invariable, mais la valeur est composée de deux éléments, les salaires et les profits mélangés dans toutes les proportions imaginables, c'est donc en vain qu'on essaie de mesurer exactement, à moins que votre mesure ne s'accorde précisément aux proportions de salaires et de profits de la marchandise mesurée. Une marchandise qui a en elle des salaires seulement, et pas de profits, et c'est la mesure de Malthus, n'est pas une mesure exacte pour les marchandises qui ont à la fois travail et profits en elles. Tout ce que nous pouvons faire est le meilleur choix possible parmi les mesures reconnues imparfaites, et je n'hésiterais pas à choisir celle de Malthus, si le nombre des marchandises produites par le travail seul étaient le plus grand ; mais comme le contraire est le fait, comme la grande masse des marchandises est produite par l'union du travail et du capital pour un certain temps, je n'ai rien à réformer dans le choix que j'ai fait. Je considère qu'elle est une moyenne. Celle de Malthus est à une extrémité de l'échelle, les vieux chênes sont à l'autre. Dans l'une il n'y a rien que du travail, dans l'autre il n'y a rien que des accumulations de capital par les profits avec presque aucun travail et par conséquent elles sont toutes les deux des mesures de valeur impropres. Je ne suis pas arrivé à cette conclusion sans de grandes réflexions, mais je suis prêt à être convaincu, si vous avez quelque argument puissant à donner en faveur de votre opinion.

Supposons que le vin et le tissu soient tous les deux faits en un an avec la même quantité de capital, et qu'une pipe de vin nouvellement fait et une certaine quantité de tissu valent chacune £ 50. Supposons que les profits soient 50 % par an. Une pipe de vin conservé un an après qu'il a été fait vaudra £ 75, conservé deux ans, il vaudra £ 110, 12 sh. ; mais la pièce de tissu vaudra

toujours £ 50. Maintenant si les profits baissent à 5 %, le tissu et le vin nouveau vaudront la même chose qu'avant, chacun £ 50 ; mais le vin conservé un an vaudra £ 52, 10 sh. et s'il est conservé deux ans il vaudra £ 55, 2 sh. 3 d. La valeur des capitaux employés est précisément la même, la quantité de travail employée est aussi la même et tant que le temps est le même, la valeur de la marchandise finie est aussi la même. Quand nous voyons les marchandises varier ainsi à cause de changements survenus dans les profits, serait-il juste d'affirmer qu'il n'y a pas d'autres causes de variations que la plus grande ou la moindre quantité de travail nécessaire pour les produire ? Pratiquement les marchandises varient très peu à cause d'une altération des profits, parce que les profits varient généralement de façon très peu considérable ; mais nous n'en sommes pas moins tenus par cela à reconnaître que si les profits variaient vraiment, les marchandises le feraient aussi ¹.

A Hutches Trower, 31 août 1823.

... Nous avons échangé plusieurs lettres, Malthus et moi, au sujet de la valeur, et une ou deux entre Mac Culloch et moi. Nous ne sommes, aucun de nous, exactement d'accord. Mac Culloch dit qu'il ne recherche pas une mesure de valeur, son seul objet est de savoir qu'est-ce qui règle la valeur relative des marchandises, l'une par rapport aux autres, il affirme que c'est la quantité de travail nécessaire pour les produire. Mais Mac Culloch emploie le mot travail dans un sens quelque peu différent de celui des Economistes en général, et il ne me semble pas voir que si nous avions connaissance de la loi qui règle la valeur d'échange des marchandises nous ne serions qu'à un pas de la découverte d'une mesure de la valeur absolue.

Malthus avoue qu'il est à la recherche d'une mesure de la valeur absolue, il fait plus, il prétend qu'il la trouvée, et que c'est la valeur du travail journalier qui est l'unique mesure permanente et inaltérable de la valeur. En vérité les raisons sur lesquelles il appuie son opinion sont loin de me satisfaire, elles semblent si peu convaincantes, que je suis sûr qu'il ne nous a pas aidé dans la recherche de cette importante mesure. Je ne mentionnerai qu'une seule des contradictions qui, à ce qu'il me semble, sont les siennes.

Il dit que ma mesure serait parfaite si toutes les marchandises

1. *Letters of D. Ricardo, to Mc Culloch*, éd. Hollander, p. 174, 178.

étaient produites dans les mêmes circonstances que la mesure que je propose et qu'elle en est une parfaite pour les marchandises ainsi produites. Ma mesure ne serait-elle pas alors aussi applicable que la sienne à cette sorte de marchandises ? Et les dites marchandises ne varieraient-elles pas également dans sa mesure et dans la mienne ?

Elles ne le font pas, par conséquent, ou ma mesure ou la sienne, n'est pas une mesure correcte, ou des mesures également bonnes donneront des résultats différents...¹

A Malthus, 31 août 1823.

Je n'ai que peu de mots à dire au sujet de la valeur, et j'ai fini. Vous ne pouvez vous prévaloir de l'argument qu'un pied peut mesurer la hauteur variable d'un homme, bien que la hauteur variable d'un homme ne puisse vraiment mesurer le pied, parce que vous avez admis que dans certaines circonstances la hauteur d'un homme n'est pas variable et c'est à ces circonstances que je me rapporte toujours. Vous dites de ma mesure, et avec raison, que si toutes les marchandises étaient produites dans les mêmes circonstances de temps etc... qu'elle-même, elle serait une mesure parfaite, et vous dites en outre qu'elle est en fait une mesure parfaite pour toutes les marchandises produites dans de telles circonstances. Si alors, dans certaines circonstances ma mesure est parfaite, et que la vôtre le soit toujours, dans les dites circonstances, certaines marchandises doivent varier exactement au même degré dans ces deux mesures. Le font-elles ? Certainement pas, alors une des deux mesures doit être imparfaite. Si elles étaient toutes les deux parfaites, la mienne doit mesurer la vôtre comme la vôtre doit le faire pour la mienne.

Il n'est pas inexact de dire, comme vous le faites avec Adam Smith, que « le travail mesurera non seulement cette partie de la valeur totale qui se résoud elle-même en travail, mais aussi celle qui se résoud en profit » car c'est le fait. Mais, n'est-ce pas vrai aussi de n'importe quelle mesure variable que vous puissiez choisir ? N'est-ce pas vrai du fer, du cuivre, du plomb, du tissu du blé, etc... etc.... ? La question est quant à une mesure invariable de valeur, et votre preuve de l'invariabilité est qu'elle mesurerait aussi bien les profits que le travail, mais toute mesure variable le ferait aussi.

1. *Letters of D. Ricardo to Hutches Trower and others*, éd. Bonar et Hollander, p. 211-212, publiée avec l'autorisation de l'éditeur. *Oxford University Press*.

J'ai reconnu que ma mesure est inexacte, dites-vous, je l'ai fait, mais ce n'est pas parce qu'elle ne ferait pas toutes les choses que, affirmez-vous, ferait la vôtre, mais parce que je ne suis pas certain de son invariabilité. Les crevettes valent £ 10, dans ma monnaie, — il devient nécessaire, supposons-nous afin, d'améliorer les crevettes de les conserver un an, quand les profits sont de 10 %, les crevettes à l'expiration de ce temps vaudront £11. Elles ont gagné une valeur de £ 1. or, où est la différence, si, les évaluant en travail, vous dites qu'elles valaient d'abord dix jours de travail et ensuite onze, ou si vous dites qu'à la première époque elles valaient £ 10, et ensuite £ 11 ?

Je ne suis pas sûr que votre langage soit exact quand vous dites que « le travail est l'avance réelle en nature, et les profits peuvent être estimés correctement sur les avances quelles qu'elles puissent être ? Le capital d'un fermier est fait de produits agricoles, et ses avances réelles en nature, en produits agricoles. Ses avances ont de la valeur, et peuvent indubitablement commander une certaine quantité de travail, et ses profits ne sont rien, si ce n'est que le produit qu'il obtient en commandera davantage, s'il estime en travail à la fois les avances et les profits, mais il en est de même avec toute autre marchandise dans laquelle il peut évaluer ses avances et ses retours. Cela signifie-t-il que l'on doive choisir le travail ou une autre chose, pourvu qu'il n'y ait pas de raison de suspecter qu'il ait changé de valeur ? Je sais que vous direz que du moment que son produit est sûr de commander une certaine quantité de travail, le fermier est sûr de pouvoir continuer à reproduire et non pas s'il estimait son produit en toute autre chose, car cette chose et le travail peuvent avoir subi une grande altération relative, Mais, l'altération réelle ne peut-elle être dans la valeur du travail, et s'il agit sur la présomption que celui-ci restera au même taux, ne risque-t-il pas se tromper, très dommageablement et perdre au lieu de gagner ? Votre argument suppose toujours que le travail est d'une valeur uniforme et si nous vous accordions ce point il n'y aurait pas de question entre nous. Un manufacturier qui n'emploierait jamais aucune autre mesure de valeur que celle que vous recommandez serait aussi infailliblement exposé aux grands désappointements auxquels l'expose maintenant le moyen vulgaire, variable, grâce auquel il est accoutumé d'estimer la valeur.

Et maintenant, mon cher Malthus, j'ai fini. Comme tous les polémistes, après beaucoup de discussions nous gardons chacun nos propres opinions. Ces discussions cependant n'altèrent jamais notre amitié. Je ne vous aimerais pas tant que je le fais si nous étions toujours d'accord ¹.

1. *Letters of D. Ricardo, to Malthus*, éditeur Bonar, p. 238, 240.

BIBLIOGRAPHIE

I. DAVID RICARDO

A. ŒUVRES

- I. *Lettres au Morning Chronicle*, 29 août, 6 septembre, novembre 1809.
- *Le Haut Prix des Lingots est une Preuve de la Dépréciation des billets de Banque*, 1810.
- *Lettres au Morning Chronicle*, 6, 18, 24 septembre 1810.
- *Appendice au Haut Prix des Lingots*, 1811.
- *Réponse aux Observations pratiques de M. Bosanquet*, 1811.
- II. *Essai sur l'influence du bas prix du blé sur les profits du capital*, 1815.
- III. *Projets pour une Circulation monétaire économique et sûre*, 1816.
- IV. *Des Principes de l'Economie politique et de l'Impôt*, 1^{re} éd., 1817.
Des Principes de l'Economie politique et de l'Impôt, 2^e éd., 1819.
Des Principes de l'Economie politique et de l'Impôt, 9^e éd., 1821.
- V. *Essai sur le Système des Dettes consolidées*, 1820.
- VI. *De la protection de l'Agriculture*, 1822.
- VII. ŒUVRES POSTHUMES.
 - *Plan d'une Banque Nationale*, éd. Mc. Culloch, 1824.
 - *Notes on Malthus*, éd. J.-H. Hollander et T.-E. Grégory, 1928.
 - *Minor Papers on the Currency Question*, éd. J.-H. Hollander, 1932.
 - Cf., *La nouvelle édition anglaise des Œuvres de Ricardo*, par P. Saffra (en préparation).

B. CORRESPONDANCE

- I. *Lettres de D. Ricardo à J.-B. Say*, éd. Comte, Daire et H. Say, dans J.-B. Say, *Œuvres diverses*, 1848.
- II. *Letters of David Ricardo to T.R. Malthus*, éd. J. Bonar, 1887.
- III. *Letters written during a Tour on the Continent* (1822), privately printed, 1891.
- IV. *Lettres of D. Ricardo to Francis Place*, *The Economic Journal*, 1893.
- V. *Lettres of D. Ricardo to J.-R. Mc Culloch*, éd. J.-H. Hollander, 1895..
- VI. *Letters of D. Ricardo to H. Trower et Others*, éd. J. Bonar et J. H. Hollander, 1899.
- VII. *Lettres adressées à différentes autres personnes*, dans Ricardo, *Minor Papers*, 1932.
- Cf., éd. de P. Saffra.

C. ACTIVITE POLITIQUE

- I. *Observation sur une Réforme Parlementaire*, éd. Mc. Culloch, 1824.
 II. *Discours sur les Elections au Scrutin Secret*, prononcé le 24 avril 1883, éd. Mc. Culloch, 1824.
 III. Cf., E. Cannan ; *Ricardo in Parliament*, *Economic Journal*, 1894.
 — Éd. de P. Sraffa.

II. LES SOURCES ET LES CONTEMPORAINS DE RICARDO

A. Œuvres

- ANDERSON (Adam). — *An historical and chronogical deduction of the origin of commerce*, Edinburgh, 1777.
 — *Inquiry into the nature of the Corn Laws, with a view on the new Corn Bill for Scotland*, Edinburg, 1777.
 ANDERSON (James). — *Observations on the means of exciting a spirit of National Industry ; chiefly intended to promote the Agriculture, Commerce, Manufactures and Fisheries of Scotland*, Edinburg, 1777.
 — *Recreations into Agriculture, Natural History, Arts and Miscellaneous Literature*, Edinburgh, 1799-1802.
 — *A calm investigation of the circumstances which had lead to the present scarcity of Grain in Great Britain, suggesting the means of alleviating the evil and of preventing the recurrence of such a calamity in future*. Edinburgh, 1801.
 BARTON (John). — *Observations on the circumstances which influence the conditions of the labouring classes of society*, 1817.
 BENTHAM (J.). — *Œuvres*.
 BLACKSTONE (Sir W.). — *Commentaries on the laws of England*, 1765-1769.
 BOILEAU (D.). — *Introduction to the study of Political Economy, or elementary view of the manner in which the Wealth of Nations is produced, increased, distributed and consumed*, 1811.
 BOSANQUET. — *Practical Observations on the Report of the Bullion Committee*, 1810.
 BUCHANAN (D.). — *Editor of A. Smith*, 1814.
 BUTLER (T.-W.). — *A reply to a pamphlet published by David Ricardo on Protection to Agriculture*, London, 1822.
 CANTILLON (R.). — *Essai sur la nature du commerce en général*, Paris, 1755.
 CHALMERS (G.). — *Estimate of the comparative strength of Great Britain and the losses of her trade from every war since the Revolution*, Nouvelle éd. 1802 (contient : *Natural et political Observations* by Gregory KING, (1696),
 — *The State of the United Kingdom at the peace of Paris*, nov. 20, 18 5. respecting the people ; their domestic energies ; their agriculture ; their trade ; their shipping and their finances, 1816.
 CHILD (Sir Josiah). — *Discourse about trade*, 1690.
 — *A New Discourse about trade*, 1694.
 COBBETT (W.). — *Paper against Gold, or...*, 1816.
 — *Articles dans : Political Register*.

- COLQUHOUN (P.). — *Treatise on the Wealth, Power and Ressources of the British Empire*, 1814.
- CONDILLAC. — *Le Commerce et le Gouvernement*, 1776.
- CONDORCET. — *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1794.
— *Œuvres complètes*, an VIII (1804).
- CRAIG (J.). — *Remarks on some Fundamental Doctrines in Political Economy*, 1821.
- CROMBIE (A.). — *A letter to David Ricardo, containing an analysis of his work on the Depreciation of Bank Notes*, London, 1817.
- DESTTUT de TRACY. — *Eléments d'idéologie*, Paris, 1815.
- EDEN (Sir F.-M.). — *State on the Poor or history of the Labouring classes of England from the Conquest*, 1797.
- FRANKLIN (B.). — *On the Labouring Poors*, 1768.,
— *Memoirs*, 1833
- GODWIN (W.). — *An Inquiry concerning Political Justice and its influence on general Virtue and Happiness*, 1793.
— *The Enquirer : Reflexions on Education, Manners and Literature in a series of Essays*, 1797.
— *Thoughts inspir'd by the Perusal of Dr. Parr's Spital Sermon*.
- HALL (G.-W.). — *Letters on the importance of encouraging the growth of corn and wool in the United Kingdom*, 1815.
- HAMILTON. — *Inquiry concerning the Rise and Progress, the redemption and Present State, and the Management of the National Debt of Great Britain*, 1^{re} éd., 1813 ; 2^e éd., 1814 ; 3^e éd., 1818.
- HUME (D.). — *Political Discourses*, 1752.
- JACOB (W.). — *Considerations on the Protection required by British Agriculture and on the influence of the Price of Corn on Exportable production*, 1814,
Letter to Witbread, 1815.
- KING (Gregory). — Cf., Chalmers.
- KING (Lord). — *Letter to his Farmers* (1811) dans Gobbett, Paper...
- LAUDERDALE (Lord). — *Public Wealth*, 1804.
— 2 Pamphlets sur la Circulation, 1812 et 1814.
- LOCKE (J.). — *Two treatise on Government*, 1690.
— *Further consideration concerning Raising the Value of Money*, 1695
- CULLOCH (Mac). — Articles dans : *Edinburgh Review*, *The Scotsman* ; *Encyclopaedia Britannica*.
— *Œuvres*.
— *Letters of J.-R. Mac Culloch to David Ricardo*, éd. by J.-H. Hollander, Baltimore, 1931.
- MALTHUS (T.-R.). — *An Essay on the Principle of Population...*, 1798. Nouvelles éditions 1803, 1807, 1817, 1826.
— *Investigation of the Causes of the present High Price of Provisions*, 1800.
— *Letter to Samuel Whitbread...*, 1807.
— *Observations on the effects of the Corn Laws and of a rise or fall in the Price of Corn on the Agriculture and general Wealth of the Country*, 1814.
— *Grounds of an opinion of the policy of restricting the Importation of Foreign Corn intended as an appendix to the « Observations of the Corn Laws », 1815.*
— *An Inquiry into the Nature and the Progress of Rent and the Principles by which it is regulated*, 1815.

- *Principles of Political Economy, considered with a view to their practical applications*, London, 1820, 2^e éd., 1836.
- *The Measure of Value stated and illustrated with an application of it to the alterations in the value of the English Currency since 1790*, London, 1823.
- MARCET (Mrs.). — *Conversations on Political Economy*, 1816.
- MILL (James). — *Commerce defended*, 1807.
- *Elements of Political Economy*, 1821, 2^e éd., 1824, 3^e éd., 1826.
- *The History of British India*, 1817.
- NAPIER (Macvey). — *Correspondance. Edited by J.H. Hollander*, New-York.
- NORTH (Dudley). — *Discourse upon Trade*, 1691.
- PINSENT (J.). — *Letters to David Ricardo...*, London, 1821.
- PURVE (G., Simon Gray). — *All classes productive of National Wealth, or the theories of dr. Quesnay, Dr A. Smith and Mr. Gray concerning the various classes of men as to the Production of Wealth of the Communauty*, 1817.
- *Gray versus of Malthus Principle of Population*, 1818.
- PETTY (W.). — *A Treatise of taxes and Contributions...*, 1662.
- *Verbum Sapienti*, 1691, appendice à *Political Anatomy of Ireland*, 1691.
- REYNOLDS (J.-S.). — *Practical observations on Mr. Ricardo's « Principles of Political Economy and Taxation*, London, 1822.
- SAY (J.B.). — *Traité d'Economie Politique* 1803, 2^e éd., 1816.
- *Œuvres diverses*.
- SINCLAIR (Sir J.). — *Answer to a Tract recently published by David Ricardo, Esq. M.P., on Protection of Agriculture*, Ed., 1822.
- SISMONDI (S. de). — *La Richesse Commerciale*, 1803.
- *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819.
- *Etudes sur les Sciences Sociales*, 1836-38.
- *Histoire des Républiques et Histoire des Français*, 1821-44.
- SMITH (Adam). — *Théorie des Sentiments moraux*, Edinburgh, 1759.
- *Recherches sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations*, 1776.
- *Catalogue of the Library of A. Smith*, publié par J. Bonar, 1894.
- *Lectures on Justice, Police, Revenue and Arms...* Publié par Ed. Cannan 1895.
- SMITH (Thomas). — *A Reply to Mr. Ricardo's Proposals for an Economical Currency*, London, 1816.
- STEUART (J.). — — *An Inquiry into the Principles of Political Economy, being an Essay of the Science of Domestic policy in Free Nations*, Dublin, 1770.
- THORNTON (H.). — *An Inquiry into the nature and effects of the Paper Credit in Great Britain*, 1802.
- *Guineas an unnecessary and incumbrance on commerce ; or the impolicy of repealing the bank restriction bill considered*, 1^{re} éd., 1803, 2^e éd., 1804.
- TORRENS (Col.). — *Essay on Money and Paper Currency*, 1812.
- *An Essay on External Corn Trade...*, 1815.
- *Letter to the Earl of Liverpool on Agriculture*, 1816.
- *Strictures on Mr. Ricardo's Doctrine respecting exchangeable value*, Ed. Mag. et Literary. Miscellany, 1818.
- *A comparative estimate of the effects which a Continuance and a Removal of the Restriction upon Cash Payments are respectively calculated to produce ; with strictures on Mr. Ricardo Proposals for obtaining a Secure Currency*, London, 1819.
- *Essay on the Production of Wealth...*, 1821.

- WEST (Ed.). — *Essay on the Application of Capital to Land ; with Observations showing the impolicy of any great restriction of the importation of Corn and that the Bounty of 1688 did not lower the price of it.*, 1815.
 — *Price of Corn. and Wages of Labour*, 1826.
 TURGOT . — *Œuvres*.
 YOUNG (Arthur). — *Inquiry into the rise of Prices*, 1815 (Pamphleteer).

B. Journaux et Revues.

- The Annual Register, or, a view of History, Politics et Literature.*
The Gentleman's Magazine, and Historical Chronicle.
The Edinburgh Review.
The Scotsman (Mac Culloch).
The Quartely Review.
Times.
Morning Chronicle.
Morning Post.
Courier.
Morning Herald.
Political Register (Cobbet).
Examiner (Leigh Hunt).
 — Voir aussi : *Political Economy Club : Minutes of Proceedings*, t. I à V.

C. Documents

1^o Débats Parlementaires.

- COBBETT. — *Parliamentary History of England*, 1806-28.
 COBBETT, puis HANSARD — *Parliamentary Debates*, 1803 et ss.

2^o Rapports des Commissions Parlementaires :
en particulier :

- Report from the Select Committee appointed to inquire into the Corn trade of the United Kingdom*, 1812-1813.
Report from the Select Committee... of the Corn Laws., 1813-1814.
First and Second Reports from the Lord's Committee... Growth, Commerce, and Consumption of Grain, and all Laws relating thereto, 1814-1815.
Report together with Minutes of Evidence and Accounts, from the Select Committee appointed to Inquire into the Cause of the High Price of Bullion..., 1810.
 (Cf. E. Cannan, *Paper Pound*, 1919, contient ce rapport).
First and Second Reports from the Committee of Secrecy appointed to consider of the State of the Bank of England, with reference to the expediency of the Resumption of Cash Payments at the period fixed by law., 1819.
First and Second Reports by the Lords Secret Committee... (sur les mêmes sujets.), 1819.

III. — EPOQUE POST-RICARDIENNE

Exégèse. — Histoire des Doctrines économiques. — Histoire économique.

AGGAZZANI (M.). — *Sconvenevolezza delle Teoriche del Value insegnate da Smith, Ricardo, Malthus*, 1834.

ALESSIO. — *Studi sulla teoria del valore nel cambio interno*, 1890.

AMOUNN. — *Interprétation de la théorie de la valeur chez Ricardo*. Schmoller-Yahrbuch, octobre 1929.

ASHLEY (W.). — *Rehabilitation of Ricardo*, Economic Journal, 1891.

— *Histoire des Doctrines économiques de l'Angleterre*, 1900.

— *L'Évolution économique de l'Angleterre*, 1914. Trad. fsc. H. Sée, 1925.

AYMARD (A.). — *Étude critique du travail comme élément constitutif de la valeur chez les Economistes*, Thèse Paris, 1905.

BAGEHOT. — *Lombard Street...*, 1873.

BAIN (A.). — *Life of « James Mill »*, 1882.

BANFIELD (J.C.). — *Six letters to the Right Hon. Sir R. Peel, Bart. Being an attempt to expose the dangerous tendency of the Theory of Rent advocated by Mr. Ricardo*, 1853.

BARDOUX (J.). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*, 1906, — *L'Angleterre radicale*, 1906-1913.

BASTABLE. — *Theory of International Trade*, 1887, trad. franç. 1900.

BELLOM (A.). — *Aperçu historique des théories de la valeur*, Journ. des Econ., 15 nov. 1906.

BEALES (H.L.). — *Industrial Revolution*, plusieurs articles dans *History*, notamment, juillet 1929.

BERNSTEIN (E.). — *Franz Oppenheimer wieder Ricardo*, Arch. f. Sozialwiss., 1910.

BLANQUI (A.). — *Histoire de l'Economie Politique en Europe depuis les Anciens jusqu'à nos jours*, 2 vol. 1845.

BLOCK (M.). — *Les progrès de la science économique depuis A. Smith*, 2 vol. 1890.

BODIN (Ch.). — *Principes de science économique*, 1926.

— *La notion de valeur*, Rev. d'Econ. Pol., janv. févr. 1914.

BOHM-BAWERK (E. von.). — *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital* trad. franç. 2 vol. 1903.

BONAR (J.). — *Malthus and his work*, 1885.

— ed. *Letters of Ricardo to Malthus*, 1887.

— *A catalogue of the Library of A. Smith*, 1894.

— *The Centenary of Malthus*, Econ. Journ., 1899.

— *Philosophy and Political Economy in some of their Historical relations*, 1909.

— *Where Ricardo succeeded and where He failed*, Bull. of the Amer. Econ. Ass., 1911.

— en collaboration avec J. H. HOLLANDER, ed. *Letters of D. Ricardo to Trower*, 1899.

BORCHERS (H.). — *Das Abstraktionsproblem bei David Ricardo*, 1929.

BOUCKE (F.). — *The development of Economics*, 1931.

BOURGUIN (M.). — *La mesure de la valeur et la monnaie*, Rev. d'Econ. Pol., 1894.

— *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*, 1904.

BOUSQUET (G.H.). — *Essai sur l'évolution de la pensée économique*, 1927.

- BOUTMY (E.). — *Le développement de la Constitution et de la Société en Angleterre*, 1887.
 — *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais*, 1901.
- BRANTS (V.). — *Lois et méthodes d'Economie Politique*, Louvain, 1880.
- BRENTANO. — *Origine et abolition des Droits sur les céréales en Angleterre*, Rev. d'Econ. Pol., 1892.
- BREHIER (E.). — *Histoire de la philosophie*, T.I., 1931, T. II, 1932.
- BRIEFS (G.). — *Untersuchungen zur Klassischen Nationökonomie*, 1915.
- BROUGHAM (Lord). — *Statesmen in the time of George III*, 1855.
- BROUILHET (Ch.). — *Précis d'Economie Politique*, 1912.
- BRY (G.). — *Histoire Industrielle et Economique de l'Angleterre*, 1900.
- BUDON (A.). — *La mesure idéale de la valeur*, Rev. d'Econ. Pol., 1911.
- BYÉ (M.). — *Les lois des rendements non-proportionnels, leur évolution et leurs formes modernes*, 1928.
- CAIRNES. — *Some leading principles in Political Economy*, 1874.
 — *The character and logical method of Political Economy*, 1875.
- CAMBRIDGE MODERN HISTORY, Vol. VIII, IX, X.
- CANNAN (Ed.). — *The origin of the law of diminishing returns*, Econ. Journl 1892.
 — *Ricardo in Parliament*, Econ. Journ., 1894.
 — *Paper pound*, 1919 (Suivi du *Bullion Report*, 1810).
 — *A review of Economic Theory*, 1929, 2^e éd., 1930.
- CAREY (H.C.). — *Principles of Political Economy*, 3 vol., 1837-1838-1840.
 — *The Past, the present and the Future*, 1843.
 — *Harmony of Interest*, 1850.
 — *Principles of Social Science*, 3 vol., 1858-59. ;
- CARLYLE (Th.). — *Past and present*, 1843.
- CAUWÈS (P.). — *Cours d'Economie Politique*. 3^e éd., 4 vol. 1893.
- CHERBULIEZ (A.E.). — *Précis de la Science Economique*, 1862.
- CLARKE (J.B.). — *Ultimate Standard of Value*, Yale Review, 1892.
- CLIFFE LESLIE. — *Essays in Political and Moral philosophy*, 1879.
- COCKBURN. — *Memorials of my own time*, 1856.
- COLSON (C.). — *Cours d'Economie Politique*, 1901.
- CORNELISSEN (C.). — *Théorie de la valeur*, 1913.
- COSSA (L.). — *Histoire des doctrines économiques*, Milan 1878, trad. franç., 1902.
- COURCELLE-SENEUIL. — *Traité théorique et pratique d'Economie Politique*, 1867
 — « *Richesse et valeur* », Journ. des Econ. avril, 1883.
- COURNOT (A.). — *Recherche sur la théorie des richesses*, 1838.
 — *Principes de la théorie des richesses*, 1863.
- CUNNINGHAM. — *Growth of English Industry and Commerce in Modern Times*, 1892.
- DEGENFELD-SCHONBURG (F.V.). — *Die Lohntheorien von A. Smith, Ricardo, J.S. Mill und Marx*, 1914.
- DENIS (Hector). — *Histoire des systèmes économiques et ésocialistes*, 1907.
- DESSELBE. — *The interpretation of Ricardo*, Quart. Journ. of Econ., 1893
 — *The development of English Thought*, 1899.

- DIEHL (K.). — *Sozialwissenschaftliche Erläuterungen zu David Ricardo's Grundgesetzen der Volkswirtschaft und Besteuerung*, 1905.
- *Gibt's David Ricardo's eine absolute Grundrente*, Jahrb. f. nat. Ök. 1911.
- DIETZEL. — (H.). — *Die klassische Werttheorie und die Theorie vom Grenznutzen*, Jahr. f. nat. Ök. 1890.
- *Zur klassischen Wert und Preistheorie*, même revue, 1891.
- DROZ. — *Economie politique ou principe de la science des richesses*, 1929.
- DUBOIS (A.). — *Les Théories psychologiques de la valeur au XVIII^e siècle*, Rev. d'Econ. Pol., 1897.
- *Précis de l'Histoire des doctrines économiques dans leurs rapports avec les faits*, 1903.
- DUNBAR (C.F.). — *The Reaction of Political Economy*, Quart. Journ. of Econ. oct. 1886.
- *Ricardo's use of Facts*, Quart. Journ. of Econ., july, 1887.
- EDGEWORTH (Maria). — *Life and Letters of...* Privately Printed.
- EDGEWORTH (F.Y.). — *On the method of ascertaining and measuring variations in the value of the monetary standard*, 1887.
- *Metritike, or the method of measuring Probability and Utility*, 1887.
- ELY (R.T.). — *Past and present of Political Economy*, 1884.
- ENGELS (F.). — Préface au III^e volume du *Capital* de Marx, Devenir social, nov. 1895.
- ESPINAS (H.). — *Histoire des doctrines économiques*, 1892.
- FERRARA (F.). — *Biblioteca del Economista*, 1889-91.
- FÖLDES (B.). — *Ricardo...*, Budapest, 1919.
- FOUILLÉE (A.). — *Esquisse psychologique des peuples européens*, 1903.
- FRÉZOULS (P.). — *La théorie de la rente et son extension récente dans la science économique*, Thèse Montpellier, 1908.
- GEHTING. — *Das sozialpolitische Gehalt vom Smith's « Untersuchung über Natur... und Ricardo's Grundasätze... »*, Jahr. f. nat. Ök., 1912.
- GEMAHLING (P.). — *Les grands économistes*, 2^e éd., 1933.
- GEORGE (Henry). — *Progress and poverty*, 1880.
- GIDE (Ch.). — *Cours d'Economie Politique*, 10^e éd., 1931.
- *Principes d'Economie Politique*, 26^e éd., 1931.
- GIDE (Ch.) et RIST (Ch.). — *Histoire des doctrines économiques*, 5^e éd. 1929.
- GIFFEN (Sir R.). — *Progress of the Working Classes*, 1884.
- *Growth of Capital*, 1889.
- *The gross and net Gain of Rising Wages.*, Contemp. Rev. 1889.
- GONNARD (R.). — *Histoire des Doctrines Economiques*, 1930.
- GONNER (E.C.K.). — *Introductory Essays*, aux éditions des œuvres de Ricardo: *Principes*, 1891, réimpr. 1932 ; et *Minors Writings*, 1923.
- GREEF (G. de). — *Le Matérialisme Historique*, Ann. Inst. Inter. Soc. (R. Worms), 1901.
- GREGORY (T.E.). — en collaboration avec J.H. HOLLANDER ed : *Ricardo, Notes on Malthus*, 1928.
- GUYOT (Y.). — *La science économique*, 1881.
- HALÉVY (E.). — *La formation du radicalisme philosophique*, 3 vol., 1901-1904.
- *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, t. I, 1913, t. II, 1923.
- HANEY (L.H.) *History of Economic Thought*, 1911.

- HOLLANDER (J.H.). — ed. *Letters of Ricardo to Mc Culloch*, 1895.
 — en collaboration avec J. BONAR, ed : *Letters of Ricardo to Trower and others*, 1899.
 — ed. *Letters of Macvey Napier*.
 — *A Reprint of Economic Tracts*, 1903, (*Lettres de Ricardo au Morning Chronicle*).
 — *The Development of Ricardo's theory of Value*, Quart. Journ. of Econ. 1904.
 — *David Ricardo, A centenary Estimate*, 1910.
 — *The Development of theory of Money from A. Smith to D. Ricardo*; Quart Journ. of Econ., 1911.
 — *The work and influence of Ricardo*, Bull. Amer. Econ., Ass., 1911.
 En collaboration avec SELIGMAN, *Ricardo and Torrens*, Econ. Journ. 1911.
 — En collaboration avec T.E. GREGORY, ed. *Ricardo, Notes on Malthus*, 1928
 — ed. *Letters of J.R. Mc Culloch to D. Ricardo*, 1931.
 — ed. *Ricardo's Minor papers on the Currency Question*, 1932.
- HOMAN. — *Contemporary English Thought*, 1928.
- HORNER (F.). — *Memoirs and Correspondence of...*, 1843.
- HOUQUES-FOURCADE (M.). — *Eléments d'Economie Politique*, 1923.
- JEVONS (W.S.). — *The variations of prices and the value of currency since 1782*, London, 1865.
 — *The theory of Political Economy*, 1871, 2^e éd., 1879, trad. franç., 1909.
- JONES (Richard). — *Essay on the distribution of wealth*, 1831.
- KALINOFF (D.). — *David Ricardo und die Grenzwerttheorie. Zeitschrift für Staatsw.*, 1907.
- KEYNES (J.M.). — *Essays in biography*, 1933.
- LAMPERIERE. — *Les discussions sur les crises de surproduction dans les premières années du XIX^e siècle*, Thèse Paris 1912.
- LAVERGNE (B.). — *La théorie des marchés économiques*, 1910.
- LAVISSE ET RAMBAUD. — *Histoire Générale*, t. IX, X.
- LEBRETON. — *Essai sur la théorie ricardienne de la rente*, Thèse Rennes, 1926.
- LEROY-BEAULIEU (P.). — *Traité théorique et pratique d'Economie Politique*. 1896.
- LIEHL (K.). — *Sozialwissenschaftliche... remaniement de l'édition Baumstark* 1903.
- LORIA (A.). — *La rendita fondiaria e la sua elisione naturale*, 1880.
- LOWENTHAL (E.). — *The Ricardian socialists*, 1912.
- MACDONALD (R.A.). — *Ricardo's criticism of Adam Smith*, Quart. Journ. of Econ., 1912.
- MCLEOD (H.D.). — *Principles of Economic Philosophy*, 1872.
 — *The elements of economics*, 2 vol. 1881-86
 — *De la Science Economique Moderne*, Revue d'Econ. Pol., 1887-1888.
- MANTOUX (P.). — *La révolution industrielle au XVIII^e s. — Les commencements de la grande industrie en Angleterre*, 1906, ed. anglaise remaniée, 1928.
- MARSHALL (A.). — *The pure theory of domestic values*, 1879.
 — *Principles of political economy*, 1890, trad. franç., 1909.
 — *Repartition and exchange*, Econ. Journ., 1898.
- MARTIN (E.). — *Histoire financière et économique de l'Angleterre*, 2 vol. 1912.
- MARX (K.). — *Œuvres*.
- MENGER (C.). — *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 2^e éd., 1923.
 — *Contribution à la théorie du Capital*, Rev. d'Econ. Pol., 1888.

- MILL (J.S.). — *A system of Logic, Ratiocinative and Inductive*, 2 vol. 1843.
 — *Essays on some unsettled questions of Political Economy*, 1844.
 — *Principles of Political Economy*, 2 vol. 1848.
 — *Utilitarianism*, 1863.
- MOLINARI (G. de). — *Malthus*, 1889.
- MORAND (E.). — *Théories psychologiques de la valeur jusqu'en 1776*, Thèse Bordeaux, 1912.
- NICHOLSON (J.S.). — *Principles of Political Economy*, 1893-97.
- NORTH. — *The sociological implications of Ricardo's Economics*. Chicago, sans date.
- ONCKEN (A.). — *Geschichte der Nationalökonomie in Zwei Theilen*, 1902.
- OPPENHEIMER (F.). — *David Ricardo's Grundrententheorie : Darstellung und Kritik*, 1907.
- QUALID (W.). — *Le libéralisme économique en Angleterre*, Thèse Aix, 1906.
- PANTALEONI (M.). — *Principii di Economia pura*, 1889-1894.
 — *Scritti varii di Economia*, 1910.
- PATTEN (S.N.). — *Malthus and Ricardo*, Publ. of the Amer. Econ. Ass., 1899.
 — *The interpretation of Ricardo*, Quart. Journ. of Econ., 1893.
- PARETO (V.). — *Cours d'Economie Politique*, Lausanne, 1896-97.
- PATTEN (S.N.). — « *Malthus and Ricardo* », Publ. of the Amer. Econ. Ass., 1889.
 — « *The interpretation of Ricardo* », Quart. journ. of econ., 1893.
 — *Theory of dynamic economics*, 1892.
- PERIN (Ch.). — *Les doctrines économiques depuis un siècle*, 1880.
- PERREAU (C.). — *Cours d'Economie Politique*, 4^e éd., 1930.
- PETIT (E.). — *Etude critique des différences théories de la valeur dans l'échange intérieur* Thèse Paris, 1897.
- PIROU (G.). — *Doctrines sociales et Science économique*, 1929.
- POLIER (L.). — *L'idée du juste salaire*, 1903.
- PORTER. — *Progress of the Nation*, 1851.
- POSNETT (H.M.). — *The historical method in Ethics, Jurisprudence and Political Economy*, 1882.
 — *The Ricardian theory of rent*. 1884.
- POWELL (F.Y.) and TOUT (F.T.). — *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours*, trad. franç., Ed. Guyot, 1932.
- PRICE (LL.). — *A Short History of Political Economy in England from A. Smith to Arnold Toynbee*, 1891.
- QUINCEY (de). — *Logic of Political Economy*, 1844.
- RAE (J.). — *Life of Ad. Smith*, 1892.
- RAMBAUD. — *Histoire des doctrines économiques*, 1898.
- REBOUD (P.). — *Précis d'Economie Politique*, t. I, 5^e éd., t. II, 3^e éd. 1932.
- REYNALD (H.). — *Histoire de l'Angleterre depuis la Reine Anne jusqu'à nos jours*, 1883.
- ROCHE-AGUSSOL (M.). — *La psychologie économique chez les Anglo-Américains*, Thèse Lettres, Montpellier, 1918.
 — *Etude bibliographique des sources de la psychologie économique chez les Anglo-Américains*, Thèse complémentaire, Montpellier, 1918.
- ROGERS (Th.). — *The Industrial and Commercial History of England*.

- *History of Agriculture and Prices in England, 1265 to 1795, 1866 1902.*
 — *The Economic Interpretation of History, 1888, trad. franç., 1897.*
 ROSCHER (G.). — *Principes d'Economie Politique, trad. franç., 1887.*
 ROSENBERG (J.). — *Ricardo und Marx als Werththeoretiker, 1904.*
 ROSSI. — *Cours d'Economie Politique, 3^e éd., 1894.*
 SCHATZ (A.). — *L'œuvre économique de David Hume, 1906.*
 — *L'Individualisme économique et social., 1907.*
 SCHELL (H. von). — *Geschichte der politischen Oekonomie, 1885.*
 SCHMOLLER. — *Questions fondamentales d'Economie Politique et de Politique Sociale, trad. franç., 1902.*
 — *Principes d'Economie Politique, trad. franç., 1908.*
 SELIGMAN (Ed. R.A.). — *The Economic Interpretation of History, 1902.*
 — *On some neglected British Economists, Econ. Journ., 7 déc. 1903.*
 — *Principles of Economics, 1905.*
 — En collaboration avec J. H. HOLLANDER, *Ricardo and Torrens, Econ. Journ., 1911.*
 — *Encyclopaedia of social sciences, (infra).*
 SIDWICK (H.). — *The principles of Political Economy, 1883.*
 — *Methods of ethics, 1883.*
 SIMIAND (F.). — *La méthode positive en Science Economique, 1912.*
 — *Statistique et Expérience, 1922.*
 — *Mouvement général des prix du XVI^e au XIX^e siècle, 1932.*
 SMART (W.). — *The theory of value, 1911.*
 — *An introduction to the theory of value, 1920.*
 STEPHENS (Leslie). — *The english utilitarians, 3 vol. 1900.*
 STEPHINGER (L.). — *Der Grundgedanke der Volkswirtschaftslehre und die Rententheorie Ricardos, 1910.*
 SUCHIANU (D.J.). — *Le moment historique de 1815, et ses enseignements économiques à travers l'œuvre de Ricardo, Thèse Paris, 1921.*
 TAINE (H.). — *Notes sur l'Angleterre, 1880.*
 TARDE (G.). — *Psychologie Economique, 1902.*
 THEODOTOU (S.T.). — *De quelques théories sur la valeur en Economie Politique, Thèse, Paris, 1924.*
 THÜNEN (Von). — *Der isolirte Staat..., 1826.*
 TOOKE and NEWMARCH. (Th.). — *A History of Prices, 1792-1856. London, 1838-1857, nouvelle édition, par T.E. Gregory, 1928.*
 — TOYNBEE (A.). — *Lectures on the industrial revolution of the XVIII th. cent. 1884.*
 TRAIL and MANN. — *Social England, vol. V, VI.*
 TRENEY (X.). — *Les grands économistes des XVIII^e et XIX^e siècles, 1889.*
 TURGEON (Ch. et Ch.-H.). — *La valeur, 3 vol. 1925-1927.*
 TURNER (J.R.). — *H. Carey's attitude towards the Ricardian theory of rent, — Quart. Journ. of Econ., 1912.*
 — *The ricardian rent theory in early american Economics, 1921.*
 VERRIJN STUART. — *Ricardo an Marx, 1890.*
 WALLACE (Gr.). — *Life of Francis Place, 1898.*
 WALKER (F.A.). — *The wages question, 1878.*
 — *Political Economy, 1883.*

- WALRAS (L.). — *Éléments d'Economie Pure ou Théorie de la Richesse Sociale*, 1900.
- WIESER (VON). — *Ueber den Ursprung und die Hauptgesetze des wirthschaftlichen Werthes*, 1884.
- *Der natürliche wert*. 1889, trad. angl. préface de Smart, 1893.
- *The australian school and the Theory of value*. Econ. journ.
- *The theory of Value*. Ann. of the Amer. Acad., 1892.
- ZIBER (N.). — *La théorie de la valeur de Ricardo et les dernières additions et explications en Russie*, 1871.
- *Ricardo et Marx, leurs recherches sur l'Economie Sociale*, 1897.
- *The theory of value*., Ann. of the Amer. Acad.

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIES

- CLÉMENT et AMBOISE. — *Dictionnaire d'Economie politique*.
- COQUELIN ET GUILLAUMIN. — *id.*
- CONRAD UND LEXIS
Encyclopaedia britannica,
Encyclopaedia of the Social Sciences de Ed. SELIGRAN.
Handwörtertsuch der Staatswissenschaften.
- PALGRAVE's dictionary.
- SANDELIN . — *Répertoire d'Economie Politique ancienne et moderne*, La Haye.
- LÉON SAY et CHALLEY BERT. — *Dictionnaire d'Economie Politique*.

JOURNAUX ET REVUES

Les articles des différents Journaux et Revues ont été classés dans la Bibliographie Générale.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Intérêts de l'étude des théories de la valeur. Pourquoi nous avons choisi Ricardo, son époque et son milieu. Sa philosophie, signification véritable de sa conversion, son goût pour les recherches scientifiques Influence d'Adam Smith. — Actualité et limites du sujet. Plan. ... 1

PREMIERE PARTIE

LA NOTION DE LA VALEUR

CHAP. I^{er}. — LA VALEUR ET LE TRAVAIL. — LE CARACTÈRE OBJECTIF DE LA VALEUR

Premiers ouvrages de Ricardo, les difficultés ou coût de production. — L'Essai sur le bas prix du blé, apparition exceptionnelle du travail dépensé, la rareté. — Théorie d'Adam Smith. — 1^{re} édition des Principes : le travail dépensé règle de la valeur, insuffisance logique du raisonnement de Ricardo. — Le travail dépensé règle universelle de la valeur, l'accumulation des capitaux, l'appropriation des terres la rente. — Caractères *a priori* de la règle de la valeur travail dépensé. 32

CHAP. II. — LA VALEUR ET LE CAPITAL — LES PROFITS ET LES PRIX

L'accumulation du capital n'apporte pas de modification à la règle primitive : la valeur réglée par la quantité totale de travail. — Capital fixe et capital circulant : la règle primitive considérablement modifiée théorie de la valeur coût de production, — explication de cette contradiction, la théorie des profits, la crise agricole et les corn-laws la rente, le libre-échange et la baisse des prix, théorie de la répartition 55

CHAP. III. — DE LA MESURE DE LA VALEUR

Le travail dépensé mesure de la valeur. — Mesure indirecte. — Mesure directe : le travail-étalon, ses imperfections. — Influence de la controverse du Bullion. — L'or-étalon. — Rôle des deux étalons... 75

CONCLUSION

Caractères de la première phase de l'évolution ricardienne Théorie incomplète et *a priori* : Notion. Thèse 81

DEUXIEME PARTIE

LA THEORIE DE LA VALEUR

CHAP. 1^{er}. — ORIGINES DE L'ÉVOLUTION RICARDIENNE

Mécontentement de Ricardo. — La critique : Malthus, Torrens et Mac Culloch	90
---	----

CHAP. II. — DE LA NOTION A LA THÉORIE DE LA VALEUR. — LA VALEUR ET LE TRAVAIL

Démonstration de la règle de la valeur travail dépensé. — La « théorie » de la valeur. — Méthode de Ricardo. — Induction : ob- servation insuffisantes ou hypothétiques, recherche du caractère permanent des phénomènes. — Déduction : principes fondamentaux, forme, influence de James Mill.	98
--	----

CHAP. III. — LE CAPITAL, — LA VALEUR ET LE COUT DE PRODUCTION

Le capital travail accumulé. — La valeur réglée par le capital dépensé <i>pour</i> et <i>après</i> l'accumulation, influence de Mac Culloch. — Le temps, 2 ^e cause de valeur, accumulation des profits, durée du processus de fabrication, unité du taux des profits, cause peu impor- tante influence de Torrens. — Coût de production et demande, su- prématie du coût sur la demande, concurrence et unité du taux des profits, extension aux produits agricoles, controverse avec Malthus... 114	114
---	-----

CHAPITRE IV. — D'UNE MESURE DE LA VALEUR

Insuffisance du travail dépensé comme mesure de la valeur. — Influence du temps. — Le travail régulateur de la valeur relative, — Restriction progressive de son rôle, L'or étalon de valeur. — Thé- orie de l'étalon. — Fin du cours forcé — Invariabilité relative de l'or. 137	137
--	-----

CONCLUSION. — Synthèse.

Perfectionnement progressif de la théorie de la valeur coût de la pro- duction. — Explication de la différenciation puis de la résorption de la théorie de la valeur travail. — Formation historique de la théorie de la répartition. — Industrialisme de Ricardo	153
--	-----

TROISIEME PARTIE

CRITIQUE ET IMPORTANCE DE LA THEORIE RICARDIENNE DE LA VALEUR

CHAP. I^{er}. — CONTRADICTIONS ET INSUFFISANCES DES THÉORIES RICARDIENNES

Imprecision de la distinction entre les choses rares et reproduc- tibles, rôle de la demande, du temps. Travail fondement de la valeur,
--

alternatives, importance des profits. — Travail fondement ou mesure de la valeur. — Quantités de travail mesurant la valeur. — Coût de Production et répartition, cercle vicieux.

Inexactitudes des théories de la valeur travail et de la valeur-coût de Part de vérité de ces théories. — Rente différentielle..... 162

CHAP. II. — DE L'INTÉRÊT DE LA THÉORIE RICARDIENNE

Importance de la théorie de Ricardo, école anglaise, socialisme. — Intérêts scientifiques : méthode, déterminisme social : conditions de la naissance des théories de Smith et de Ricardo, morale utilitaire, développement de la grande industrie, mouvement pré-sociologique. Ecole française. 184

CONCLUSION

Intérêt philosophique de l'échec de Ricardo 194

APPENDICE. Lettres de Ricardo..... 197

BIBLIOGRAPHIE 231

— IMPRIMERIE —

F. BOISSEAU

34, RUE DU TAUR, 34

TOULOUSE

